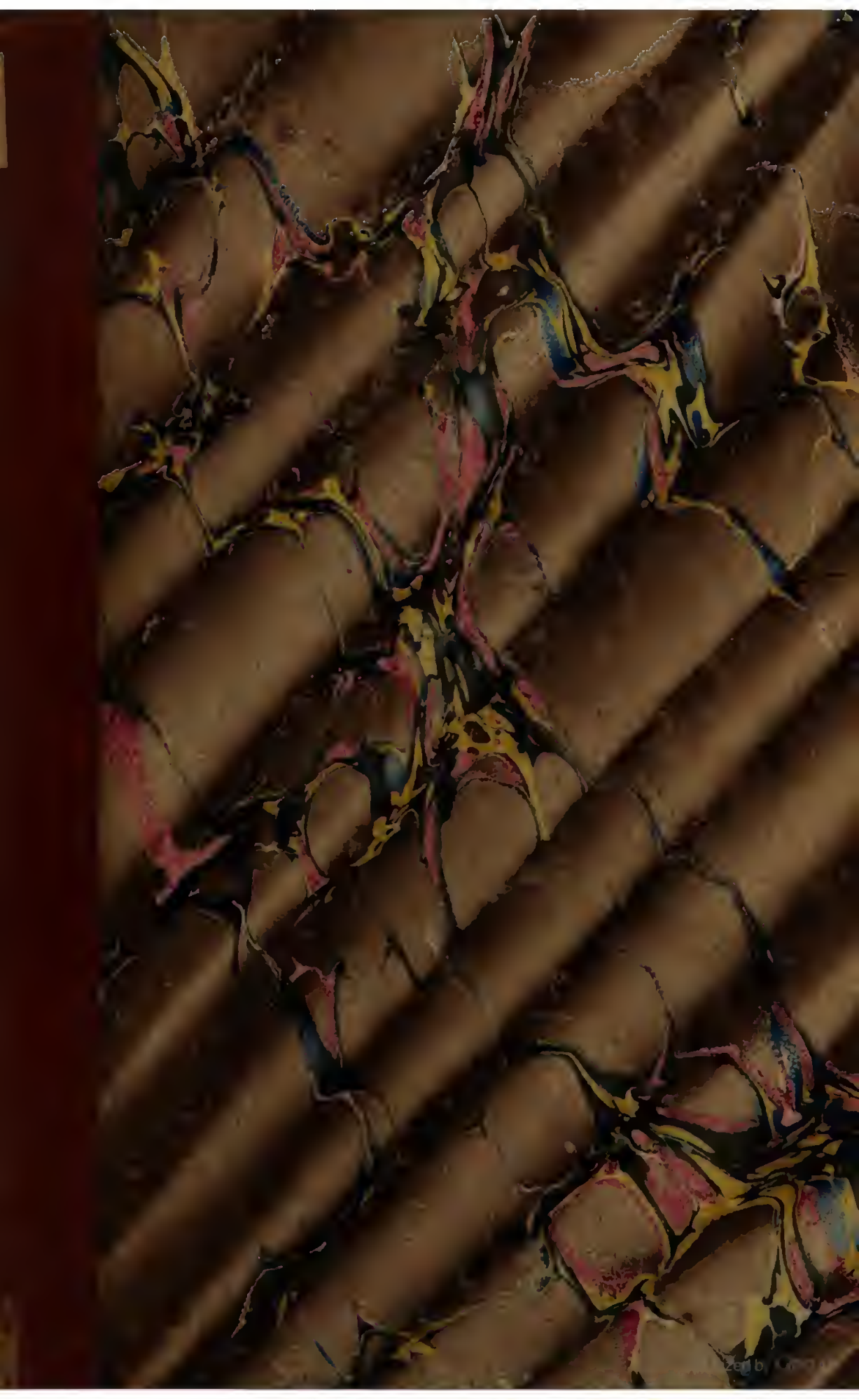


1907

BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 2061 2057
Sala Grande
Scansia 31 Palchetto 2 1
N.° d'ord. 11 26

DÉFENSE

D'ANCONE,

ET

DES DÉPARTEMENS ROMAINS.

ARC TRIOMPHAL DE TRAJAN.

582930

DÉFENSE
D'ANCONE,

ET

DES DÉPARTEMENS ROMAINS,

LE TRONTO, LE MUSONE ET LE METAURO;

PAR LE GÉNÉRAL MONNIER,

AUX ANNÉES VII ET VIII.

Ouvrage mêlé d'épisodes sur l'état de la politique, de la morale et des arts à Raguse, et dans les villes principales de l'Italie, à cette époque.

ORNÉ DE CINQ GRAVURES.

Par Michel-Ange-Bernard MANGOURIT,

Ex-commissaire des relations extérieures à Ancône, l'un des négociateurs de la capitulation, associé libre de la Société philotechnique de Paris, et membre de la Société des sciences physiques de Lausanne.

Quæque Anconam Cnydumque Arundinosam
colis, quæque Amathunta, quæque Golgos.
Catulle, carm. 36.

TOME SECOND.

PARIS,

Charles POUGENS, Imprimeur-Libraire,
quai Voltaire, n.° 10.

AN X. — 1802.

Dessiné et gravé, d'après le plan de A. Vici, par C.E. Gaucher

BOMBARDEMENT DES PORT ET VILLE D'ANCÔNE.

TROISIÈME PARTIE.

Défense d'Ancône et retour de la division française Adriatique à Gènes, par Gavi.

Du 21 thermidor an 7, au 17 nivôse an 8.

CHAPITRE XXXI.

Du soldat en campagne, et du soldat dans une ville assiégée. — Proclamation du Général. — Travaux des assiégeans. — Fortifications d'Ancône réparées et augmentées; distribution des commandemens des forts, et portrait du commandant de la citadelle. — Port mis en état de défense. — Conseil de guerre demandé et refusé. — Hospices, et création d'un comité de fraternité. — Constructions de moulins à chevaux et à

bras. — Chebeks, canonnières et bateaux armés. — Arrivée d'un bateau d'observation; nouvelles affligeantes. — Rebellion des paysans serfs d'un canton considérable de la République de Raguse.

Nous comptons un grand nombre de généraux d'expédition, à renommées éclatantes. Mais pour défendre une place de guerre, il ne suffit pas d'avoir pour soi la fortune, l'audace et l'àpropos des sorties : il faut posséder encore l'art des combinaisons, le génie des expéditions, le talent administratif, l'habileté politique, et la science du secret. Le sénat de l'ancienne Rome décerna plus de couronnes obsidionales que de couronnes murales..... C'est qu'il est plus facile de gagner les premières, que de mériter les secondes.

Sans doute ! le soldat en campagne est exposé à bien des dangers et des contretemps. Mais en échappant à une bataille, en sortant d'un bivouac, et foible d'une mauvaise nourriture, souvent jusqu'à la défaillance, s'il entre dans une ville opulente

ou dans une contrée fertile, il reprend sa gaieté, répare ses forces, et fait trophée de ses maux passés. Sa vie est une alternative de chances; ses marches, ses contre-marches occupent son imagination : il avoit eu du plaisir à camper, il en ressent un nouveau quand il plie la tente. Ennuyé du pays de plaine, il se réjouit à la vue des couverts, des défilés et des montagnes. Il seroit long-temps dans le même site (le soldat français sur-tout) qu'il cesseroit de se croire bien, et qu'il désireroit se déplacer. C'est en se saisissant avec adresse de ce caractère aventureux, qu'un chef se fait la réputation de grand capitaine, ou d'habile partisan.

Renfermez ce même soldat dans une place assiégée..... il ne bougera de sa caserne que pour le service. Sa ration complette dans l'origine du siége le rendra pesant et paresseux, joueur et ivrogne. — Les vivres diminuent, le sacrifice de la demi-ration est commandé..... Il s'afflige, et cette privation le rend causeur indiscret.—Plus tard, les distributions de viande cessent, le vin est consommé, au pain succède le biscuit, l'eau-de-vie est ménagée pour les sorties

et les hôpitaux : alors, le découragement est complet !.... Est-il commandé de sortie ? Il voudroit n'être jamais entré dans la place. Se bat-il ? C'est pour sa conservation, c'est par honneur, et non par passion comme auparavant. En campagne, c'étoit le lion des forêts : dans une forteresse, c'est le lion domestique qui se couche sous le fouet d'un enfant.

Il suffit de ce parallèle entre le soldat d'armée et le soldat de garnison pour douter si la réputation d'un général d'expédition, n'est pas plus facile à obtenir que celle d'un général commandant une ville assiégée. La glorieuse campagne de Monnier dans les départemens Adriatiques de la République Romaine a prouvé qu'il entendoit la partie offensive de l'art militaire : nous allons voir s'il en connoissoit aussi bien la partie défensive.

Je transcris la proclamation qu'il adressa aux troupes après l'évacuation de la Montagnole, n'ayant plus que 1600 combattans.

CAMARADES !

« Depuis trois mois, isolés de la grande

armée, entourés d'ennemis que vous n'avez pas comptés, vous avez su prouver que les Français n'étoient pas chassés de l'Italie.

» Si vous avez vaincu au-dehors, pris des villes d'assaut, dispersé de nombreux ennemis..... Aujourd'hui renfermés dans des forts inexpugnables, vous braverez d'impuissantes menaces.

» J'ai juré de sauver la division d'Ançône et j'appuie mon serment sur votre intrépidité, votre discipline et votre confiance.

» Nous avons de terribles moyens de défense, nous avons des vivres, et nous sommes Français.

» Amis, redoublons d'énergie! Point de traités avec les ennemis de la République: nous mourrons pour elle, s'il le faut; et la patrie reconnoissante dira: La division d'Ancône a sauvé sa gloire; la victoire libératrice de l'Italie l'a retrouvée au poste d'honneur. »

Cette proclamation lue à la tête des corps et affichée dans la ville (1) prouva que le général vouloit se défendre; le militaire fut content et l'habitant prit son parti. Un membre de l'administration centrale et quelques autres protestèrent contre le siége par leur

fuite ; beaucoup de pêcheurs désertèrent avec leurs barques, à l'ennemi.

Les assiégeans s'occupèrent à former le siége de nos fortins, d'après toutes les conceptions de Cohorn. Ils s'épandirent à distance respectueuse sur les collines dont Ancône est couronnée. Lahoz vouloit de l'audace, le comte Voinovich vouloit les règles, de sorte qu'au lieu de tranchées et de batteries, ils se couvrirent, comme des cloportes, sous des abatis, des remblais et des redoutes jusque sur leurs revers, et à trois quarts de lieue de la place.

Le général ne resta point oisif, pendant qu'ils s'épauloient ainsi.... il fit fossoyer les remparts depuis la citadelle jusqu'au fort des Capucins, réparer les murailles, arracher les végétaux qui avoient pris racine entre leurs joints. Le fort des Capucins fut enveloppé d'une chemise de gazon, et le commandement en fut donné au général Lucotte. Le Monté-Gardetto fut confié au général Pino. La citadelle remplie de munitions de guerre et de bouche, étoit gardée par l'intrépide Gazan qui l'aimoit avec cette passion que l'on a pour une maîtresse que l'on croit incapable d'in-

fidélité. Sur les murs de son logement, il avoit fait peindre à Fresque les nombreux combats où il s'étoit distingué, le siége de Mantoue où il conduisoit les grenadiers, Arcole où il perdit le bras. Il avoit plus de canons qu'il n'en eût fallu pour défendre une enceinte double de la sienne; mais il étoit désespéré, quand on en sortoit pour d'autres points indéfendus. Il refusoit, se plaignoit, négocioit, revenoit à la charge pour conserver ses pièces : et forcé de céder, il passoit une mauvaise nuit. Il en étoit ainsi pour les approvisionnemens sur lesquels il avoit toujours les yeux fixés. S'il faisoit faire des travaux, il en étoit le piqueur ou le premier ouvrier de file. La couverture en tuile d'un bastion devant être démolie pour la sûreté du soldat, on vit Gazan en chemise et dont le bras gauche ne tenoit plus qu'à quelques tendons, se faire charger l'épaule droite de vingt briques, et travailler ainsi toute une journée avec une ardeur infatigable. Il étoit d'une sévérité extrême pour le service, mais chaque soldat trouvoit en lui un frère. S'il fût né dans les siècles de chevalerie, il en eût été la fleur : vivant au temps glorieux des grena-

diers français, il en fut l'émule et le modèle.

La ville mise en sûreté du côté de la terre, il falloit combiner sa défense avec celle du port. C'est ce dont s'occupa le général : il établit une batterie au-dessus de la porte de France et deux au Lazareth, l'une dirigée sur le chemin et les autres sur la mer : ce fut le commandant Guerin-Sercilli qu'il chargea de les rendre respectable ; et cet officier s'acquitta bien de sa commission. L'embossage des vaisseaux appartenoit aux officiers de la marine de l'état : le service de la batterie du môle et des pièces posées sur la jetée, fut confié à l'artillerie de terre et à la compagnie des marins de course.

Des brouillons qui avoient tenté de désunir les autorités, répandoient par-tout que le général devoit convoquer un conseil de guerre, c'est-à-dire, que n'ayant pu réussir à lui ôter la confiance du soldat, ils vouloient le mettre en tutelle. Ils appelloient la loi à leur secours ; ils insinuoient que leur demande étoit conforme aux principes républicains. Leurs constans projets furent encore déjoués, par le refus laconique du général. *Qand je ne saurai plus comment*

résister à l'ennemi, dit-il , *j'appelerai un conseil de guerre ; mais tant que je me verrai des ressources , je ne prendrai conseil que de mes devoirs et de l'amitié.*

Il n'oublia point les malades et les blessés ; il entra dans les détails individuels et d'administration qui aident à la guérison du soldat qui entend qu'on les discute. Quelqu'attention qu'on mette au choix des préposés d'hospices militaires , quelque surveillance qu'exercent les commissaires des guerres , quelque soit le zèle qui anime les officiers de santé dans la cure de leurs compatriotes , il y aura toujours des imperfections involontaires dans ces asiles, pendant un siége long et meurtrier. Je suppose la propreté , la salubrité , la qualité des drogues , la bonté des alimens , l'attention à les préparer ; l'exactitude , le soin et l'art des pansemens ; la régularité de la police ; l'humanité et la probité offrant , dans cette communauté souffrante , l'ensemble de toutes les prévoyances et de toutes les vertus : on manquera toujours dans un siége long , de ces moyens d'adoucir la douleur ou de hâter la convalescence , qu'on appelle *douceurs* dans les hôpitaux. Ce sont

des oranges, des citrons, des confitures, du vin vieux, des cotelettes et de la viande blanche..... On proposa au général de permettre une souscription pour remplir cet objet et fournir aux convalescens sortans, des chemises et des souliers. Il y donna son approbation, souscrivit le premier et établit un comité de fraternité dont il me nomma président. Il conféra à cette administration le pouvoir de se transporter à l'hospice, et de veiller à l'emploi de la souscription. Quand nous quittâmes Ancône, le comité avoit encore une centaine de piastres qu'il remit en des mains sûres, pour le soulagement des malades qui restèrent. — J'invite les commandans de places assiégées à exciter des établissemens semblables : c'est un moyen de plus de faire le soldat se bien battre, de hâter sa guérison et de s'en faire aimer.

J'ai dit dans ma seconde partie que la perte de Fiumégine avoit entraîné celle des moulins qui alimentoient la ville; on s'étoit reposé sur une construction de moulin entreprise dans le port d'Ancône par un italien. Le C.^en^ Briche, ex-commissaire particulier à Corfou, n'avoit encore été connu à

Ancône que par son esprit, son amabilité et sa douceur : dans cette occasion, ainsi que dans beaucoup d'autres aussi importantes dont je parlerai, il développa de profondes connoissances, filles modestes du ciel dont l'orgueil de la terre parle sans cesse sans les avoir jamais vues. Il fit apercevoir que les plans de l'italien étoient contraires aux premiers principes, et que l'on ne pouvoit en attendre aucun succès. Le besoin de farine devenoit pressant. L'italien effrayé d'avoir compromis la subsistance de la garnison et de la ville entière, passa à l'ennemi. Puissent tous les échafaudeurs de beaux projets en faire autant (2)!

On resta sans moulins.—Le général ayant fait part à Briche de ses inquétudes, ce citoyen s'ingénia pour en construire à la hâte. Comme il n'y avoit à Ancône aucun cours d'eau, il fit établir deux moulins à chevaux sur le modèle de ceux qui avoient été établis à Corfou pendant le siége (3). Mais prévoyant que par la suite il resteroit peu de chevaux pour les faire mouvoir, et que de jour en jour les moyens de les nourrir diminueroient, il fit construire, pour les forts, des moulins à bras d'un mécanisme

fort simple et dont chacun, mu par deux hommes, pouvoit fournir de 7 à 800 livres de farine en 24 heures. Ayant supputé assez juste le temps où les chevaux manqueroient au service des deux grands moulins, il fit préparer un mécanisme qui pouvoit s'y adapter et les faire tourner par le moyen d'un tambour dans lequel quatre ou six hommes se promeneroient : ces moulins furent exécutés avec une promptitude étonnante.

Voilà des moulins ; mais l'embarras fut de trouver des pierres propres à faire des meules. Celles *d'Istrie* étoient beaucoup trop tendres. Le cit. Briche, après beaucoup de recherches, trouva, près de l'église principale, deux colonnes de granit qui furent péniblement sciées et taillées en morceaux. Pour avoir le diamètre convenable, on rapprocha les morceaux dans des cercles de fer, et on coula dans les joints un mastic composé de plâtre et de résine. Ces meules ont parfaitement résisté et ont fait un très-bon service. Je ne dois point omettre que le cit. Briche fut complettement secondé par le cit. Pigni, capitaine du génie qui, outre ces constructions civiles, s'occupa sans relâche des travaux de la défense.

Si le général n'avoit pas fouillé, dans les hommes de sa garnison, les talens dont il avoit besoin ; s'il n'avoit pas inspiré l'amitié qui en excite l'aveu ; s'il se fût renfermé dans sa pensée au lieu de l'épancher dans des cœurs assez sensibles au don de la confiance, pour offrir en retour les dons du savoir et de l'intelligence. . . . Le siége d'Ancône ne marqueroit dans l'histoire, que par sa lutte militaire, et non par sa résistance administrative et savante. L'histoire diroit : La division d'Ancône se défendit bravement tant qu'elle eut des ressources... mais elle n'en eut pas assez long-temps.

On comptoit à l'ennemi vingt-deux chaloupes canonnières autrichiennes ; il les avoit rangées sur la côte en face du port : elles étoient soutenues par l'escadre turco-russe qui mouilloit un peu au-dessus de la portée de nos batteries, le long du môle de l'arc de Trajan. Le général fit construire un chebeck ; mais ce bâtiment ne put porter sa voilure, et sa dépense fut en pure perte... Des bateaux plats avec des pièces de 24 pour abordage ; mais la mer n'étoit jamais assez calme... Des chaloupes canonnières portant de fortes pièces ; mais le vent n'étoit

jamais à souhait. . . Ce ne fut pas sa faute, si des bateaux ennemis rasèrent souvent les eaux du port, et si nos canonnières livrèrent des combats hors de portée. Il croyoit aux facilités de l'abordage qu'une étrange fatalité nous refusa sans cesse; et c'est par ce qu'il s'abusa sur cette possibilité, qu'il fit tant de dépenses inutiles.

Quoique le port fût bloqué très-étroitement, un bateau d'observation échappa à la surveillance des ennemis et nous porta des nouvelles faites pour nous débarrasser de la fatigante espérance d'être secourus. Mantoue devoit avoir capitulé, et les autrichiens qui en avoient fait le blocus, avoient, dit-on, décidé notre défaite par une marche précipitée dans les champs de Novi.

Dès le 3 thermidor (4), les garnisons du fort neuf et du fort de l'œuf de la ville de Naples, avoient capitulé avec le cardinal Ruffo, vicaire-général des troupes napolitaines, et les commandans d'une flotte anglaise, russe et turque, forte de 17 vaisseaux; le chef de brigade Méjan, commandant le fort St.-Elme avoit donné son approbation le même jour : quelques jours après, il avoit capitulé lui-même (5); — ainsi

l'armée de Rome et par suite la division d'Ancône, étoient éveillées sur leur fin plus ou moins prochaine, tandis qu'elles eussent reçu un supplément d'existence et de force, si nos bataillons étouffés dans des places lointaines, s'étoient réunis avec les patriotes napolitains pour venir nous joindre.

La garnison d'Ancône ne pouvoit pas compter sur des bestiaux de la côte de Dalmatie couverte des corsaires anglais, triestains, napolitains et dulcignotes. Le pavillon de Raguse, eût-il appartenu à la plus puissante nation, ne pouvoit, d'après les lois maritimes, s'exposer à pénétrer dans notre port. Devions-nous l'attendre d'une République que celle de St.-Marin empêche de placer au dernier rang, payant un tribut de 25000 écus d'or à la Porte Ottomane, menacée sans cesse du croissant et tourmentée par l'aigle des Césars ?.. Dans ce moment même, des émissaires impériaux agitoient le Canali, canton le plus considérable des états ragusais et confinant aux bouches de Cataro. Ils y travailloient une insurrection dans le sens le plus démagogique. Les paysans attachés à la glèbe avoient pris les armes, institué des assemblées, établi un

gouvernement provisoire; ils soutenoient que les terres de leurs maîtres leur appartenoient, et prétendoient se les diviser. Comme cette révolte tient à l'histoire de l'esprit humain que l'on préfère aujourd'hui à des généalogies, à des dates et à des listes que l'on appeloit *histoires*, je vais en donner la suite et le dénouement.

Cet état insurrectionnel dura plusieurs mois et menaça de se propager dans les autres cantons de la République. Le sénat de Raguse perdit la tête, en demandant à l'empereur des troupes pour dompter les rebelles. Heureusement pour lui que les succès inespérés du général Masséna en Helvétie, ne laissoient à l'empereur aucun moyen de disposer de la parcelle la plus petite de ses forces. Dans l'intervalle, la réflexion fit sentir aux Ragusais le résultat dangereux d'une démarche aussi inconsidérée. Ils envoyèrent à Vienne des ambassadeurs pour remercier l'empereur et à Constantinople pour se plaindre de ce que François II soulevât leurs sujets et voulût envoyer des troupes chez eux, sous prétexte d'étouffer la rebellion, mais dans le dessein de s'emparer de leur territoire. Ce tripotage faillit

faillit brouiller les deux cours : les explications qu'elles se donnèrent, compromirent le sénat de Raguse; et ce ne fut qu'à force d'argent, qu'il parvint à étouffer une affaire sérieuse née d'une indiscrétion. Quant aux insurgés du Canali, les véritables chefs de la révolte s'évadèrent; leurs seconds furent exécutés, leurs maisons rasées, leurs biens confisqués; une amnistie générale acheva l'extinction de la rebellion. Il en résulta néanmoins de très-grands avantages pour les paysans. On redressa leurs griefs, on améliora leur sort, on les réintégra dans quelques priviléges : et ce qui est encore plus essentiel pour eux, c'est que leurs maîtres, instruits par l'expérience, ménagent aujourd'hui leur irritabilité, avec de la douceur et des égards, dans la crainte d'une récidive plus caractérisée.

CHAPITRE XXXII.

Lahoz élève une batterie à 600 toises de la place ; la citadelle est couverte de débris. — Feu de mer toutes les nuits. — Sorties brillantes des 1.er et 10 fructidor. — Un parlementaire du comte Voinovich apporte un exemplaire de la capitulation de Mantoue : Le Mont-Gardé est attaqué le lendemain et le 3.e jour complémentaire, avec fausse attaque du côté du port. L'ennemi est battu. — Mort du chef de bataillon aide-de-camp Espanet, et du capitaine de la 16.e, Chavanet. — Bombardement des ville, port et forts d'Ancône, par les frégates et canonnières russo-turques.

L'ennemi qui s'étoit renfermé dans des redoutes se communiquant par des boyaux, prit une posture plus décidée et se prolongea vers nous par sa gauche, à la distance de

600 toises. Nous voyons ses travaux, à reconnoître les individus ; et ceux qui avoient connu Lahoz, le désignoient lorsqu'il passoit pour visiter ses ouvrages ; il étoit toujours suivi d'un officier français, mauvais sujet, mis par pitié en subsistance dans le dépôt de la 55.e, et qui pour couronner plusieurs traits de bassesse, avoit déserté pendant la campagne. Nos soldats crioient ; *le voilà !* et Lahoz et lui partageoient les honneurs du pointage de leurs pièces. Le préjugé qui tourmentoit si injustement la famille d'un coupable, n'étant point entièrement effacé, je tairai le nom de ce transfuge : un de nos boulets en fit justice.

L'objet de Lahoz étoit d'élever sur le coteau dont j'ai parlé, une batterie de 17 grosses pièces, et de la mettre à l'abri d'une sortie : il avoit 400 travailleurs attachés à cet ouvrage. Du fort des Capucins, de Monte-Gardetto, et d'un bastion de la citadelle, on tiroit sur eux sans cesse. Dès qu'ils voyoient le feu d'une pièce, ils se jetoient ventre à terre, se relevoient tous à-la-fois, et continuoient de remuer les terres jusqu'au prochain boulet et à la première bombe. Quand aucun des leurs n'étoit frappé, ils

poussoient des cris de moquerie ; mais s'il y en avoit de touchés, ils étoient silencieux, et l'on voyoit porter sur des brancarts leurs morts et leurs blessés. Nos soldats, grimpés sur le haut des bastions, leur rendoient la pareille ; et c'est une chose triste pour l'humanité, mais nécessaire dans un siége à soutenir, d'encourager ces joies cruelles. Si l'on mettoit autant de sentiment à dégoûter du meurtre que l'on met d'art à y exciter, il n'est pas d'armée dans laquelle il restât un individu. La première fois que l'on assiste à un tel spectacle, on a toutes les peines à le supporter ; bientôt vous êtes là comme à une tragédie qui suffoque, et dont néanmoins on veut suivre toutes les scènes jusqu'à la catastrophe : venez à réfléchir que Lahoz qui vous a trahi, dirige des brigands qui veulent vous piller, des Russes qui cherchent à vous tuer, et des Turcs qui n'aspirent qu'à l'instant de se rendre maîtres de votre vie et de l'honneur de tout ce qui vous est cher, votre cœur se durcit ; et de sensible que vous étiez, vous ne tardez pas à devenir féroce. Parmi les antropophages, il y en a sans doute beaucoup qui, hors le combat et le repas, sont les meilleures gens du monde.

Cette batterie formidable étoit le front avancé des redoutes que Lahoz avoit élevées à 2 milles d'Ancône, depuis la mer jusqu'à Montagnola. Elle grondoit malgré l'artillerie de trois forts; et, lançant la désolation sur ces forts et sur la ville, elle nous fit beaucoup de mal. Les édifices de la citadelle ne furent bientôt qu'un amas de décombres. La garnison fut obligée de coucher en plein air, et loin des murs de ses chambrées : la maison du commandant étoit criblée de toute parts : *Mais mon devoir*, disoit-il, en hochant de la tête, *est d'y coucher en dépit de ces coquins, et j'y coucherai.*

Au crépuscule du soir, et tous les soirs, les assiégeans lançoient des obus et des pots à feu; vers dix heures, vingt-deux chaloupes canonnières s'approchoient du port, et dès qu'elles avoient pris leur ligne semi-circulaire, elles tiroient du 36 et du 24 jusqu'à 2 et 3 heures du matin, contre la ligne de maisons dont il est bordé, les remparts et les batteries croisées du lazareth, du môle et des trois vaisseaux embossés. Les palais habités par le général, le consul d'Espagne et moi, en avoient leur bonne part. Pendant

le siége, j'ai reçu vingt-deux boulets, obus et carcasses inflammables.

Notre feu étoit aussi chaud que le leur : c'étoit un magnifique spectacle, au milieu des ténèbres, de voir ces éclairs resplendissans, et d'entendre cette détonnation terrible.

Plusieurs fois l'ennemi tenta de pénétrer dans le port à la faveur de l'obscurité et de la canonnade ; mais il hésita et perdit courage, en voyant nos boulets sillonner la mer en lignes pressées et croisées. — Le lendemain, ces canonnières retirées, les vaisseaux ennemis immobiles, la belle aurore d'Italie répandant ses roses sur l'azur naissant des cieux, sur les humides tapis des montagnes, sur les ondes paisibles et transparentes, on pouvoit croire que ce bruit épouvantable provenoit de l'erreur d'un songe, ou de ces orages nocturnes qui rendent la matinée plus fraîche et le retour du soleil plus majestueux.

Ce fut le premier fructidor que les assiégés et les assiégeans commencèrent à se mêler. Lahoz osa se porter sur deux points : sur Monte-Galéas, où il vouloit nous amuser, et sur Monte-Pélago, où il comptoit s'établir ; en se faisant couvrir sur le chemin de

Ste.-Marguerite, il jeta quelques Russes en tirailleurs : ceux-ci s'avancèrent effrontément jusque sur les fossés de la ville.

Le général sort sur-le-champ avec l'aide-de-camp Demoly, les carabiniers de la 16.e, et des tirailleurs . . . il dégage la cavalerie et s'en fortifie, culbute des Monts-Galéas et Pélago, les ennemis qui s'en étoient emparés, balaye la route de Ste.-Marguerite, qu'ils défendoient avec deux pièces de canon, et les reconduit au pas de course jusqu'au pied de leurs ouvrages. Le canon des forts ne se méprenoit pas et réussissoit. La cavalerie, soutenue par les tirailleurs, fit des prodiges : son chef, ajusté à bout portant, tua deux Russes de sa main, sabra une multitude de fuyards, et fit dix à douze prisonniers Russes et turcs ; enfin, après avoir reconduit l'assiégeant, la baïonnette aux reins jusqu'au pied de ses ouvrages, la nuit vint mettre un terme à la victoire.

Lahoz bouda jusqu'au 10 suivant qu'il prit les mêmes dispositions, et voulut tenter le même coup. Il donnoit une seconde représentation, mais avec plus de spectacle et un plus nombreux cortége. Il en fut pour ses frais, et ils furent chers. Son centre fut forcé,

l'infanterie le poursuivit jusque sous ses retranchemens, et la cavalerie le chargea jusqu'au pied de sa grande redoute : si la nuit ne fût pas encore survenue, elle étoit enlevée. *On prit dix Moscovites, et les insurgés qui ne purent se sauver furent fusillés* (6).

Le succès de ces deux sorties ranima la garnison, et lui persuada que, dehors ou dedans, elle devoit vaincre. Si elle eût été battue, elle perdoit tout ressort : le début d'une campagne ou d'un siége, n'est point un événement indifférent, et pour le chef et pour la cause.

Le commandant de l'escadre ayant perdu une cinquantaine de Russes dans deux sorties, crut en venir à ses fins, d'une manière plus économique, en envoyant au général de fâcheuses nouvelles. Le 25 fructidor au matin, il dépêcha vers le port un canot parlementaire ; l'aide-de-camp Demoly sortit en-dehors du môle pour s'opposer à son entrée, et ne rapporta au général que les complimens de M. Voinovich et des gazettes autrichiennes de Bologne : elles contenoient la reddition de Mantoue .... Loin de faire mystère de la capitulation de cette

forteresse, on la lut à tout le monde, et l'on ne craignit pas qu'elle fût connue dans les casernes. L'article qui transporte dans les états héréditaires les généraux et les officiers, et rend les soldats à leur patrie, *afin de sauver ceux-ci de la honte et des misères de l'esclavage*, ne fut point écouté sous le rapport de la générosité et du dévouement des premiers envers les seconds (7). La misère, sous toutes ses formes, n'a rien qui abatte le guerrier français; mais le mot de *honte* qui y étoit joint, je ne sais pourquoi, révolta. Généraux, officiers et soldats d'Ancône, se regardèrent, dans tout les événemens que produiroit le siége, comme une masse indissoluble, et la défense à outrance de la place fut plus que jamais décidée.

Le lendemain, l'ennemi voulut voir l'effet que ses nouvelles avoient pu produire : il sortit de sa grande redoute en colonne serrée et rapide, et s'avança vers Monte-Gardetto dans la plus ferme contenance. Ce fort, qui domine la mer par une falaise de plus de 150 pieds en ligne perpendiculaire, n'a rien à redouter de ce côté ; en avant elle est presque aussi rapide ; et pour arriver aux premières

palissades, l'attaquant est forcé de se poser sur l'étroit plateau qui borde le précipice. Le général Pino laissa l'ennemi s'y loger, et détacha en même-temps le commandant particulier du fort, le citoyen Espanet avec une colonne, pour ramasser au cercle les ennemis, et les charger en arrière, dès qu'une sortie du Mont-Gardé les chargeroit en front. La colonne Espanet avoit à faire un tour assez long; quand Pino la vit arrivée, il fit faire une décharge à mitraille de toutes ses batteries; et coïncidant ensuite avec Espanet par une attaque vive et simultanée, la masse ennemie fut ébranlée, ouverte des deux côtés à la baïonnette, et amoncelée sur le plateau. Ce fut alors un massacre épouvantable; et ce qui en augmenta l'horreur, ce fut le genre de trépas que grand nombre de vaincus choisirent: pour échapper à la mort par le fer et le feu, ils se précipitèrent du haut du plateau sur les roches du rivage, ou dans les ondes. Il s'en noya un grand nombre; d'autres furent brisés sur des pierres aigües et tranchantes.... et l'on eût entendu long-temps les cris des mourans sur la grève, si la pitié militaire n'eût achevé leur agonie douloureuse.

Ce champ étroit de la victoire, on le voyoit de la citadelle, on le voyoit mieux du fort des Capucins. C'est un combat : et cependant, pour le peindre, il ne faut pas être seulement peintre de batailles. Comment exprimer sur la toile, et avec les couleurs fugaces du moment, et avec la chaleur du génie qui convient à la vélocité de l'action, ces paysans naguères timides et parvenus jusqu'à nos palissades ; ce religieux qui, le sabre et le christ à la main, les conduit, ou plutôt les égare (8) ; la civique valeur des cisalpins fidèles, opposée à la valeur aveugle des compagnons de Lahoz ; ce général conduisant lui-même ses victimes ; Pino, qui le méprise en l'aimant encore, lançant contre lui, et la mitraille foudroyante, et l'indignation des braves ; le feu des tirailleurs protégeant deux sorties ; et la colonne ennemie resserrée sur un plateau bordé d'un précipice, déjointée, brisée, renversée, et dont les éclats roulent avec bruit dans le sein des flots (9).

S'il se trouve un artiste assez habile pour rendre ce tableau, son poème n'est pas fini. Il animera la ville et le port d'Ancône par le feu constant de vingt-deux canonnières,

pendant l'affaire du Mont-Gardé; il le croisera de ceux de la citadelle dont l'élévation en porte le bruit aux échos les plus éloignés, de ceux du môle dont les boulets désemparent quelques-unes des chaloupes, de ceux du lazareth fier de repousser la peste à main armée, des vaisseaux embossés qui soutiennent les noms glorieux de Beyrand, de Steingel et de la Harpe. Il montrera rassemblés sous nos pavillons qu'enfle un léger zéphire, les fils des tempêtes et les ministres de la foudre, unis dans leur colère, actifs à forger la mort et prompts à l'envoyer. Sur cette longue jetée où des milliers de boulets sont lancés (10), il offrira à nos regards un groupe de cavalerie au trot, et il saura en faire remarquer le chef, moins au panache et à la ceinture, qu'à l'expression du regard et au port de la tête. C'est Monnier et ses braves! Pendant l'attaque, il est sur le port; il est au Mont-Gardé : c'est le vent qui soufle et fait crever l'épais nuage dont la terre à besoin pour se désaltérer.

Espanet, le bon, le valeureux Espanet, l'aide-de-camp du vertueux Cambray, a reçu une blessure mortelle!... Mais avant de fermer les yeux au jour, il a voulu voir la vic-

toire et ne la pas quitter. Une branche de laurier ne le consoleroit pas de mourir ; il veut en avoir la racine ; et de ses mains encore douées de vigueur, il a pu l'arracher. Il est content, il a vaincu ! Il cause tranquille avec ses amis, il a toujours bien servi sa patrie. Il expire ;... et s'il est un élysée, il a vu Cambrai.... Cambrai, dont il modéra souvent la pétulance ; Cambrai, des vertus duquel il ne cessoit de parler.... Bon Espanet, tu charmois toutes mes soirées avec cette foule de guerriers dont j'avois le bonheur d'être aimé ! Je le possédois encore hier, toujours doux, honnête, complaisant. Il ne fut pas le seul auquel une ordonnance vint notifier dans ma maison, au milieu de la gaieté et des jeux, l'ordre du général de marcher à l'ennemi, et qui sur-le-champ paya son dévouement de sa mort ou d'une blessure. Mais à ceux-là, je n'étois attaché que par l'estime ; je ne les regrettois que comme braves. En les voyant quitter ma bonne famille, je m'affligeois de ce que peut-être ceux-là avec qui je venois de causer et de rire, ceux-là même qui avoient caressé mon enfant, je ne les reverrois plus... Mais Espanet !... sa mort, toute glorieuse

qu'elle étoit, me fut extrêmement sensible : — il reçut les adieux touchans de toute la garnison.

Le cit. Decoquerel, officier distingué, le remplaça dans le commandement particulier du Mont-Gardé.

L'ennemi n'ayant pas réussi le 1.er fructidor dernier, à s'établir sur le Mont-Pélage, y renouvella aussi malheureusement sa tentative : il n'eut pas plus de succès à l'égard du Mont-Gardé. *Même attaque*, *même manœuvre*, *même fatalité* (11). L'intrépide 16.e perdit encore le lieutenant Chavonet blessé sur le Mont-Galéaz : sa mort me causa de nouveaux regrets : je dois en dire le pourquoi, cela ne sera pas inutile à quelques militaires. Autrefois, il n'y avoit pas de capucin qui ne prétendît avoir été capitaine de cavalerie. Aujourd'hui, certains braves que la révolution a fait officiers ou généraux, veulent à toute force faire entendre qu'ils l'étoient avant elle, qu'ils sont issus de familles patriciennes ; que du rang de cadets, il doivent passer dans celui des aînés.

J'avois connu le cit. Chavanet en Valais où il étoit venu avec sa demi-brigade sous les ordres du général Lorges ; il s'étoit dis-

tingué au combat de la Morge sous Sion. Je sus qu'il étoit à Ancône; je le cherchai et l'invitai à dîner. Parlant de l'art de la cuisine, que je suis assez dépravé, je l'avoue, pour le placer après celui de Triptolème, il s'entama une conversation assez apétissante sur la cuisine italienne et la cuisine française. J'en parlai en amateur, lui en artiste; et lui en témoignant ma surprise, il dit fort haut devant quinze personnes et d'une manière très-aimable : *Vous ne serez plus étonné quand vous apprendrez que mon père est cabaretier; j'ai travaillé à ses fourneaux plus d'une fois. La guerre est venue;... j'ai changé le couteau pour une bayonnette, et je m'en suis assez bien servi jusqu'à présent.* — Cette franchise me le fit estimer davantage.

Aux Etats Unis, j'ai vu les officiers les plus distingués de la guerre de l'indépendance, professant les états qu'ils avoient exercés auparavant. Franklin avoit été garçon imprimeur; le général Charles Pinckney, que l'on a vu à Paris, avoit repris son cabinet d'avocat. Ceux des militaires français qui dédaigneroient les talens et les arts de la paix, ne sentiroient donc pas, tout en se

disant républicains, qu'ils tendroient à s'isoler du peuple, et à remettre dans le peuple qu'ils ont affranchi, les mêmes fermens qui l'avoient excité à se plaindre d'une caste séparée, et à s'en faire justice.

Le cit. Chavanet fut blessé mortellement par un excès de courage ; il marcha comme volontaire à l'attaque du Mont-Galéas. Tous les jours, il sortoit de la place en tirailleur. On appeloit cette petite guerre *aller au fruit ;...* et pour quelques fruits, on s'en revenoit blessé, ou l'on ne revenoit pas. Je fus voir le lieutenant Chavanet à l'hôpital ; un biscayen lui avoit cassé la cuisse. *Tenez, mon ami*, me dit-il en me mettant dans la main cette grosse balle, *je comptais porter des raisins à madame Mangourit; voilà une prune que je vous prie de lui faire voir.* Il mourut deux heures après, sans tristesse ; il espéroit vivre : le général venoit de le promouvoir au grade de capitaine.

CHAPITRE

CHAPITRE XXXIII.

Motifs de Lahoz pour temporiser; sa tentative sur le Mont-Galeazzo, afin de s'y établir.— Du jeu de la Tombola. — Digression sur le théâtre d'Ancône, les spectacles d'Italie et les arts qui contribuent à leurs délices. — Maigreur du tenore; misère des virtuoses et des grotesques.

Si Lahoz usoit ses munitions en tirant de ses batteries établies à Monte-Pélago, il faut convenir qu'elles n'étoient pas dépensées inutilement. Il conduisoit à la guerre ou des paysans inexercés, ou des citadins qui n'avoient d'idée des combats que par ceux de leurs théâtres, ou des vagabons, le rebut de toutes les sociétés policées. Il falloit les accoutumer au bruit, les dresser à la course et à l'arrêt comme des chiens de chasse, et faire des murs de pierre avec ces hommes que le vent de la crainte éparpilloit comme de la poussière. On aura remarqué que s'il les mettoit seuls en avant,

c'étoit toujours en très-grand nombre et pour enlever une foible position ; que si le point qu'il vouloit occuper étoit important et garni, il les entremêloit avec des Russes pour les aguerrir par leur exemple; que tous les jours il en jetoit des partis en tirailleurs pour les dégourdir, les développer, et leur donner de l'assurance. On aura saisi également qu'avant de former aucune entreprise contre la ville d'Ancône, il avoit fait construire en redoutes et en fossés, une ville, pour ainsi dire obsidionale, parce qu'il avoit prévu que, sans ce refuge, sa petite armée battue par nous à la première sortie, se débanderoit sans savoir où s'arrêter, et qu'il seroit alors forcé d'aller rallier les fuyards dans les montagnes, et peut-être jusque dans les Abbruzes. Instruit à l'école des grands capitaines, de Laharpe, de Bonaparte et de Joubert, il savoit bien qu'il étoit dangereux de rebuter le soldat; mais il savoit aussi qu'on le fait supérieur à celui des autres, ou du moins son égal, en le ramenant aux lieux où il a cédé, et en sachant lui promettre la victoire.

Le Mont-Pélage étoit trop loin pour battre les forts de la ville avec avantage; il l'avoit

senti en plaçant ses batteries. Mais pouvoit-il sagement les élever plus près avec les instrumens dont il étoit forcé de se servir ? Lorsqu'il crut avoir raffermi les organes de sa populace armée, il tenta d'exécuter le plan qu'il eût embrassé dès le premier jour, s'il eût commandé à de vrais soldats, celui de s'emparer du Mont-Galéas qui commande la ville et les forts à sept cents toises en ligne droite ; mais il mit à l'accomplissement de ce dessein une prudente constance, il fit creuser des boyaux dans la direction de cette position ; et ces travaux éboulés par nos sorties continuelles, ces fossés ouverts la nuit et comblés le jour, furent arrosés de sang et jonchés de lauriers. Le français qui ira à Ancône, visitera le Mont-Galéas, s'il à l'orgueil de sa patrie, s'il vénère ses martyrs, si sur tout l'ami qu'il a perdu repose dans cette terre.

Le 3 vendémiaire, Lahoz voulut s'emparer définitivement du Mont-Galéas ; il s'y jeta en force (12) ; mais l'aide-de-camp Madier, commandant de la Porte Farine, sortit avec les grenadiers de la 4.e légion, la compagnie auxiliaire et quelques troupes de la S.e Il le joignit et le força d'abandonner cette

position si désirée. Des remparts qui se prolongent de cette porte vers la citadelle, on voyoit le combat, comme des loges d'un théâtre antique dont le Mont-Gardé auroit été l'avant scène.

Canonnades nocturnes, sorties du matin, combats singuliers l'après-midi, opéra-comique le soir; voilà à-peu-près l'emploi de tous les vingt-quatre heures. L'on s'y faisoit; et ce pli une fois pris, on s'étonnoit le lendemain du repos de la veille. On se rassembloit au théâtre pour se raconter les événemens du jour, faire sa cour aux belles parées comme à Frascati, et y jouer à la *Tombola*, loterie que les Italiens aiment jusqu'à l'engouement; et pour laquelle les Français commençoient à se passionner.

Le jour de la représentation qui doit être suivie de la Tombola, on prend des billets de loterie à la porte. Chaque rang de loges est illuminé. Quand la pièce que l'on a rarement écoutée est finie, la trompette sonne le tirage; un magistrat le fait en présence de deux assistans; un crieur public proclame les numéros. C'est un loto dont le premier *quine* gagne la masse des mises, les frais défalqués.

Cette digression m'entraîne plus loin ; j'ai peut-être fatigué le lecteur par des courses militaires, et meurtri son imagination sur des champs de bataille ; un repos est indiqué, faisons qu'il en jouisse. Un mot sur le théâtre d'Ancône, les théâtres d'Italie, et les arts qui en font les délices.

Quoiqne la salle du spectacle de la ville d'Ancône ne puisse soutenir la comparaison avec aucune de celles des principales villes de l'Italie ; cependant la richesse et le nombre de ses citoyens, et l'affluence des étrangers qu'attire son commerce maritime, concourent à ce que les troupes de bouffons qui s'y rendent dans la saison *comique*, soient ordinairement composées des talens les plus distingués. Les professions de musicien et de chanteur sont si multipliées sur le sol de l'Italie, ses habitans sont si passionnés pour la musique, l'habitude qu'ils ont d'en jouir et leur langue aphrodisiaque, les ont rendus si délicats et si sensibles pour le chant, que l'on pourroit croire que ce peuple, après avoir conquis la terre par les armes et le pontificat, ne veut plus régner sur elle que par l'harmonie et la volupté.

Les canots des bâtimens du port venoient

le soir faire de l'eau à une fontaine sise sous mes fenêtres. Quand les barils étoient remplis, chaque canot retournoit à son bâtiment. Les rameurs chantoient; et l'air qu'ils moduloient en parties, le bruit des rames en mesure, le son se prolongeant dans l'éloignement, la douce fraîcheur de la nuit et les rayons de sa divinité mélancolique, donnoient à ce concert de matelots, un caractère mélodieux et attendrissant duquel se sont trop affranchis, selon moi, les grands virtuoses que l'Europe encense. Je fredonne souvent et commémorativement cet air simple que j'appris dès la première soirée; mais il m'est impossible à moi Midas, et je m'en accuse franchement, de pouvoir répéter une phrase de la signora Roucoulanti et du cittadino Gargarismo. Ma sensibilité n'en est point affectée, mon cœur n'en est point ému; je ne sens ni larmes, ni peine, ni tendresse. C'est une cascade des Alpes, je l'admire.... et je suis saisi de son humidité. Cependant je conviendrai que j'écoutois avec un grand plaisir, au théâtre d'Ancône, des airs charmans que des voix justes et flexibles faisoient valoir. Quelqu'ignorant que l'on soit en musique, il est impossible de ne pas con-

venir de la supériorité des Italiens dans la partie du chant. S'ils nasillent quelquefois, jamais ils ne crient; l'intonation est toujours juste, et la précision si exacte dans la mesure, que l'accompagnement soumis à la voix, mais fidèle à son vol, ne s'en sépare jamais. Les morceaux d'ensemble, dont l'exécution est si difficile, sont rendus par eux avec une telle exactitude dans leurs nuances, qu'on croiroit entendre un orgue dont les tuyaux seroient des voix humaines, et dont les parties seroient tracées sur le cylindre avec une justesse parfaite. Les Français n'ont point sans doute atteint au charme de l'harmonie italienne; mais ils arrivent : et des querelles des Glukistes et des Piccinistes, de l'étude de Cimarosa, de Paësiello et d'autres grands compositeurs italiens, de la conquête d'Italie et de la fréquentation de ses spectacles ravissans, de la paix générale qui va réveiller les sens délicats et rappeler aux jouissances douces, on peut se flater de voir éclore et se perfectionner en France, une musique qui ne sera ni française, ni allemande, ni italienne... mais celle de l'Europe, parce qu'elle se formera de tout ce qui est parfait dans celles des autres nations, et parce que

la bonne musique est celle qui peint, imite et attendrit. Nous sommes déjà bien avancés dans cet art, depuis Lulli qui trouvoit difficilement des exécutans pour ses plus simples compositions, et depuis la première bouffonnerie de l'hôtel de Bourgogne. C'est au moine Guy d'Arezzo que les Italiens doivent la gamme; nous leur en devons la connoissance à notre tour, ainsi que de presque tous nos beaux arts. Mais ils sont restés bien loin derrière nous; et la perfection de notre scène, de nos ballets, de notre école de peinture, et de notre langue qui s'adoucit insensiblement, doit entraîner la perfection de l'art musical en France.

Mon collègue Barouillet, entendant cette barcarole, a fait une romance qu'il me permet d'insérer dans mon ouvrage. On trouvera l'air à la fin.

LA FONTAINE D'ANCONE.

I.er

La nuit étoit brillante ;
Et la voûte des cieux,
Par-tout étincelante,
Répétoit mille feux :

L'amant léger de Flore
Murmuroit dans les airs ;
Il murmuroit encore
Sur la rive des mers.

II.

Du flot qui se balance,
Le monotone bruit
Se mêloit au silence
De cette aimable nuit.
Phœbé près du tropique,
Eclairoit vers le nord,
La mer Adriatique,
Ancône et son beau port.

III.

C'est là qu'une fontaine,
Au centre du bassin,
Par son eau douce et saine,
Attire le marin :
Des navires en rade,
Les matelots mêlés,
Cette nuit, pour l'aiguade,
S'y trouvoient rassemblés.

IV.

Au sein de l'allégresse,
Chacun d'eux est actif :
Accablé de tristesse,
Louiguy seul est oisif :

Son œil, sur l'eau qui coule,
Se fixe avec douleur :
Et des soupirs en foule
S'échappent de son cœur.

V.

Il attend son amante ;
Et Nina ne vient pas !
Il gémit, se lamente,
Et l'accuse tout bas.
Ah ! dit-il, l'inhumaine !
Qui peut la retenir,
Quand une heureuse chaîne
Doit tous deux nous unir ?

V I.

Demain je quitte Ancône
Pour des climats lointains !
Demain je suis Bellone
Vers les bords africains !
Cette nuit la cruelle
Devoit m'appartenir....
Si Nina m'est fidelle,
Qui peut la retenir ?

V I I.

Mais l'aiguade est finie.
Des joyeux matelots,
La troupe réunie,
Repart dans ses canots.

Absorbé par sa peine,
Louiguy, seul oublié,
Au bord de la Fontaine
Reste encore appuyé.

VIII.

Tout-à-coup sur la rive
Il entend quelques pas.
Nina vient, elle arrive,
Et vole dans ses bras.
O Louiguy ! lui dit-elle,
Je t'ai donné ma foi :
Mais la voix paternelle
Me défend d'être à toi.

IX.

Cette voix menaçante,
En rejetant mes vœux,
Condamne ton amante
A former d'autres nœuds.
La mort, à ma misère,
Peut seule mettre fin,
Et des rigueurs d'un père
Affranchir mon destin.

X.

Eh quoi ! son cœur barbare,
Dit Louiguy soupirant,
Aux maux qu'il nous prépare
Est donc indifférent ?

Eh bien ! mourons ensemble !
Et ce moment affreux,
Si l'amour nous rassemble,
Sera du moins heureux.

XI.

Au pied de la Fontaine,
L'hymen, au même instant,
Veut unir de sa chaîne,
Ce couple si constant.
L'amour fuit d'épouvante ;
Et son pâle flambeau,
De sa lueur mourante,
Eclaire leur tombeau.

XII.

C'en est fait ! la nature
A reçu leurs adieux ;
Leur ame simple et pure
S'élève vers les cieux :
Tout-à-coup ils s'unissent,
Se penchent vers les flots,
Plongent et s'engloutissent
Dans l'abyme des eaux.

Les plus petites villes ont des salles de spectacle qui surprennent le voyageur par la grandeur et le bon goût de leurs distributions. C'est dans ces lieux de deux à trois mille ames, où il n'y a pas même d'au-

berge, qu'à certaine époque de l'année, vous trouvez des opéras charmans qui, pendant quinze jours et souvent moins, sont le rendez-vous de tous les environs. Les premiers chanteurs de l'Italie ne dédaignent pas de s'y faire entendre ; c'est pour eux une partie de campagne d'autant plus agréable, que les caresses et les attentions d'un public idolâtre d'une belle voix, les dédommagent du peu de profit qu'ils en retirent. — Mais l'étranger qui assiste à des concerts plutôt qu'à des actions musicales, est toujours indigné d'entendre un héros mourant, rossignoler en ricochets et en roulades.

Les orchestres sont généralement bons ; et comme le talent de jouer de quelqu'instrument est très-multiplié, on trouve aisément dans les petites villes les moyens d'en composer au besoin. Quelques habitans se proposent moyennant une légère rétribution, d'autres se contentent de l'entrée. Nous nous amusions à voir, dans celui d'Ancône, un cordonnier en costume du métier, se déhancher sur la contre-basse. Les troupes d'opéra buffa ne conduisent avec elles qu'un habile violon, pour donner le mouvement et

la précision aux auxiliaires : c'est le chef de l'orchestre.

On peut avancer sans exagération que sur la surface de l'Italie, il y a près de trois mille maîtres de musique, employés et chefs d'orchestres en corps de musique. Non-seulement les cathédrales ont le leur, mais même les plus minces collégiales et les couvens rentés des deux sexes. Presque toutes les fortes paroisses des grandes villes, en ont un à leurs gages pour les grandes solennités de l'année et les fêtes ordinaires. Le dimanche il y a de la musique en plein orchestre dans toutes les églises. Les chanteurs étant aussi multipliés que les joueurs d'instrumens, on peut juger combien est nombreuse, la profession de musicien dans tous les genres.

La décence italienne refusant d'admettre les femmes dans les églises pour les voix claires, ce sont des *castrati* qui en remplissent l'emploi : le service du culte entretient l'usage de la castration en Italie. Pendant que nous y étions, ils passoient de mode sur les théâtres. Généralement on ne pouvoit plus supporter la vue de ces imberbes qui, dépourvus de grâce et d'expression et marqués du doigt du seigneur, jouoient les

emportemens d'Achille avec une voix virginale. Cependant les amis du bon vieux temps, amateurs délicats et sensibles, gémissoient de ce qu'on commencât à les négliger. « Ces voix, disoient-ils, plus souples, plus égales, plus flûtées, plus hautes que celles des femmes, sont indispensables pour le complément de la musique : l'harmonie ne peut s'en passer pour l'ensemble ; et les morceaux d'expression et de sentiment ne peuvent avoir d'effet, que chantées par ces *voix claires.* »

La danse n'est pas la partie brillante des spectacles d'Italie : voilà encore un art que les Italiens nous ont montré dans ses grâces enfantines et bouffones, et que nous avons paré de celles de la jeunesse et de la volupté. Dans quel lieu de l'Europe danse-t-on mieux qu'à Paris, sur les grands théâtres, aux petits et dans les bals de société ? — Je ne connois que le *boléro* espagnol, qui soit digne d'être nationalisé en France. La walse des allemands et leur danse enlacée, sont depuis long-temps embellies par l'esprit et le sentiment que mettent les Français à toutes les matières premières qu'ils tirent presque brutes de l'étranger, et qu'ils leur rendent si finies,

si précieuses et si désirables. Les contre-danses anglaises, qui ne sont que des passe-temps et des *va-et-viens*, n'ont pu prendre aucun poli, aucun attrait, par leur insignifiance et leur monotonie : elles ressemblent aux visites du premier de l'an.

La danse *grotesque* sur les théâtres d'Italie, représentant pour l'ordinaire des contadins ou des ivrognes, seroit l'unique danse qu'ils connoîtroient sur leur scène, si des élèves du célèbre Noverre ne les eussent initiés dans la science de ballets dramatiques où les décorations, le costume et la musique, unis à une pantomime expressive, donnent à la danse le caractère toujours propre à la passion qu'elle veut peindre, en même-temps que, dans un enchaînement de pas variés et d'attitudes relatives, elle déploie toutes les grâces de la légéreté et toutes les phases d'une volupté enchanteresse. N'est-ce encore que sur les grands théâtres que l'on peut donner ces spectacles dispendieux ! tous ceux du second et du troisième ordre sont livrés aux *grotesques*, dont les bonds sont aussi ridicules que dégoûtans. L'honnêteté publique est souvent outragée par l'indécence de leurs postures, et le style grossier

grossier de leurs farces. Et si d'après quelques beaux diseurs, le peuple le plus corrompu est celui qui ne permet pas sur son théâtre des spectacles licencieux, certes ! de toutes les nations de la terre, l'italienne est la moins démoralisée.

Les lois de la perspective théâtrale sont depuis long-temps fixées en Italie ; et cette contrée possède encore aujourd'hui un grand nombre d'artistes qui, dans les plus petites salles de spectacles, surprennent par le gracieux de leurs compositions. On ne s'en étonne plus, quand on sait que les plus célèbres écoles de peintures (celles de Rome, de Venise et de Florence), en avoient fixé les règles, dans leurs grandes compositions. La tradition a conservé, sur plusieurs théâtres, les conceptions hardies de quelques artistes qui ont joui d'une grande réputation, par la vérité dont ils ont peint les scènes. Vers le milieu du siècle dernier, les frères Galiari fondèrent à Turin une école de perspective théâtrale qui a fait époque ; il en est sorti une foule d'élèves qui ont soutenu, sur les plus grands théâtres de l'Europe, la réputation de leurs maîtres. Ils vinrent à Paris et surprirent le public de cette capi-

tale, par la hardiesse et l'ordonnance majestueuse de leurs conceptions. Façades élégantes, temples gothiques, châteaux dégradés, voûtes souterraines d'une proportion imposante ou d'une légéreté audacieuse, transparence des eaux et fontaines jaillissantes, ciels purs ou orageux, forêts à perte de vue et bosquets enchanteurs, montagnes riantes ou rocs escarpés, vallées animées de villages, de hameaux et de jardins délicieux, tout dans leurs tableaux avoit les belles proportions et les formes ravissantes de la nature : avec plus d'espace, ils eussent peint le globe dont leur art tenoit le miroir.

Mais il faut convenir que l'art des machinistes italiens, que nous avons encore reçu de ce parnasse fécond, seconde peu l'art de ses décorateurs. Ils n'ont rien fait pour surprendre la vue et subjuguer le jugement des spectateurs. — Ce palais est superbe ; mais on entend le cri des poulies. — Cette façade est éblouissante de diamans, de rubis et d'émeraudes ; mais on voit les mains qui allument les lampions. — Cette citadelle, son port et ses vaisseaux sont d'une illusion magique ; mais au lieu de dis-

paroître dans une seconde comme sur nos plus petits théâtres, et de céder d'un coup de sifflet le terrain à une forêt enchantée, on entend tout le fracas de l'atelier : ce sont des hommes éguenillés qui poussent à droite la citadelle, la mer et les vaisseaux : ce sont des ouvriers en bonnets sales, qui poussent à gauche, chênes, sapins et charmilles. Les Français ont atteint à la perfection de ce genre ingénieux ; et je ne serai contredit par quiconque aura joui de la vue du *ballet de Psyché*. J'en tire un argument de plus en faveur de mon système sur la perfectibilité d'une musique en France, qui deviendroit la seule bonne musique, et par conséquent la musique de l'Europe.

L'art de la perspective théâtrale-française, approche de bien près de celui de la perspective théâtrale-italienne ; mais il faut convenir qu'il n'y a point encore atteint. L'excellent ouvrage du cit. Valenciennes sur la perspective, les dernières fêtes nationales dont quelques compositions grandes ont indiqué l'intention du gouvernement de rendre ces fêtes dignes du peuple français, et les bienfaits d'une pacification générale qui va donner l'essor à toutes les industries, con-

tribueront à-la-fois à la sévérité, à l'agrément et à la pompe de nos spectacles, dans la partie qui contribue le plus à leur fréquentation, à leurs prestiges et à leur renommée.

Notre petit opéra d'Ancône réunissoit toutes les parties dont j'ai parlé. Malgré les lentes horreurs du siége, on jouoit tous les jours. Souvent à la demande des amateurs, on commençoit par le second acte d'une pièce, parce que sa musique étoit supérieure à celle du premier : dans une scène, on intercalloit encore à leur prière, une ariette favorite d'un autre opéra, sans prélude et sans liaison. Les morceaux qui flattoient les spectateurs, étoient rechantés jusqu'à trois fois. Et si un acteur dans l'exécution d'une phrase excitoit des applaudissemens, sa révérence profonde pour remercier des *bravo*, des *brava* et des *bravi* du parterre, dépouilloit de toute illusion théâtrale. Le récitatif causoit une autre indisposition, le dénouement une autre incommodité. Tous les spectateurs parloient haut et ricannoient comme jadis les Français à une messe de midi. Le ballet succédoit à cette cacophonie. On voyoit les sauteurs

et les sauteuses, avant de s'élancer des coulisses, faire le signe de la croix, bondir et non danser, grimacer et non exprimer, se permettre des gesticulations obscènes et n'indiquer jamais la volupté dans ce qu'elle a de pudique et de divin. Cette troupe étoit dans une situation bien misérable. Forcée de chanter, de danser.... point de pain et peu d'argent pour en avoir ! Le *tenore* qui, avant le siége, étoit excessivement gros et gras, ressembloit sur la fin à un squelette. Je vois son habit vert galonné ridant sa maigre échine comme une robe de chambre suspendue au porte-manteau. Tourmenté à-la-fois de la peur et de la faim, il n'en gazouilloit pas moins, jouoit les étourdis, et faisoit le plaisant. Le général leur accordoit des rations qu'ils dévoroient au déjeûner : aussi le soir avoient-ils la voix *claire*.

CHAPITRE XXXIV.

Première sommation du commandant Russe. — Suite des menées pour l'établissement d'un conseil de guerre. — Arrivée du C.^en Bocci en qualité de préfet consulaire. — Fabrication d'eaux-de-vie d'avoine, d'écus, de billon, de mortiers, de salpêtre et de poudre à canon. — Célébration de l'anniversaire de la République avec des obus et des boulets. — Attaque du poste de la maison brûlée. — On veut porter le soldat au découragement et à la désobéissance; discours improvisé du général; le soldat plus brave que jamais; l'ennemi qui attaquoit de nouveau le Mont-Gardé, mis en déroute. — Mort de Gazan, commandant de la citadelle; un mot sur ce commandant de grenadiers. — Son corps enlevé à l'ennemi par

deux braves. — Formation de la colonne infernale ; ses exploits.

C'est après quatre sommations qu'il a fallu se rendre. Il est peu de siéges dont l'histoire offre d'aussi beaux titres de résistance. Le commandant de l'escadre turco-russe envoya au général le 5 vendémiaire la lettre suivante, écrite en français.

Général,

« Par compassion pour les pauvres habitans de la ville d'Ancône et pour épargner l'effusion ultérieure du sang humain, je vous somme de rendre la place d'Ancône avec toutes ses forteresses, aux armes alliées qui assiégent cette place.

» N'ayant aucune espérance de secours d'après les renseignemens que j'ai eu l'honneur de vous donner par mon parlementaire du 12 du mois (*V.* 33me chap.), vous devez vous attendre qu'une résistance plus opiniâtre ne peut tourner qu'au grand désavantage de la ville et de la garnison.

» Je vous recommande de penser sérieusement à la sommation que je vous fais au nom des puissances coalisées.

» J'attends incessamment votre réponse.

» J'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite considération.

» Général, etc. »

Signé, « COMTE VOINOVICH. »

« De mon bord, le 21 septembre 1799. »

RÉPONSE.

A monsieur le commandant de l'escadre turco-russe devant Ancône.

MONSIEUR,

« J'ai reçu vos deux parlementaires, le premier porteur de feuilles publiques dont je vous remercie ; le second, de la sommation de vous rendre la place que je commande.

» L'intention de la garnison et la mienne est de se défendre *jusqu'à extinction*. L'honneur de la République, nos devoirs le commandent.

» Salut et considération,

Signé, MONNIER (13) ».

« Ancône, le 5me complémentaire de l'an 7 républicain. »

Le général n'ayant pas donné de pu-

blicité à cette correspondance, la malveillance s'agita de nouveau, répandit que sans doute il vouloit pactiser secrétement avec l'ennemi, et qu'en conséquence il étoit plus urgent que jamais de s'assembler en conseil de guerre. Monnier méprisa ces menées séditieuses et tourna son attention du côté du soldat. Il prit un soin particulier de son habillement et de sa nourriture; il chargea le commissaire des guerres, Martin dont l'intelligence a toujours parfaitement secondé le général, de faire un recensement exact des vivres et des liqueurs. Les eaux-de-vie n'étoient pas en proportion avec les projets de défense : ces esprits qui donnent la mort aux sauvages de l'Amérique, soutiennent les forces du soldat français sans accroître son courage, dans les marches pénibles et forcées, dans les bivouacs, les mauvais temps, et les sorties. Le lieu le plus scénique du passage du Mont-Bernard par Bonaparte est celui où les solitaires de ce site farouche, reçoivent les respects de l'armée de réserve, en échange des dons de la nature qu'ils lui présentent. Dans les batailles, à celle de Marengo qui est récente, le brandevin ranime le soldat blessé et le fait marcher encore

à la victoire ; il endort la douleur du mourant que l'on porte sur des fusils croisés à l'ambulance : il a suspendu sa vie fugitive pour qu'il pût entendre le cri vainqueur, *vive la République !* Dans les hôpitaux militaires, un vertueux et habile médecin, mêle ce filtre puissant aux beaumes et aux consolations qu'il verse. — J'ai peint l'ame sensible et les soins assidus du docteur Marellier, médecin en chef de la division d'Ancône.

Les fatigues continuelles de la garnison exigeant que l'on se procurât de l'eau-de-vie, on essaya d'en extraire de divers espèces de grains. Celle que l'on obtint de l'avoine, offrit le goût le plus agréable. On en fabriqua jusqu'à ce que les grains, devenus trop rares, furent uniquement consacrés à la façon du pain et du biscuit.

Ce fut à-peu-près en ce temps qu'arriva le citoyen *Bocci*, envoyé préfet à Ancône par les consuls de Rome et n'apportant avec lui que des récits désastreux, aucune espérance de secours pour la garnison, mais doué d'une ame douce, d'un caractère prononcé, et déterminé à s'enterrer sous nos débris. Il fut du plus grand secours jusqu'à

la fin, contenant les administrateurs malveillans, encourageant les préposés foibles, donnant de la vigueur aux patriotes, imposant par sa vertu, au désespoir; toujours actif, toujours calme, et partagé éminemment de cette fortitude civique, constante et intrépide, qui dans le temple national, mérite un autel semblable à celui que nous avons dédié aux vertus militaires.

Il connoissoit Ancône..... mais quand il eut parcouru ses remparts couverts de canons; ses bastions auxquels les français avoient rendu leur jeunesse et leurs douves profondes; son port qui abritoit jadis les pavillons du commerce et qui étoit à son tour abrité du pavillon de la liberté: quand il remarqua dans tous les regards des braves, le feu étincelant de la résistance: quand il vit que Curtius n'étoit pas seul..... ressuscitant du tombeau de l'ancienne Rome, il se réjouit de retrouver ses murs et ses contemporains. — Nous n'étions pas entièrement délaissés des dieux! Plusieurs administrateurs avoient abandonné leurs postes: celui-ci vint les remplir tous. *L'argent manquoit, la malveillance et l'avarice le cachoient; on ne pouvoit payer la troupe et*

les ouvriers. Le général anima le préfet consulaire *Bocci*, d'une ardeur généreuse ; il lui associa le citoyen Briche, qui par ses travaux avoit déjà prolongé la renommée de la garnison : — *on bat monnoie, l'argent se convertit en piastres, et le bronze inutile, en bayocs (14)*.

Il se trouvoit à Ancône un monnoyeur envoyé précédemment de Rome avec quelques ustensiles : mais il avoit cessé ses travaux parce qu'il ne fondoit qu'au creuset et ne pouvoit plus se procurer le charbon nécessaire. Le citoyen Briche fit construire un fourneau à réverbère que l'on échauffa avec tous les bois disponibles. On cassa quelques pièces d'artillerie hors de service ; elles furent coulées en flaons ; ces flaons passoient au laminoir entre deux cylindres gravés, imprimant en reliefs leurs creux sur les deux faces ; de là on les présentoit au coupoir, en sorte que l'on eut en peu de temps une monnoie de siége d'autant plus précieuse, qu'elle fut abondante et qu'elle portoit une valeur intrinsèque, plus forte que celle de cuivre à valeur numérique égale ; malgré l'intrigue, ces pièces furent reçues dans le commerce de détail sans la moindre diffi-

culté. J'oubliois un monétage plus précieux et non moins important, la fabrication de piastres au coin du Pape, avec les matières d'argent qu'il fut possible de rassembler.

Le succès des fontes en bronze dans le fourneau à réverbère, dû aux soins du citoyen Briche, l'éveilla sur un autre objet bien plus essentiel. La place avoit peu de mortiers de calibre : et plusieurs de ceux qui faisoient le service, usés par un tir continuel, avoient crevé. Le général se voyoit au moment de renoncer à cette arme qui avoit été si redoutable aux ouvrages et aux tentatives de l'ennemi. Il se désoloit de n'avoir pas un seul mortier de calibre convenable pour quatre milles petites bombes transférées à Ancône avec les vaisseaux vénitiens. Le citoyen Briche remplit ses vœux avec une étonnante activité. Quoi ! vous savez encore cela, lui dit-on ? Il répondit, en traçant les plans de trois mortiers à chambre conique à la gomère, et en fabriquant immédiatement leurs moules. — Les mortiers et leurs crapeaux en bronze sont coulés dans le sable, ils sortent de la fonderie au bout de quelques jours, on les place sur la ci-

tadelle, leur portée est éprouvée aux dépens des assiégeans, on est surpris de leur effet; ils ne cessent de vomir la mort et d'ouvrir des tombeaux. Sur la plate-bande entre les tourillons, ils portent les noms du général Monnier, commandant la division d'Ancône, du général Lucotte, commandant de la citadelle, et du général Pino, commandant du Mont-Gardé. On grava ces mots : *Ancône assiégée*, an 8 de la République.

Ces projectiles économisoient sans doute beaucoup de poudre : mais malgré le soin que l'on prenoit de n'en dépenser qu'à propos, la consommation de nuit et de jour se faisoit sentir dans les magasins. Il étoit important de ne laisser aucune inquiétude à la garnison sur l'approvisionnement de cet objet. Le général serré de toutes parts, n'espérant plus de secours de l'extérieur, réduit à l'enceinte d'Ancône, veut trouver dans la ville même la matière et l'aliment de la foudre dont il n'a cessé de frapper l'ennemi. Il ordonne une grande exploitation de salpêtre. Les gens les plus instruits du pays ou les plus malveillans, l'assurent que, sous le gouvernement papal, on avoit re-

honcé à exploiter ce sel à Ancône, parce que trop rare, il étoit encore trop dominé dans les lessives par le sel marin. Il se désespère : et c'est alors que le modeste savoir du citoyen Briche se découvre encore. Il établit de vastes ateliers de filtration dans un couvent supprimé, les eaux passent des batteries dans les chaudières, on obtient de superbes cristaux, et l'on rafine d'après les procédés du célèbre Chaptal, un salpêtre de première qualité.

Le soufre manquoit : des corsaires qui en possédoient une prise, n'attendirent pas ma requisition pour en offrir gratuitement l'entier sacrifice. Mais on n'avoit pas de bois propre à la fabrication de la poudre ; les bois de marine, les seuls dont on pût disposer, ne valoient rien pour cet objet. Le citoyen Briche qui avoit trouvé des meules, trouva du *fusin*. Le charbon de sarment fait avec les vignes des jardins et des glacis de la place, fut essayé et réussit : et graces au général, au citoyen Briche et au citoyen Chaptal qui a étendu si loin le domaine des sciences utiles, la division d'Ancône eut de la poudre. On la faisoit sécher dans une étuve voûtée pour obtenir une

dessication plus prompte, la saison étant déjà humide et pluvieuse, et le feu ennemi ne permettant pas d'autre emplacement pour les séchoirs (15).

Ainsi avec des moulins et des fabrications d'eau-de-vie, de monnoies, de mortiers et de poudre, mis en activité par la fermentation de la pensée, de la science et du dévouement, on juge si la garnison pouvoit se laisser abattre, se permettre l'idée de céder avant d'avoir épuisé tous ces moyens, et ne pas regarder la sommation de M. de Voinovich, comme une bravade ridicule.

Aussi la fête de la République fut célébrée par des salves meurtrières. Ces tubes qui proclament les solennités, ne vomissoient pas une poudre impuissante : au nom de la République, ils portoient le trépas à ses ennemis. Près de nous asseoir au banquet du général, un obus tombant avec fracas dans la chambre voisine respecta l'agape fraternel. Ainsi pendant les repas célestes d'Odin, les géans du midi veulent en forcer les portes. Quelques-uns des guerriers assis à sa table se lèvent, mettent en fuite cette troupe insolente, rentrent et boivent à l'immortelle Freya (16).

Le 7 vendémiaire an 8, les Russes et les Turcs attaquent en force le poste de la Maison-Brûlée. L'aide-de-camp Gravier commandant la porte de France, les y joint. Nos troupes enveloppées par le nombre, se font jour à la baïonnette. Gravier assailli par six Turcs, conserve son sang-froid et se défend avec courage. C'est pour la troisième fois qu'il est blessé; trois balles lui traversent et cassent le bras : le caporal Cadeot combat corps-à-corps un officier russe et le fait prisonnier : (17) Ce n'est pas le premier combat singulier, dans le siége, qui ait rappelé les belles épisodes des poëmes épiques.

J'observe que je ne marque avec l'auteur du rapport militaire, que les sorties importantes, quoique le général fît tous les jours harasser son ennemi. Il y avoit, on s'en doute bien, des personnes auxquelles cela ne convenoit pas..... « On envoyoit le soldat » à la boucherie inutilement : puisque nous » n'étions plus en Italie, pourquoi sacrifier » tant de braves gens ? il falloit refuser de » marcher au premier ordre de sortie. »

Le général instruit de ces clameurs, monte

à cheval, parcourt tous les postes, assemble toutes les garnisons.

« Camarades, dit-il, je sais tout ce que » l'on vous dit ! on vous égare..... On veut » vous faire vous déshonorer par une lâche » capitulation. Mon sort est inséparable du » vôtre, et je ne m'en détacherai jamais.... » Vous sortirez cette nuit : et s'il restoit des » officiers derrière vous, sachez que j'en » ferai sur le champ de bataille. » Il dit avec un feu et une indignation qui pénétra les cœurs de tous les soldats ; ils s'écriérent : *Vive la République ! vive notre général.*

Ils lui tinrent parole : l'ennemi ayant fait une nouvelle tentative sur le Mont-Gardé (18), la colonne commandée sortit au complet : et pas un brave qui ne voulût être reconnu du général, pendant l'action. En ce temps là, *notre mitraille et des soldats de la* 8me (garnison du *Mont-Gardé*), rendoient l'ennemi très-indécis, malgré les exhortations de ses prêtres ; une sortie de la citadelle opérée brusquement sur le Mont-Galéas par un détachement de la 16me, le força à la retraite. Mais ce coup décisif nous coûta cher !

L'intrépide Gazan étoit de ces hommes

qui une fois emportés dans la charge et la poursuite, marchent et enfoncent toujours. Le but de sa sortie étoit rempli, l'ennemi s'étoit replié, et le général lui avoit envoyé un aide-de-camp pour lui ordonner de rentrer. Il n'en poussa pas moins jusqu'au parapet des boyaux : mais prêt à y descendre, il reçut deux coups de feu desquels il expira sur le champ. Il étoit digne d'être de la 46.me demi-brigade : après Latour-d'Auvergne, on peut nommer Gazan.

Ainsi périt à la fleur de son âge et déjà blessé dans sa tige, un vrai soldat, un officier recommandable, un citoyen intègre et éclairé. D'une vivacité extrême, il savoit se commander, dès qu'il pouvoit réfléchir qu'il commandoit à des hommes. Son premier moment étoit difficile ; mais il savoit le racheter en se châtiant lui-même, en s'imposant des réparations honorables, en confessant hautement ses torts. Il étoit soupçonneux : mais la démonstration de son erreur, qu'il écoutoit en homme cherchant la vérité, dissipoit ses craintes, ou plutôt les inquiétudes que de faux amis se plaisoient à lui suggérer. — Je ne fais point ici un portrait de fantaisie ; je le demande à la

division d'Ancône; est-il aucun des traits que j'ai tracés, aucun des faits que j'ai décrits, qui ne soient de la ressemblance et de la vérité les plus parfaites?

Le corps de Gazan ne sera point la proie de l'ennemi : *Milton, sergent de la* 16me, *se précipite dans les rangs des ennemis nombreux, en tue et blesse plusieurs, et leur arrache les restes du malheureux Gazan: Hallez, caporal de la compagnie auxiliaire, seconde sa bravoure religieuse* (19) : c'est à ces deux soldats que la place d'armes du fort des Capucins doit l'honneur de renfermer ce que la nature fit de plus brave, et ce que l'amour de la patrie enfanta de plus pur. Un soldat devoit sauver le corps de Gazan : Gazan étoit soldat. — Milton devoit être aidé par un citoyen : Gazan l'étoit par excellence.

Le général Lucotte remplaça Gazan dans le commandement de la citadelle, et le général Pino prit le commandement du fort des Capucins. — L'ennemi et sur-tout les Russes et les Turcs voulant hâter la prise d'Ancône avant que la saison les forçât de se rembarquer, poursuivirent le siége avec chaleur. Tous

les jours, ils se rapprochoient de la ville. Les bannières du croissant, de la thiare, de l'Autriche, des insurgés, de la Russie, de Naples, de Louis XVIII, flottoient sur les hauteurs qui dominent Ancône, et qu'ils avoient hérissées de redoutes.

L'escadre nous bloquoit plus étroitement que jamais ; les nouvelles batteries nous écrasoient ; nous ignorions l'état de la France, celui de nos armées ; l'espérance d'être secourus, s'étoit évanouie : nous voulions résister, notre position critique exigeoit des efforts extraordinaires, notre dévouement vouloit de l'audace. — Le général appelle des braves pour former une colonne infernale. Sur tous les corps qui se présentent à l'envi, il choisit cent guerriers (20) ; ceux-ci se pénétrent, et de la valeur attachée aux numéros de leurs enseignes, et des faits d'armes que l'on exige de cette aggrégation ; ils se font connoître au-dehors par l'effroi, et admirer au-dedans par des coups inespérés ; ils bivouaquent loin des murs et jusque sous les glacis des assiégeans ; chaque nuit, ce sont des postes enlevés ou égorgés, des ouvrages comblés, des canons encloués, des armes et des pa-

villons enlevés, des rentrées triomphales. Dès qu'ils marchent, l'ennemi fuit, comme les pâtres du Mont-Gothard, quand ils entendent le mugissement précurseur d'une avalanche.

Dans la colonne *infernale*, dont le nom rattache à la mémoire du *premier grenadier des armées*, que de héros ont disparu! On la comparoit à un laurier chéri de Mars, dont la cime abattue, les branches émondées, l'écorce arrachée par l'impie, le fanatisme et la foudre, recroissoient à l'instant même, plus altières, plus serrées et plus fortes. C'étoit un paladium hors des murs: la brèche ouverte, cette colonne placée sur son sommet, l'eût rendue inviolable. Les aruspices ne décidoient point de ses mouvemens et de ses coups; chaque *infernal*, tourmenté du démon de la gloire et muet à celui de la peur, n'écoutoit, ne suivoit que le vrai dieu, le dieu de la patrie. Marius eut sa prophétesse, Sylla l'Apollon delphien, Sertorius sa biche: qui n'eut pas un talisman à montrer à ses superstitieux soldats? ... *Nos infernaux*, pour se précipiter dans les périls, n'avoient besoin ni de prestiges, ni de fables. Altérés de renommée, ces cent braves s'é-

toient emparés de ses trompettes : ils couroient nuit et jour avec elle, pressant ses rapides coursiers, et suspendus à son char sanglant.

L'assiégeant, instruit de la dénomination de la colonne, se persuada que ses membres avoient pactisé avec *Lucifer*. Les madones perdirent faveur, et Cérès s'en réjouit.... Il étoit temps, pour la coalition, que les troupes réglées de la Germanie vinssent ranimer la ferveur languissante des Italiens déconcertés.

CHAPITRE XXXV.

Le Beyrand coulé bas ; les Grâces ; maison de plaisance de M. de Voinovich ; ânesse de Balaam. — Réponse d'un général-major Autrichien au sujet de la servante des fils du prophète. — Lassitude du joug ottoman ; négociation avec le général-lieutenant Sciaboloni ; son secrétaire pendu au milieu du camp ; Affaire manquée. — Les assiégeans témoignent du ressentiment. — Cruelle position des CC. Alix, Varèse, Moriau, Bron, Desplaces, Frangouli et de leurs familles, à bord de l'escadre ; conduite de M. de Voinovich à leur égard ; leur retour dans leur patrie par Trévise et Mayence. — Composition de l'escadre turco-russe. — Réflexions impartiales de l'Auteur, aux cours de Vienne et de Pétersbourg.

Les Russes et les Turcs descendirent de la redoute de Montagnole, et élevèrent deux

batteries en échelons; l'une pour battre la porte de France et le lazaret; l'autre pour battre le Môle et les vaisseaux embossés. Leur poudre étoit fort bonne, leurs canons bien chargés : mais leur pointage excita fréquemment les risées de la garnison. Les boulets dépassoient ou la jetée, ou la ville; ils ne tuèrent pas trois personnes et n'eurent qu'un hasard heureux, le coulage du vaisseau le Beyrand. La plupart tomboient dans le port et faisoient jaillir des gerbes d'eau magnifiques : on se plaisoit à ce spectacle. Nos batteries de la porte de France et du lazareth, démontèrent souvent les leurs. Une vedette à cheval qu'ils tenoient depuis quinze jours à demi-portée, fut enlevée par un boulet et n'eut point de successeur.

Le commandant de l'escadre se tenoit à une jolie maison de campagne nommée *les Grâces*, où les grâces des environs, unies à quelques grâces fugitives de la ville, lui tenoient compagnie ainsi qu'au commodore turc Patrona-Bey; les fidèles musulmans, transformés en Balaams, s'amusoient à vouloir en faire prophétiser l'ânesse. Pour deux bayocs, à la porte de l'auberge de l'Olmo où ils avoient suspendus leur drapeaux, ils con-

sultoient, *ad turnum, l'immondepythonisse.* Ces défenseurs de la foi catholique étoient devenus la terreur des contadins obligés de renvoyer les femmes et les enfans des deux sexes, à dix lieues à la ronde. De bonnes ames d'Ancône ne pouvoient croire à ces infamies; mais en questionnant à ce sujet le général-major baron de Skall, le soir qu'il vint porter la quatrième sommation, il me répondit en présence de beaucoup de « monde : Ce n'est que trop vrai ! une al- » liance avec de tels hommes nous désho- » nore. » Aussi lorsque les paysans rencontroient un Turc isolé, ils le tuoient ; cinq d'entre eux ayant voulu se permettre des violences dans une ferme écartée, furent enterrés presque vivans dans le jardin. Les insurgés commençoient à voir la vérité. Plusieurs patriotes, forcés d'entrer dans leurs bandes, profitèrent de leurs mécontentemens et leur parlèrent le la n ga de la raison. Le général fut instruit dè ces dispositions par ses éclaireurs, et imagina d'en tirer parti.

Il fit sonder l'un des lieutenans de Lahoz, Sciaboloni qui, comme je l'ai déjà dit, s'étoit élancé dans le berceau de la République

romaine, et s'en étoit retiré quand il en vit rouvrir le tombeau. On sait ce que l'on a pu dire pour ménager l'amour-propre de l'homme qu'on tente : je le passe.... Le général vouloit que Sciaboloni tombât avec lui de nuit sur les Russes et les insurgés : on étoit d'accord sur ce point.

Il vouloit encore que Sciaboloni fît tuer Lahoz ou le livrât; sa répugnance fut invincible. Je penchois pour négocier avec Lahoz lui-même; c'étoit peut-être politique;... mais le général repoussa cette insinuation; je conviens qu'il eût été bien dur pour un militaire, de traiter avec un traître.

On promit à Sciaboloni de l'employer dans son grade, s'il se prêtoit à l'exécution de la première partie du projet. Notre fil se tramoit à merveille;.... mais le malheur voulut que Lahoz en découvrît la navette. L'un des secrétaires de Sciaboloni fut arrêté; son maître, suivant l'usage, se tira d'affaire; et nous vîmes le lendemain une haute potence et un patient que l'on y suspendoit : c'étoit le pauvre secrétaire !

Reconquérir le cœur des insurgés, exterminer les Russes et les Turcs, prendre Lahoz mort ou vif, se faire une armée de ses

ennemis, rentrer en père dans les trois départemens après en avoir été le vainqueur et l'effroi, sortir de sa caverne en lion rugissant, dévorer les aigles de César, retourner tous les obstacles avec un levier inattendu dont la puissance extraordinaire eût excité l'admiration de l'Italie entière, voilà ce que pouvoit produire la fin prospère de la négociation du général. Un billet est surpris.... et tout est évanoui. Ces grands événemens tiennent à la trachée-artère d'un confident : une ficelle suffit pour les empêcher de naître !

La découverte de la négociation avec Sciaboloni contribua à nous faire écraser d'obus, de boulets et de pots incendiaires, la nuit suivante. Celui qui a lu Pline, connoît l'éruption du Vésuve et notre bombardement. Beaucoup de maison et de palais en furent endommagés. La commotion brisa les vîtres de presque toutes les rues adjacentes au port : le fracas du globe dévoré par le feu, ne peut-être plus épouvantable.

Ce qui étoit encore plus douloureux, c'est que nous tirions sur nos amis, en ripostant des coups plus sûrs. — Après la prise de Montagnole, les cit. Varèse, Moriau, Bron et

Desplaces faits prisonniers de guerre à Corfou, et que le mauvais état de santé avoit empêchés de partir d'Ancône avec le général Chabot et leurs camarades, se trouvèrent très-embarrassés. Ignorant quelles suites auroit le siége, et sachant à quels hommes ils auroient affaire si la ville étoit prise (Varèse sur-tout chargé d'une épouse et de deux enfans) ils obtinrent du général la permission d'écrire au commandant de l'escadre, à l'effet d'obtenir pour eux et le grec Frangouli, la faculté de se retirer sur son bord, et de passer à Pésaro ou à Venise, en vertu de la capitulation de Corfou.

Ils espéroient dans la loyauté de M.r de Voinovich et de Patrona-Bey, avec d'autant plus de raison, qu'à Corfou leurs supérieurs, l'amiral Oukacoff et Cadir-Bey, les avoient traités avec beaucoup de considération en leur présence. M.r de Voinovich leur avoit alors paru affable. Son physique étoit agréable; il parloit passablement le français et aimoit à trancher du grand. Ils savoient encore qu'originaire de Trieste, il avoit pris, ainsi que son père, du service auprès du Czar. Mais ils ne pouvoient croire qu'il eût plus d'effusion de langage

que de franchise réelle, qu'il fût aussi enclin à se dédire que facile à persuader.

La réponse de M.r de Voinovich que je lus, étoit du style le plus honnête. Ils se rendirent à son bord où ils trouvèrent le chef de brigade Alix. Le commandant les accueillit avec distinction; il poussa la délicatesse jusqu'à dire que si les bâtimens qu'il attendoit n'arrivoient pas, il leur en noliseroit lui-même un pour Venise. — Cependant les promesses renouvelées fréquemment, ne se réalisoient pas : les politesses diminuoient de jour en jour. Il sembloit se faire un jeu de leur communiquer les mauvaises nouvelles de l'armée d'Italie. Ils passèrent ainsi quarante jours sur les flots, mourant presque de faim, avec une femme craintive et des enfans chéris, au milieu de barbares qui jeûnoient de crimes sur leurs bords, les voyant à chaque minute nous envoyer la destruction, et se voyant ajustés par des compatriotes.... Cette situation étoit affreuse, et M.r de Voinovich s'en réjouissoit !

Tant d'insensibilité ne parut pas naturelle à nos amis. Mais il est une dernière proposition dans l'extrême malheur, que l'on

n'ose laisser échapper, qu'alors qu'on est bien persuadé qu'elle ne sera pas repoussée....

Ils arrachent enfin l'agrément d'aller à Sinigallia noliser un bâtiment. — Ils y volent, le trouvent, l'amènent, et tremblent d'être retenus. Au moment de s'embarquer, le grec Frangouli est arrêté ! il montre inutilement le passeport de l'amiral Russe de Corfou ! Un officier grec, homme de confiance du commandant, demande deux mille piastres fortes ; on marchande, on en compte mille ; ils sortent enfin, avec le chef de brigade Alix, des mains de ces pirates dont Maroc feroit justice ! (21)

Arrivés à Venise, on ne leur permet pas d'y débarquer. Conduits par mer à Trévise, le commandant autrichien les y arrête vingt jours. Ils croyoient passer par l'Italie ou la Suisse ; on les fait traverser toute l'Allemagne jusqu'à Mayence. — Ce ne fut que là qu'il leur fut permis de respirer l'air de la liberté : après tant de souffrances, on encore l'aime davantage !

Il est curieux de connoître la composition de l'escadre turco-russe, d'après les observateurs dont j'ai tracé les peines. C'étoit un

affreux mélange de la tyrannie la plus absolue et de la tyrannie la plus démagogique. Un des vaisseaux russes étoit monté par un Scythe, né sur les bords de la mer Noire, tout au plus patron de petit cabotage par ses formes et sa profonde ignorance. Un autre capitaine de haut-bord, Napolitain de nation, étoit ignare, bavard et jactancieux comme tous les avanturiers de ce monde. Les Russes méprisoient souverainemenr les Turcs qui les payoient à leur tour de l'aversion la plus décidée. Souvent M.r de Voinovich menaçoit Patrona-Bey de la bastonade. Hors les troupes moscovites qui ont de la tenue, c'étoit un amalgame singulier de renégats politiques plus infames que les renégats religieux, d'Albanais et d'Arabes unis à des Dulcignotes, à des Mauresques et à des sauvages de la Crimée. C'étoit une chiourme et non des équipages. Leurs vaisseaux étoient encombrés d'Italiens dont la plupart avoient à regret exercés des fonctions municipales, ou servi dans les gardes urbaines, pendant le séjour des Français dans leur pays. Condamnés aux travaux les plus pénibles, bâtonnés avec une froide férocité, presque privés de nourriture, les moins infortunés étoient ceux dont

dont la foiblesse échappoit au tourment de la vie.

D'après cela, que les cours de Vienne et de Pétersbourg récapitulent tant de griefs antérieurs, la garnison française de Fano trompée dans l'exécution de sa capitulation, son commandant Chevalier détenu contre le droit des gens sur cette escadre, un officier supérieur, le parlementaire Alix retenu prisonnier ;... et ces cours ne s'étonneront plus du motif puissant et impérieux qui a fait rejeter toute idée de capitulation, non avec de loyaux moscovites, non avec de religieux ottomans, mais avec un chef qui avoit compromis, si vivement, les pavillons de ces puissances respectables. Leur justice éclairée par un français impartial, dédommagera sans doute les généraux de Frelich et de Knèsèvich, des tribulations qu'ils ont éprouvées.

Quel intérêt, dira-t-on, ce Français a-t-il de prendre, avec tant de chaleur, la défense de deux généraux autrichiens ? L'auteur répond qu'il a cru honnête de faire à la paix, par esprit de justice, ce que quelques Français se sont indiscrétement permis de faire pendant la guerre, par esprit de parti. —

C'est quand les nations sont réconciliées, que tout le mal inutile qui s'est fait en leur nom, doit être révélé à leurs magistrats suprêmes. Tout ce qui appartient à la frénésie, il faut l'oublier; mais aussi rien de ce qui a compromis l'opinion que l'on avoit de leur loyauté et de leur sagesse, ne doit leur être dissimulé. Depuis assez long-temps, l'oiseau de Jupiter répète le *dant veniam corvis, vexat censura columbas*, sans que l'Olympe soit réveillé.

CHAPITRE XXXVI.

Arrivée d'une colonne autrichienne ; réception de Lahoz par ses guerriers. — Sommation du général-major de Skal, et réponse du Général. — Sortie de la place cinq heures après, redoutes ennemies détruites, sept canons et deux mortiers encloués, sept drapeaux pris, le général Lahoz blessé à mort, notre retraite effectuée en bon ordre avant le lever du soleil. — Lahoz survit trois jours à sa blessure. Résumé de ce qu'il dit au chef de brigade Decoquel qui l'assista dans ses derniers momens. — Eloge vrai du général Pino.

Jusqu'a présent, le siége n'a été qu'un pugilat d'athlètes ; il va devenir un combat de gladiateurs. Les assiégeans, au nombre de 20000, ne sont point assez pour 1500 braves : la Hongrie et la Croatie envoient

8600 combattans. Des remparts du port, on les voit descendre le long des collines, sur les plages sablonneuses : d'où viennent ces troupes inconnues, accompagnées de trains d'artillerie, tantôt couvertes du rideau des montagnes, tantôt brillantes des reflets du soleil ? Ce ne sont pas des insurgés : elles marchent serrées, haltent du même pied; et cette longue muraille mobile et couronnée de casquettes et de peaux d'ours, s'avance sans se désunir.... Il n'en faut plus douter : ce sont des Autrichiens, ce sont des grenadiers hongrois ! L'arrêt d'Ancône est porté ; ils viennent donner force à la loi des destinées.

Déjà leur camp est assis au site d'honneur, devant ce Mont-Gardé qui a déjà écrasé tant d'hommes, et sur les bords d'une mer farouche qui en a tant engloutis. Déjà les redoutes, les postes, les vedettes des insurgés, du côté de la mer, sont relevés par des légionnaires silencieux; plus de combats singuliers qui épuisent sans résultats. Nos hussards vont fourrager sans être troublés jusque sous leurs grand'gardes. Nos volontaires échangent avec leurs sentinelles du tabac pour des raisins; on se parlera sou-

vent dans l'intervalle des combats : on s'estime.

Mais Lahoz..... il se croyoit fort de ses nouveaux services, des demi-assurances qu'on lui donnoit (de Vienne) pour entretenir son activité, et d'une troisième parallèle qu'il venoit d'établir. Malgré le ton d'assurance qu'il veut prendre en abordant ses premiers compagnons d'armes, il pâlit, et son corps est glacé. Son ame pressée dans l'étau de deux trahisons, semble expirer sur sa bouche. A sa vue, le général autrichien a détourné les yeux. — Lahoz s'est nommé : et à ce nom, les officiers allemands ont été électrisés d'horreur. — Il demande des ordres : un silence dédaigneux lui montre le néant dans lequel il est descendu. Quelle situation déchirante ! La garnison d'Ancône le voue à l'ignominie, et le camp autrichien lui refuse sa confiance. — Sur nos remparts glorieux, il croit voir son échafaud : et dans les fossés dont il s'est couvert, vil forçat du remords, il traîne le boulet du mépris. — La compassion, il l'appelle en vain ! épouvantée de ses forfaits, elle s'est réfugiée dans le sein de la mort..... Oui sans doute, la mort seule peut alléger son double supplice !

Qui délivrera Lahoz de son insupportable fardeau ?.... l'Amitié.

Qui donnera l'ordre d'achever sa triste existence ?..... Une bouche qui parla souvent de lui, avec le sentiment le plus tendre.

Qui pleurera son trépas ?... Aucunes vertus publiques sans doute ! mais plus généreuses que celles de l'ancienne Rome, elles ne s'offenseront pas des larmes d'un héros qui les aura vengées.

Le jour même de l'arrivée de la colonne autrichienne, le général fut sommé de se rendre.

SECONDE SOMMATION.

« *A monsieur Monnier, commandant pour la République Française, les ville, forts, et port d'Ancône.* »

« *Le baron de Skal, général-major et quartier-maître général.* »

« Au camp devant Ancône. «

« MONSIEUR LE GÉNÉRAL. »

« Les maux qui désolent cette contrée n'aguères si florissante et si heureuse, vous

sont connus: Mais avant que M. le feld-maréchal-lieutenant de Frélich, commandant la colonne de S. M. I. et R., veuille user de la rigueur que le devoir impose à un guerrier ; avant d'employer tous les moyens qui sont en son pouvoir pour pousser le siége à outrance, il désire préférer ceux que dicte l'humanité, et prouver par-là, aux générations présentes et futures, que douze campagnes successives, pénibles et sanglantes, n'ont pu éteindre dans l'ame du militaire autrichien, ces sentimens de philantropie que sa noble profession, et la volonté bienfesante de son souverain, lui rappellent et lui prescrivent sans cesse.

» Je suis donc chargé et autorisé de la part de mon chef de vous sommer, monsieur le général, de vouloir enfin (après une résistance de deux mois que vous avez aite *contre toute attente*) mettre un terme à la misère et à la désolation, par une capitulation qui s'accorderoit avec l'honneur des armes respectives, et de rendre aux forces I. et R., la ville, les trois forts et le port d'Ancône.

» Auprès d'un militaire aussi éclairé que vous, il seroit superflu d'emprunter les se-

cours de l'éloquence et de chercher à vous offrir le parallèle de vos ressources et de vos espérances avec celles de mon chef. — Le guerrier aime la briéveté, la vérité, la franchise et la bonne-foi. C'est dans ce seul sens, monsieur le général, que je vous prie de m'en croire, lorsque je vous assure que Rome, le fort Saint-Ange, Civita-Vecchia, Corneto et Tolfa sont occupés depuis le 30 septembre par les troupes Anglo-Napolitaines : qu'en Piémont, en Suisse et sur le Rhin, vos armes n'ont pas été heureuses, et qu'elles ont perdu trois batailles depuis le 17 de ce mois : en conséquence vous n'avez à attendre de secours d'aucun côté.

» Mon commandant espère donc, monsieur le général, que vous accueillerez et peserez cette sommation ; que vous y répondrez avec cette attention que tout ami de l'humanité à droit d'attendre du général, de l'homme d'honneur et de l'être sensible. »

Signé, LE BARON DE SKAL, etc. (22).

P. S. « Veuillez, M. le Général, faire remettre l'incluse à M. le cardinal d'Ancône et lui permettre de se rendre au Conclave, si sa santé n'y met pas d'obstacle ».

Cette sommation portée par un parlementaire à nos avant-postes, inspira au généneral le dessein le plus audacieux. Il s'empressa d'entrer dans les détails avec les généraux Pino et Lucotte.

Les autrichiens étoient fatigués d'une longue marche ; il ne falloit pas leur donner le temps de se reposer.

Sortant d'une armée victorieuse, ils étoient, sans défiance, assis sur leurs lauriers ; on pouvoit, par une attaque soudaine, les changer en cyprès.

Leurs chefs n'avoient aucune connoissance-pratique du terrain inégal et fourré qui avoisinoit leurs tentes ; il n'y avoit pas à balancer pour une sortie, avant que les positions eussent été reconnues.

D'après ces probabilités militairement savantes, ils devoient être battus : à la gloire de battre des Autrichiens en face de leurs alliés et quelques heures après une sommation, se joignoit l'intérêt pressant d'en imposer au camp et à la ville, par un fait d'armes inattendu.

Le général fit remettre au parlementaire autrichien, la réponse suivante :

« *Monnier, général de brigade, commandant la division, la ville, les forts et le port d'Ancône.* »

A S. E., monsieur le baron de Skal, major-général au service de S. M. I. et R. »

« Je reçois, monsieur le général, votre lettre. — Je m'empresse d'y répondre.

» Vous me sommez de me rendre. — Mes moyens, l'honneur, les sentimens bien prononcés de la division, m'ordonnent de me défendre jusqu'à extinction.

» J'ignore les désastres des armées françaises ; et il m'est difficile de me les persuader. Cependant vous m'auriez obligé en me communiquant les articles de la capitulation des places que vous m'annoncez être tombées au pouvoir des puissances alliées.

» Salut et considération,

Signé, MONNIER. »

A neuf heures du soir du 18 vendémiaire, cette dépêche partoit pour le camp, et à deux heures du matin, c'est-à-dire cinq heures après, le camp étoit attaqué. Pen-

dant ces cinq heures, les dispositions se firent, dans le plus profond silence, pour une sortie sur trois points. Le brave Lecouturier, commanda la colonne infernale composée des carabiniers de la 16me, de la colonne infernale, des grenadiers et chasseurs de la 4me légion romaine : elle forma le centre dirigé par le Général en personne dont le but étoit d'attaquer le centre autrichien et d'enlever la grande redoute *qui nous chagrinoit le plus.* La sortie de droite fut confiée au général Lucotte; avec la 16me, il avoit *a débusquer les brigands de leurs boyaux avancés et à couvrir l'opération du centre, en arrêtant les secours que la gauche des ennemis pourroit leur envoyer.* La sortie de gauche nourrie des troupes de la 8me et des Cisalpins conduits par le général Pino, *devoit suivre les bords de la mer, et enlever les redoutes de droite des ennemis*, redoute où ils avoient jeté Lahoz avec ses partisans, ses prêtres et ses dupes.

Notre marche s'exécute sans bruit et dans le plus grand ordre. La charge ne bat qu'à vingt pas de l'ennemi. Après trois assauts, sa grande redoute est forcée; sept canons et deux mortiers sont encloués. Sept

drapeaux baignés du sang autrichien, sont enlevés.

Le général Lucotte au même instant s'est précipité dans les boyaux. *Il en chasse les insurgés et égorge tout ce qui tombe sous sa main, tandis qu'avec* 100 *soldats, son aide-de-camp Zenardi arrête sur sa gauche, une colonne turco-russe, quatre fois plus forte.*

Le général Pino, sans tirer un coup de fusil à déjà enlevé à la baïonnette la première redoute : il se porte sur la seconde (23) : et en marchant, un secret pressentiment l'avertit que Lahoz est là..... Il s'élance plus impétueux, il excite sa colonne, il la devance, il est prêt d'atteindre au sommet de l'ouvrage. Mais il est tout-à-coup surpris par deux insurgés vigoureux. Ils le saisissent et s'efforcent de l'entraîner dans la redoute. Quoique doué d'une force extraordinaire, il est sur le point d'être fait prisonnier. Que penseront les Français de ce hasard de guerre, arrivé devant les soldats de Lahoz, à son ancien ami?..... Cette idée redouble son énergie; il s'enlace avec ses adversaires, et placé sur le bord d'une pente rapide, il se précipite avec eux : ils

roulent ensemble, comme un arbre à triple tige qui, détaché de sa racine, tombe d'un mont élevé dans une vallée profonde.

Dans le fossé de la redoute se livre un combat inégal, inégal sans doute, puisque Pino, par deux coups de sabre heureux, s'est délié de ses ennemis. Il écoute, entend la charge, remonte : à sa voix, ses compagnons poussent un cri de joie. Éparpillez, ils se rassemblent; et, retrouvant leur chef, ils vont faire un terrible effort.

En ce moment, la nuit gorgée de sang fuit, laissant ses crêpes derrière elle. Le crépuscule hésite à soulever sa pâle lumière. L'aurore a vu les torches de Mars et craint de souiller son flambeau; à peine on distingue les bleuâtres pitons des montagnes..... Mais Lahoz a reconnu Pino, Pino qui pour le joindre, presse, culbute, extermine; Pino que la patrie conduit pour hâter la fin des tourmens de Lahoz. Celui-ci entend sa voix et rugit de douleur et de rage; ses amis épouvantés l'abandonnent: similitude horrible!.... Il reste seul comme à l'instant de sa trahison. Déchiré de remords, il veut néanmoins mourir en guerrier! Et piquant son cheval avec vigueur,

il saute les palissades, franchit les fossés, s'élance sur ses compatriotes, fait feu de ses pistolets, sabre de tous côtés et décrit, dans le fort de la mêlée, une large arène. C'est là qu'il veut vendre sa vie, c'est là qu'il donne la mort. Quiconque l'approche, mord la poussière : le tube qui l'a manqué, tombe avec celui qui l'a dirigé. On est intimidé d'un tel désespoir et l'on forme une masse pour l'écraser sous le poids : mais Lahoz la foule aux pieds de son coursier : mais il détruit avec le glaive ce qui n'a pas été terrassé. En vain Pino veut l'atteindre et le combattre ; Lahoz le voit et porte ailleurs un trépas certain : dans cette lutte à outrance, il respecte les jours de son ancien ami.... Cependant Balbi, grenadier cisalpin, près d'être sa victime, l'ajuste à bout portant et le blesse à mort. Lahoz chancèle et tombe, Balbi lui arrache son sabre et son panache, Lahoz ouvre les yeux : il soupire ! il a vu son ami à quelques pas. *Pino*, s'écrie-t-il ; *amico !... mio caro Pino!* Cette voix mourante, jadis si chère, pénètre au cœur du sensible et vertueux Pino.... celui-ci entend avec douleur ce que Lahoz veut lui dire. « Quoi, Pino ! je meurs et tu ne m'approches pas ? .... Le compagnon de

mon enfance si pure, et de ma gloire effacée, refuseroit une larme à mon trépas ? Pino qui me fut toujours si cher, éloigne ses regards, à l'instant où je vais le quitter pour toujours ?.... »

L'ame de Pino étoit déchirée ; il balança s'il ne devoit pas se jeter dans ses bras, comme le fit quelquefois l'amitié conduisant un coupable au supplice. Il alloit s'y élancer ;... mais la trahison du général Lahoz glace ses sens d'effroi : et détournant la vue de cet homme si horrible et toujours aimé, il ordonne à un Cisalpin de l'achever....

La retraite protégée par l'artillerie des forts s'exécute aux premiers rayons du soleil. On rentre en ville précédés du sabre et du panache de Lahoz, et Pino pensif va s'enfermer afin de se livrer aux sentimens d'un attachement douloureux. Le récensement des troupes se fait ; et cette sortie qui nous coûte dix hommes tués ou blessés, couvre de gloire les braves qui ont bouleversé les ouvrages ennemis, arraché leurs drapeaux, encloué leurs pièces et mis à mort un de leurs généraux. Les Autrichiens désormais ne feront plus de sommations et n'en recevront plus les réponses, sans se mettre sur leurs gardes.

Le chef d'escadron cisalpin Decoquel avoit été fait prisonnier par Lahoz dès le principe de l'attaque, et conduit à *Varano* quartier-général des Autrichiens. Ce fut là que fut porté Lahoz mourant, trop heureux d'avoir un compatriote, son ancien compagnon d'armes, pour consolateur dans ses derniers momens.

Je vais rappeler fidèlement les paroles de cet infortuné; car qui ne plaindroit l'être le plus criminel lorsqu'on entend, pendant trois jours, les cris de ses remords et de sa douleur....

« Que je souffre, disoit-il, mon cher Decoquel, non de ma blessure, je m'en réjouis;... mais c'est ici, (Et il lui montroit son cœur) — Croyez-vous que le sévère Autrichien donneroit une sauve-garde à Pino, pour me venir voir?... et puis voudroit-il, Pino?... ne pourrois-je donc l'embrasser avant de finir?... ah! que ne m'a-t-il fait achever au champ d'honneur?... D'honneur! reprenoit-il, en fixant Decoquel avec affection, je vois l'effet que ce mot prononcé par Lahoz fait sur vous, et je ne m'en plains pas. Mais... ne croyez point que ce sentiment m'ait jamais abandonné. C'est pour ma patrie... —

Pour

Pour votre patrie, répartit Decoquel avec un mouvement dont il ne fut pas le maître et qu'il se reprocha ! — Vous pensez que je l'ai trahie, répliqua Lahoz ; et cette idée qui tient peut-être à l'opinion publique, est ce que j'éprouve de plus déchirant. Lahoz un traître, Lahoz le bourreau de sa patrie, Lahoz l'ennemi de la liberté !... non, mon ami, ne le croyez pas ; par pitié, écoutez.

« Quand les Français pénétrèrent en Piémont, je les regardai comme libérateurs de l'Italie, et je quittai nos aigles pour suivre leurs manipules. Ce n'étoit point à une nation que je vendois mes services ; je les dévouois à l'armée du genre humain combattant pour ses droits et notre indépendance : les légions françaises me sembloient guidées par un drapeau sous lequel tous les esclaves devoient se ranger pour être affranchis, et j'y passai. Je plus à Laharpe, ce pauvre Laharpe, plus heureux que moi!.. il lit au fond de mon cœur!... Après son glorieux trépas, le général Bonaparte daigna m'adopter.... Joubert, que l'humanité entière doit pleurer, eut pour moi quelqu'estime...:. Moreau, des rives qu'il illustroit, me comptoit dans ces contrées;... et c'est quelque chose. Je

ne te parlerai point de Pino et de Monnier que j'ai combattus, sans cesser de chérir l'un, et d'aimer l'autre. Decoquel, n'oublie pas de le leur dire.

« La paix, ou plutôt la trêve de Campo-Formio, la forme du gouvernement cisalpin imposée par la nécessité peut-être à la suite de cette suspension d'hostilités, le système que je m'étois fait que l'Italie étoit sacrifiée à des intérêts d'état qui lui étoient étrangers, ces événemens, ces considérations auxquels se joignirent des dégoûts et des humiliations que je ne méritois pas alors, me firent une blessure profonde et incurable. Dès lors, je ne cessai de m'occuper de ce vaste projet qui, depuis des siècles, tu le sais, ne cesse d'échauffer toutes les têtes brûlantes de l'Italie, de celui d'en chasser et l'Allemand et le Français, et de rester nos maîtres. Je renfermai ce secret dans mon sein, j'en étois incendié. Toi, Pino, Bancks et quelques autres braves Cisalpins, vous aviez tous ma tendresse... Eh bien ! jugez de ce qu'il m'en coûta pour dissimuler avec mes plus chers amis. Il est de ces idées supérieures qu'il ne faut enchaîner qu'à soi, pendant que l'on prépare les hommes à les rece-

voir dans la lassitude des crises, comme au plus fort de l'enthousiasme. Je t'ai dit mon secret, Decoquel ! médite, et tu pourras t'expliquer ma conduite, sur-tout en pensant que beaucoup d'Italiens puissans ne m'ont pas tenu ce qu'ils m'avoient promis; que les habitans de ce pays, depuis trop long-temps courbés, ont peine à reprendre leur antique énergie; et que notre patrie est partagée en petites nations, gouvernées par des mœurs, des lois et des préjugés trop différens, pour pouvoir y établir ce que je désirois si ardemment, *la République italique.* Alors, tu m'excuseras, ô ! mon dernier ami; et demain me voyant descendu dans la tombe, et la couvrant de quelque terre, tu diras avec attendrissement : *Hélas!... ce malheureux Lahoz n'étoit pas traître à son pays.*

Ses derniers momens furent très-agités; il ne parloit plus que par intervalles;... et le nom qui s'exhala de ce corps à moitié glacé, fut celui de Pino.

Ce général apprit ces details de la bouche du cit. Decoquel, sitôt sa sortie de prison; il en pensa mourir. Quiconque connoît son ame belle et grande, sent l'atteinte du

coup qu'il reçut. Ce Pino si intrépide dans les dangers et si doux dans la société, qui triompha si souvent et qui jamais ne s'attribua la victoire, qui pleuroit les maux de sa patrie, et qui, dans l'espoir de les finir, ne combattoit qu'avec plus de persévérance, qui chérit de toutes ses affections Lahoz et qui l'immola sur l'autel de la République! Ah! son cœur saigne encore en me lisant; j'ai rouvert ses blessures.... mais je le devois à l'histoire et à mon admiration pour lui. Je n'ai vécu avec personne qui, à une réunion aussi aimable de vertus privées, joignît, comme lui, un faisceau plus éclatant de vertus publiques.

CHAPITRE XXXVII.

Plan de capitulation rédigé éventuellement. — Des beaux arts de l'Italie et des causes qui les ont répandus dans les villes les moins populeuses.

Cette sortie du 19 vendémiaire est une des belles époques militaires du siége : l'écrivain n'aura pas le malheur d'avoir à présenter jusqu'à la fin, des actions moins brillantes. Plus les événemens se presseront vers le dénouement, et plus ils deviendront héroïques.

Mais il se peut que les assiégeans renforcés par les troupes d'une des nations les plus militaires de l'Europe, et qui jouit d'une réputation incontestable dans l'art des siéges, acquièrent un assez haut degré de confiance et de témérité, pour tenter de surprendre et même de forcer nos remparts. Il faut se rappeler que le terrain qui conduit à la Porte-Farine est inégal, fourré d'arbres et obstrué de fabriques. J'ajouterai que cette porte,

masquée d'un simple épaulement en terre, n'est défendue que par un fossé, et qu'elle est dominée de toutes les maisons du faubourg. Si les assiégeans, de jour ou de nuit, viennent à s'emparer de cette porte, la ville et le port sont perdus : les forts ne peuvent tarder d'amener leurs pavillons, et dieu sait à quelles conditions !

Ne pouvant, par ma place, être du nombre des combattans, j'avois la charge de la pensée, charge pénible mais glorieuse, quand le chef militaire en laisse l'exercice. Avec le général Monnier, j'en jouissois dans toute sa plénitude ; et je dois dire que, dans tous les instans, il n'a cessé de me témoigner de l'amitié comme individu, et de la considération comme revêtu d'une mission nationale.

Je me proposai donc de tracer un plan de capitulation, dans lequel la gloire de la France, l'honneur de la garnison, les intérêts des militaires français, romains et cisalpins, la fortune des familles jointes à leur sort, et la tranquillité des habitans d'Ancône ne fussent pas compromis. Je l'écrivis à tout événement. Ayant l'inexpérience des lois militaires et l'inhabitude d'un acte aussi important, je le soumis dans le plus grand secret

au général Lucotte et au cit. Briche qui avoit assisté à la capitulation de Corfou. Je les conjurai de me dire franchement leur opinion, et de retrancher ou d'ajouter ce qu'ils croiroient nécessaire, une telle composition, blâmée ou corrigée, ne pouvant affecter que le sot orgueil d'un mauvais citoyen.

Quand ce projet eut été arrêté, je le mis au net et je me rendis chez le général. Je vous apporte, lui dis-je, une munition qui ne doit servir que quand toutes les vôtres seront épuisées; alors elle pourra être utile. — Que voulez-vous dire? — Général, si l'ennemi vous serre fortement, si vos forces et vos moyens s'évanouissent, ce ne sera pas dans le tumulte des armes ou dans l'affaissement du chagrin, que vous pourrez penser à rédiger des conditions honorables et avantageuses. C'est d'après cette réflexion que je faisois, quand vous vous échauffiez au combat, que je les ai combinées et mûries. Voulez-vous y jeter un coup-d'œil ? — Pendant ce discours, le Général étoit agité et se contraignoit pour ne pas marquer d'humeur. — Au surplus, continuai-je, la lecture de ce papier est plus qu'inutile dans un moment où les assiégeans

viennent de recevoir une forte leçon;... mais, Général, je crois qu'il ne seroit pas hors de prudence de l'enfermer dans votre cassette jusqu'à ce que vous en eussiez un besoin indispensable. Il se frotta la tête, sourit, et me dit en prenant le projet; « vous avez raison; mais il leur coûtera cher, avant qu'ils me forcent d'en user. » Il le parcouroit; je lisois sur sa physionomie qu'il ne lui déplaisoit pas; il le renferma dans son secrétaire. — Puis il m'entretint de nouveaux plans de sorties, de batteries à poser plus avantageusement, et de la valeur croissante de la garnison, malgré les pertes d'hommes et les privations de vivres. — J'ai toujours aimé à causer avec ceux qui savent leur affaire, parce qu'ils me l'apprennent et que cela peut servir tôt ou tard.

Pour délasser le lecteur, soulager son attention fatiguée des détails d'un siége et le ramener vers des idées plus douces, je vais lui parler des beaux arts qui, dans la vie civile, font le bonheur des Italiens, et qui occupent, dans tous les ordres, leurs sentimens agréables et leur goût délicat.

On ne doit point s'attendre à une dissertation profonde sur les belles proportions,

l'accord et l'harmonie des masses, et la perfection des détails. Pour risquer ses opinions sur une matière aussi délicate, il faut être artiste exercé et doué d'un goût qui a tout comparé. Je dois l'avouer, l'étude des arts m'est tout à fait étrangère. Mais sensibles aux belles choses et forcés à ne voir qu'elles en Italie, mes yeux se sont habitués par instinct à les admirer, plutôt qu'à les apprécier et à les définir : j'ignore par quelles règles elles ont été créées, mais je sais l'effet qu'elles produisent encore sur mes souvenirs.

Qu'une cour, qu'un prince, que des hommes riches et fastueux aient de beaux palais, de profondes galeries meublées de tableaux de toutes les écôles, des cabinets où soient rassemblés les produits les plus rares de la nature libérale et de l'industrie perfectionnée, il n'y a là rien de surprenant. C'est le ton de tous les pays; c'est même l'usage impérieux dans quelques-uns. Mais que chez une nation entière, vous trouviez le goût des arts répandu au point que la plus petite ville l'annonce par la majesté de ses monumens, de ses palais, de ses places et de ses portes : que dans

la maison d'un citadin qui n'est que strictement aisé, vous trouviez une façade élégante, un péristile vaste, un escalier d'une projection légère et d'une construction agréable, il résulte de toutes ces choses que vous vivez au sein d'une société policée depuis plusieurs siècles, et chez laquelle le goût des beaux arts s'est propagé et soutenu jusque dans les classes les moins fortunées. De cette réflexion, il en dérive une autre non moins importante : c'est que les artistes y sont nombreux, dans une activité constante, et nécessairement habiles de compositions et de couleur, par la vue habituelle d'un beau ciel, d'un beau climat, d'une belle nature, de belles formes muettes ou animées, et du bel antique.

En effet, si vous parcourez la Romagne, le duché d'Urbin, les marches d'Ancône et de Fermo, provinces les plus populeuses de l'état du Pape, vous êtes surpris de trouver dans de très-petites villes, perchées sur la cime des montagnes ou du moins de collines très-élevées, des temples vastes et d'une architecture hardie, les maisons des principaux habitans annoncées par une façade imposante ou agréable, et leur intérieur

distribué avec noblesse ou élégance. Dans presque toutes, on entre dans un vaste salon orné de tableaux originaux ou habilement copiés, et de quelques sculptures en marbre, ou échappées aux siècles destructeurs, ou léguées par les génies contemporains, aux hommages de la postérité.

Je sais que peu de voyageurs font cette remarque : je ne crois même pas qu'aucun en parle, parce que la plupart n'ont pu, ou n'ont voulu descendre dans les détails nécessaires à cette observation. Tous courent à Florence, à Rome, à Naples : ce sont des fleuves dont les eaux rapides ne remontent point les petites rivières : ce sont encore, si vous voulez, des pélerins qui, dans toute leur marche, n'ont vu que Notre-dame-de-Lorete et leur chemin, la Madone et leur salut. — Aucun de nos explorateurs modernes en Italie ne cherche les arts dans leurs berceaux : ils ont appris que les grandes cités que j'ai désignées, sont les dépositaires de la grandeur romaine, de la magnificence grecque, et des beaux siècles des Laurent et des Léon X. Ils se hâtent de les voir, et se hâtent encore davantage de revenir, pour dire qu'ils les ont vus.

C'est cependant dans les petites villes, même dans des villages, que sont nés les artistes célèbres qui ont illustré l'Italie et l'illustrent encore.

Pour appuyer cette assertion que je crois neuve, je vais tracer les recherches que j'ai faites et qui m'ont paru la justifier.

Les longues et sanglantes querelles entre les empereurs et les papes qui nourrirent les factions guelphes et gibelines, bouleversèrent, comme on sait, toute la surface de l'Italie. Les villes principales de la Lombardie formèrent une ligue pour repousser la domination impériale qui vouloit les soumettre. Chacune d'elle, pour assurer son indépendance, adopta le gouvernement démocratique : ce fut une espèce de *hanse* méridionale. L'association eut le succès qu'obtiennent et qu'obtiendront toujours des nations menacées, lorsque pour se défendre avec plus d'intensité, elles se formeront en République. — Et comme après la guerre, chaque citoyen porta toute son activité vers l'industrie, le commerce et les beaux arts, elles ne tardèrent pas à devenir opulentes, polies et éclairées.

Mais bientôt les citoyens enrichis devin-

rent lâches et voluptueux. — Dédaignant les fatigues de la guerre, ils imaginèrent pour leur défense, de prendre à leur solde des capitaines vagabonds dont la profession dégradée étoit de vendre leur épée à ceux qui y mettoient un plus haut prix. Ces chefs de bande qui avoient sous leurs enseignes l'écume des nations que la pente du pillage leur amenoit, ne tardèrent pas à prendre de la consistance. — Ils avoient obtenu de la réputation par des succès, et des richesses par des dévastations; ils obtinrent encore de la foiblesse des états qui les avoient appelés, des établissemens, des villes et des forteresses où ils maintinrent leurs troupes, malgré la cessation des hostilités. Leur fortune s'étant insensiblement accrue par des concessions, des surprises, ou des conquêtes, et secondés de leurs lieutenans qu'ils payoient magnifiquement, ils soumirent à leurs armes, les villes mêmes qui les avoient pris à leurs gages. — Telle fut la source des principales maisons qui régnèrent en Italie aux 14, 15 et 16me siècles. Les Viscontis, puis les Sforces à Milan, les Gonzagues à Mantoue, les Scaligers à Vérone, les Est à Ferrare, les Farnèse à Parme, toutes ces

maisons souveraines durent leur origine à des avanturiers heureux dans les combats.

Quand ces différentes maisons eurent acquis de la consistance dans leurs usurpations, elles cherchèrent à s'allier par le sang aux principaux potentats de l'Europe : ces mariages ajoutèrent à leur considération et assurèrent leur empire. — La fortune des Médicis, à la vérité, ne dut rien à la profession des armes ; elle provint de leur intelligence dans le commerce. Avant eux, il n'y avoit point eu de négocians devenus souverains.

Ils amassèrent tant de richesses, qu'ils purent soudoyer, non-seulement leurs concitoyens, mais encore des hommes assez puissans au-dehors pour seconder leurs vues ambitieuses. Ils devinrent maîtres de toute la Toscane.

Le duché d'Urbin fut long-temps occupé par une maison papale qui le gouverna avec gloire.

Tous ces princes solidement établis dans leurs états et néanmoins forcés à se respecter entre eux, se livrèrent aux beaux arts pour rendre leurs cours plus brillantes. Ils rivalisoient à qui éleveroit les plus beaux

édifices, et à qui auroit à ses gages, l'artiste le plus célèbre, le poëte le plus ingénieux, le savant le plus renommé. Leurs villes capitales furent décorées et agrandies. Ils fondèrent des universités pour les sciences, des écoles pour les beaux arts : et les vrais talens constamment protégés et magnifiquement récompensés, devinrent la source assurée des richesses, de la considération et des honneurs.

C'est à cette époque brillante que les beaux arts furent portés en Italie à la plus haute perfection : c'est à cette époque, que Michel-Ange, que Raphaël d'Urbin, que le Corrège, le Titien et les Carraches fixèrent leur manière, formèrent leurs écoles, et produisirent un grand nombre d'élèves qui ébauchoient, sous leurs yeux, ces vastes compositions dont la conception étonne encore les artistes de l'Europe.

Un nombre infini de peintres, de sculpteurs et d'architectes formés par d'aussi grands maîtres, se répandit bientôt dans toute l'Italie. Et comme cette contrée délicieuse étoit couverte de cours se touchant presque, brillantes, magnifiques et florissantes à l'envi les unes des autres

par le concours continuel d'une noblesse riche et nombreuse qui dans ses fiefs étaloit elle-même la pompe des souverains, l'amour des beaux arts devint universel: et leurs productions miraculeuses et variées, surent embellir les plus petites églises, les demeures les plus obscures, et les aspects les plus sauvages.

En faisant l'histoire succincte de la renaissance des arts en Italie, en parlant des encouragemens que la gloire de les aimer leur a accordé, en nommant les artistes qui les ont le plus illustrés, je n'ai eu d'autre motif que d'indiquer la cause qui les a répandus dans cette contrée, qui les y a fixés exclusivement pendant longues années, et qui semble avoir donné aux Italiens ce goût exquis qui les distingue si éminemment des autres peuples.

Une fois convaincu de ces vérités consacrées par l'histoire et la tradition, peut-on être surpris de trouver dans les villes d'Italie de deux à trois mille habitans et même au-dessous, des palais d'une architecture noble, décorés de tableaux de maîtres, de fresques et de plafonds riches et élégans; des vastes jardins ornés de statues

statues et de fontaines ; des églises et des chapelles d'un style approprié au caractère du saint qu'on y vénère, du croyant qui s'y prosterne, et du prêtre qui s'en nourrit.

Il n'est donc point à dédaigner de visiter les petites villes de l'Italie, puisque leurs monumens nombreux et magnifiques prouvent jusqu'à l'évidence, que le goût des beaux arts y est répandu dans les classes les moins fortunées, et que leur féerie y assiste, pour ainsi dire, à toutes les naissances et se plaît à en enchanter tous les sites.

Voyagez nuit et jour en Espagne pour voir un palais mauresque, l'*Alcazar* de Cordoue : vous admirerez sans doute l'architecture hardie des Sarrazins et vous reconnoîtrez, en l'examinant, les arts dont ils furent possesseurs. Mais en sortant des monumens des arts de l'Arabie, vous ne trouverez rien auprès et loin d'eux comme en Italie ; non, rien qui vous dise à chaque pas : ici les beaux arts furent une propriété populaire.

Sortez de Paris et enfoncez-vous à l'Ouest, dans ces bourgades infectes que l'on insulte du nom de Villes : en regardant ces églises gothiques et ces christ effrayans, ces maisons sans symétrie et ces porches ténébreux, ces

places qui sont des puisards, et ces fontaines qui alimentent des cloaques.... Dites alors, vous sur-tout qui déprisez tout ce qui n'est pas dans votre atmosphère, vos préjugés et vos habitudes : dites franchement, si c'est là que les beaux arts ont fixé leur empire, et s'ils doivent être si empressés à quitter la pourpre pour des haillons.

CHAPITRE XXXVIII.

Etat de la place. — Férocité des Turcs semblable à celle des anciens Scythes. — Nouvelles batteries à deux cents toises de la place. — Troisième sommation. — Chute de Rome républicaine ; avanie faite à deux consuls restés dans leurs foyers, comme au dixième siècle. — Conclave à Venise ; lettre du feld-maréchal-lieutenant de Frelich, pour demander le cardinal d'Ancône ; refus du prélat de sortir de son palais. Le cardinal Chiaramonti nommé Pape ; un mot sur son prédécesseur : vœu des chrétiens.

Les Autrichiens, instruits par la sortie vigoureuse du 19, qu'il leur falloit pousser le siége pied-à-pied, se barraquèrent sous Varano, comme s'ils devoient y passer l'hiver. Les escarmouches avec les Turcs, les Russes et les insurgés continuèrent ; mais les Im-

périaux parurent se renfermer dans la ligne d'observation. La misère des pauvres habitans augmentoit, et c'étoit vraiment pitoyable de voir leurs visages souffrans et leur résignation. Le général fit établir pour eux de nouvelles marmites dans plusieurs quartiers. Les citadins plus aisés, moins effrayés de la famine qui les menaçoit que des phantômes de la pusillanimité, demandèrent à sortir et l'obtinrent : les Autrichiens les ayant laissé passer, un bien plus grand nombre se présenta à leurs avant-postes ; sentant alors qu'ils allégeoient notre fardeau, et qu'ils diminuoient nos mécontens, ils les repoussèrent vers la place, et menacèrent de faire feu s'ils n'y retournoient pas. Nos portes leur furent fermées, et l'on juge dans quelle situation ces malheureux se trouvèrent : le général en eut commisération, et les leur fit ouvrir.

Le prix des subsistances haussa considérablement ; le poulet se vendoit 5 piastres, l'œuf 12 sous, et les légumes en proportion. Il n'y avoit plus de bœufs et de cochons ; on mangea du cheval et de l'âne. Les soldats firent la guerre aux chats et aux rats. On ne pouvoit pêcher que dans le port et sous le

feu ennemi ; presque tous les pêcheurs avoient passé de l'autre côté.

Les chevaux de la cavalerie étoient dans l'état le plus misérable : elle alloit, le matin et le soir, au fourrage en face des sentinelles avancées, mais elle n'en rapportoit que des herbes sèches et des feuilles de vignes. On mit en réquisition les pailles des lits ; et bientôt épuisées, les chevaux rongèrent le bois des crêches et des rateliers.

A la table du général, on ne servoit que du pain de munition ou du biscuit : le soldat le savoit, et ne perdoit point de sa confiance et de sa gaieté.

Cependant de vils acapareurs, qui avoient spéculé sur la misère dès le commencement du siége, n'exposoient au marché que la quantité de comestibles propre à les maintenir à des prix exhorbitans : ils n'étoient achetés que par des égoïstes ou par des sangsues publiques. Ceux qui se rappellent la dernière famine de Paris, l'abondance des pains au lait et des pâtisseries, et l'immobilité des pauvres exténués de faim, ont une idée de la patience du soldat et du peuple d'Ancône. Si les marchés de Paris furent insultans pour la misère publique, ceux

d'Ancône devoient se tolérer : quand le riche ne mange pas, un gouvernement a tout à craindre ; et le nôtre ne portoit que sur la pointe d'un sabre, que le général avoit l'adresse de ne pas faire sentir. Il conservoit, le plus qu'il étoit possible, les formes administratives ; et autant pour leur donner du mouvement que pour surveiller les administrateurs, il avoit mis, à la tête de ceux-ci, le citoyen Rosingana, ex-agent des finances, dont le nerf et l'activité furent utiles dans une place où il étoit impossible de ne pas s'attirer une masse d'ennemis, tout attaché que l'on fût au bien public.

Nos hospices militaires se ressentirent bien peu de la détresse ; on leur avoit conservé quelques bœufs. Nous y traitions également les prisonniers Russes et Turcs, quoique ceux-ci ne le méritassent pas, d'après la loi du Talion. M. le comte de Voinovich, qui avoit la grande main sur eux, et qui menaçoit si souvent de la bastonnade Patrona-Bey, n'ignoroit point comme nous les traitions à l'hôpital et au lazaret qui leur servoit de prison. Cependant les Turcs continuoient de couper les têtes de nos tirailleurs prisonniers ; ils les élevoient

à la pointe de leurs cimeterres, en face de nos batteries. Le jour même de la signature de la capitulation par le baron de Frélich, un Turc vint lui apporter une de nos têtes et lui demanda la récompense d'usage. Pelloutier rapporte (24) qu'un Scythe vainqueur de son ennemi, en duel ou en bataille rangée, lui coupoit la tête, la promenoit par toute l'armée, à la pointe de sa lance ou à l'arçon de sa selle, et la présentoit ensuite à son général, pour obtenir la récompense due à sa valeur, et proportionnée au service rendu à l'Etat.

M. de Voinovich n'eût-il pas dû se faire un point d'honneur, si son cœur ne le lui commandoit pas, de proscrire une coutume aussi féroce; craignoit-il qu'un jour on lui reprochât d'avoir voulu changer un antique usage, et qu'on le représentât comme un novateur dangereux ?... Pourquoi encore n'envoya-t-il pas à un brave officier russe que l'on avoit pris sur une batterie, sa malle qu'il lui demandoit ? Il étoit presque nu, et la valeur avec laquelle il s'étoit défendu, méritoit bien qu'il lui fit passer quelques chemises.... Le général sut la respecter ; il se mit à la place de M. de Voinovich, ou plutôt il

prouva qu'il commandoit à des Français. I remit à l'officier moscovite son épée, lui fit faire un uniforme, l'habilla de pied en cap, donna sa table, et lui permit de faire des visites et d'aller au spectacle, accompagné d'un officier romain. Cette conduite loyale et généreuse prouva que le Général savoit estimer les nations Ottomane et Moscovite, tout en appréciant la conduite de leur chef.

Sur ces entrefaites, les Autrichiens démasquèrent de nouvelles batteries et à leur faveur, s'emparèrent du Mont-Galéas et de St.-Stéphano, situés à 200 toises de la citadelle. Dès qu'ils y furent établis, ils firent serrer la ligne de la mer par les turco-russes et les insurgés ; ceux-ci, soutenus de leur canon et de la cavalerie de Barco, s'emparèrent du chemin du rivage et de celui qui s'embranche vers Sinigallia. A la pointe de cet angle assez droit, à 100 toises de la porte de France, il y a de beaux édifices en briques qui bordent la chaussée, et plus haut une route qui s'élève vers la porte de Capo-di-Monté sous la citadelle. De sa situation, ce lieu a reçu le nom de *Quatre Chemins :* ces maisons depuis long-

temps disputées, prises, abandonnées, reprises, avoient beaucoup souffert des boulets des forts et du camp ; elles s'embloient, dans leurs toits et dans les pilastres qui les soutenoient, avoir été démolies et ensuite ravagées par l'incendie. Elles tombèrent pour tout-à-fait au pouvoir des assiégeans..... Mais ils n'en furent pas plus avancés. Les batteries de la citadelle et de Capo-di-Monté, balayèrent le chemin qui y aboutit ; celles de la porte de France et du Lazareth, en firent autant sur la chaussée des *Quatre Chemins ;* et le Général, protégeant de sa mitraille de hardis travailleurs, fit couper cette chaussée dans une nuit, par un large fossé.

Ainsi la peninsule qui soutient la ville et les forts d'Ancône, dans une largeur au plus de deux kilomètres, étoit traversée par une circonvallation de 100 toises à partir du point de la mer, de 200 dans son milieu, et de 600 vers son extrémité. L'ennemi ne se trouvoit point encore assez près des murs ; mais avant d'aller plus avant, il voulut faire un nouvel essai des dispositions du général.

Il lui dépêcha, à la chute du jour, un par-

lementaire porteur d'une nouvelle sommation. J'étois alors avec le Général, les généraux Pino et Lucotte, le commandant Lecouturier et l'ingénieur Pigni, regardant finir un double fossé dont on ceignoit le Mont-Gardé..... Au son de la trompette, le Général rentra en ville; et pendant qu'il lisoit la sommation et qu'il y répondoit, le chef de bataillon Madier et plusieurs de ses camarades, s'efforçoient de prouver à l'officier autrichien, en lui offrant des rafraîchissemens, que nous n'étions pas si misérables.

TROISIEME SOMMATION.

Sinigallia, 11 octobre, 1799.

« *A Monsieur Monnier, Général, etc.*

» Je vois avec surprise, monsieur le Gé-
» néral, par votre dernière réponse, que
» vous ne sauriez croire à la nouvelle que je
» vous ai donnée de la reddition de Rome,
» du château St-Ange, Civita-Vecchia,
» Cornetto et Tolfa.

» Je vous disois néanmoins la pure vé-
» rité.

» Mais comme à la guerre, douter de ce

» que l'ennemi nous apprend n'offense pas,
» je vous prie de lire les deux proclama-
» tions ci-jointes, qui ont été faites les 2 et
» 3 de ce mois à Rome.

» Si donc, pour plus de sûreté, je vous
» donne, monsieur le Général, ma parole
» d'honneur de l'authenticité de ces faits ;
» si je vous la donne encore, en vous assu-
» rant que vous et votre peu nombreuse gar-
» nison, êtes les seuls Français qui existiez
» dans les états du Pape, et en ce moment
» peut-être dans toute l'Italie, j'ose me flat-
» ter que ma garantie vous convaincra plus
» que le fatras de toutes les capitulations.

» Cependant si, pour dernière mesure et
» votre justification éventuelle, vous dési-
» riez envoyer un de M M. vos officiers,
» sous l'escorte d'un officier des troupes
» I. et R. vers ou à Rome, cela vous sera
» accordé; mais alors, mon commandant
» exige, monsieur le Général, que dès cet
» instant, vous lui donniez votre parole
» d'honneur, qu'aussitôt le retour de votre
» officier et la confirmation de la mienne,
» vous rendiez, dans l'espace de six heures,
» aux forces I. et R. les ville, forts et port
» d'Ancône.

» Je réitère, au reste et en même-temps, » ma sommation précédente ; et si vous per- » sistez à vouloir vous défendre jusqu'à *ex-* » *tinction* (25) (ce que vous m'annoncez » être aussi la détermination unanime de » votre garnison) mon commandant, pour » tranquilliser sa conscience, pour justifier » les mesures extrêmes que l'opiniâtreté l'au- » rait forcé de prendre... mon commandant, » dis-je, vous demande cette déclaration si- » gnée de trois chefs de corps de votre gar- » nison, et corroborée de votre propre main. » — Dès-lors, monsieur le Général, tous » pour-parlers cesseront; et l'on ne négli- » gera rien pour répondre à vos intentions.

» N'oubliez pas, monsieur le Général, que » ce sera votre plume qui aura fait répandre » le sang de tant d'innocens; que c'est elle » qui aura prononcé leur arrêt de mort.

» J'attends votre réponse par le retour de » mon parlementaire.

» De l'avis, de l'agrément, et par ordre » de M. le Baron de Frélich, Feld-Maré- » chal-Lieutenant, commandant en chef les » troupes I. et R., faisant le siége d'Ancône.

» *Signé* : Le Baron de Skall, Général- » Major et second maître Général ».

P. S. « Je désirerois savoir ce qu'est devenue » la lettre de convocation que je vous ai » adressée pour M. le Cardinal ».

REPONSE.

Ancône, le 20 vendémiaire an 8 de la République française, une et indivisible.

« *A Monsieur le Baron de Skall,* » *général, etc.*

» Je reçois, monsieur le Général, votre » lettre, et je vous remercie des nouvelles » que vous me donnez. — J'accepterois vo- » lontiers les offres que vous me faites; mais » votre parole me suffit, et le sort d'Ancône » ne peut dépendre de celui de Rome, quand » j'ai le moyen de tenir.

» Vous feriez, monsieur le Général, la » même résistance. Quand de votre propre » aveu, nos affaires ne sont point terminées » en Italie, je dois conserver de l'espoir et » suivre les lois du devoir et de l'honneur.

» Vous savez que dans une ville assiégée » on ne peut remettre à un particulier une » lettre fermée : je vous renvoie donc celle » adressée à M. le Cardinal ».

Signé : « MONNIER ».

La république de Rome étoit donc redescendue dans ses catacombes ! Le général Garnier avoit capitulé avec l'anglais Toombridge et l'helvétien Burcard, général de Ferdinand IV (26). Cette transaction subite garantissoit la vie, la paix et la propriété aux Romains investis de magistratures et d'emplois pendant le gouvernement républicain. — L'acte fut violé dans tous ses points après l'embarquement des Français, lorsqu'il falloit le respecter et même l'ennoblir par des formes douces et paternelles, pour l'intérêt même des puissances réintégrées.... Les prisons furent encombrées; les poignards reparurent plus étincelans; les potences furent relevées; la place du peuple fut arrosée de sang.... les consuls Zaccaléoni et Mathéi, ne se montrant ni ne se cachant, mais calmes en attendant la mort, furent arrachés des foyers domestiques, par ces mêmes flatteurs qui se courboient au Quirinal devant leurs faisceaux, promenés dans toute la cité sur des ânes, et jetés au fond d'un cachot.

Ainsi au 10e siècle, les Romains voulant faire revivre la fille superbe de Brutus et de Collatin, avoient chassé le Pape Jean, et s'étoient donnés un préfet, des tribuns et le

sénat. Ainsi le cruel Othon renferma dans une prison où il mourut de misère, le dictateur de la résurrection romaine, après l'avoir exposé, comme Zaccaléoni et Mathéi, sur un âne, aux insultes de la populace, et à la risée des puissans qui l'enivrent! Huit siècles n'ont point comblé le volcan des passions royales ou mercénaires.

Dix-neuf ans après cette saturnale féroce (en 991) Boniface ne veut ni Empereur ni République à Rome; et tandis qu'Othon, dans un repas où il a invité, et les partisans de Boniface et les amis de la liberté, fait égorger tous ses convives, le Pape appelle les Sarrasins en Italie : avec les clefs de S. Pierre, il leur en ouvre les portes, et pour éloigner un maître et pour étouffer l'esprit républicain. — Malgré tant de contre-sens religieux et de barbaries politiques, les Romains s'étoient rappelés jusqu'à nos jours, de leurs glorieux ancêtres. Il sembloit que la République romaine fût un arbre immense, dont la tige colossale avoit succombé sous la coignée de tous les peuples, mais dont la vigoureuse racine repoussoit d'éternels et nombreux rejetons, malgré le sang qu'on y versoit pour les faire périr.

Mais qu'importe au salut ou à la perte d'Ancône, la chute de Rome ? Ancône, depuis six mois, n'est-elle pas le Capitole ; est-il un Camille français qui soit venu à son secours ? et cependant elle résiste encore. — Braves légionnaires, ne brisez pas vos aigles : c'est au sein des vertus guerrières qu'est la cité ; c'est dans les camps républicains qu'a toujours vécu la République. Le municipe l'oublie souvent, et le guerrier la voit toujours. Semblable à la nature, elle s'efface circonscrite dans un temple : son autel est l'univers. Illustres Romains, vous quitterez bientôt votre sol natal....; mais vous choisirez une meilleure patrie, ou chez l'industrieux Batave, ou parmi les fils de Tell, ou sous les forêts de lauriers qui ombragent une Rome nouvelle sans limites.

Un autre tableau se présente : un conclave à Venise ! La coalition fonde ses plus chères espérances sur le caractère du vicaire qu'elle veut donner à J. C. ; mais cependant elle n'est point exempte de craintes sur le choix d'un Pape. Si, le jour de son intrônisation, il disoit aux peuples : *Aimez-vous tous comme des frères;* et aux rois : *Ne péchez plus, vos péchés vous sont remis* ; si l'esprit de sagesse, succédant

succédant à l'esprit saint, nommoit pour pontife de la terre un philosophe qui sût réconcilier la morale du christianisme avec l'évangile de la raison : si l'hyérophante du 19.e siècle ramenoit l'espèce humaine aux mystères de l'âge d'or ; si déchirant le voile qui nous dérobe le soleil, il lui offroit le pain et le vin que sa bonté mûrit, le monde entier se feroit catholique.

On se rappelle que la lettre cachetée de M. de Frélich au Cardinal d'Ancône avoit été réclamée et renvoyée ; ce général envoya un officier porter la lettre suivante, écrite en français, au général Monnier :

« Monsieur le Général,

» L'humanité que la Maison d'Autriche a toujours montré envers ses ennemis dans les demandes qui lui ont été faites de leur part, exige de vous une réciprocité.

» La santé et l'âge avancé de son éminence monseigneur le cardinal d'Ancône, sont de nature à intéresser tout être sensible. Les incommodités que nécessairement on éprouve dans une place assiégée, peuvent beaucoup nuire à la santé de ce digne vieillard. Je

demande qu'il me soit remis avec son domestique nécessaire : et je ne doute nullement que l'humanité qui caractérise tout Français et que vous m'avez déjà manifestée, (27) me refuse ce léger service que je saurai reconnoître ».

Je suis avec considération,

« Monsieur le Général,

Signé : » FRÉLICH.

Au Quartier-Général de Varano, 28 octobre 1799.

RÉPONSE.

Ancône, 8 brumaire, an 8 de la République française une et indivisible.

« Je réponds, monsieur le Général, à votre lettre datée de ce jour, par laquelle vous me demandez que le citoyen cardinal évêque d'Ancône puisse se rendre à la campagne pour y rétablir sa santé. La voix de l'humanité émeut toujours le cœur des Français : en conséquence j'ai l'honneur de vous prévenir que je lui expédie un passe-port pour lui et ses domestiques ».

Salut et considération,

Signé : » MONNIER.

On ne s'étonnera pas que le Général parle de *campagne* dans sa réponse, en apprenant que l'officier autrichien étoit chargé de ne donner d'autre raison de la sortie du prélat, que celle de lui faire prendre l'air de la campagne. Le cardinal auquel le Général avoit envoyé ses passe-ports, l'en fi remercier par un de ses grand-vicaires ; mais il déclara qu'il n'avoit point désiré sortir de la ville et que son grand âge ne lui permettoit pas même de quitter son palais. L'officier autrichien sembloit douter de la réponse ; et pour l'en convaincre, le Général lui offrit de le faire conduire à l'évêché, ce qu'il accepta. Le cardinal avoit sa tête à lui et plus de jambes : il pleura à la proposition d'abandonner le troupeau, et il n'en fut plus question dorénavant.

L'élection d'un Pape à Venise n'en eut pas moins lieu, dans l'absence du cardinal-évêque d'Ancône, aujourd'hui décédé. Le conclave porta sur la chaire de St-Pierre, le cardinal Chiaramonti, évêque d'Imola, et neveu de celui que l'Europe croyoit avoir été le dernier Pape. L'oncle eut des vertus : mais il commit l'imprudence d'entrer dans

la coalition, au lieu de refraterniser l'Europe. Il ne se ressouvint pas à propos, du mot d'un de ses prédécesseurs : *C'est beaucoup qu'on me le demande.* Enfin il ne connut point assez un siècle dont l'anneau religieux se brisa dans sa main, à force de l'y serrer, et faute d'en nettoyer la rouille, de le resouder et de le polir. Il existe de lui une réponse précieuse que peu de personnes savent et qui ne sera pas ici déplacée. On l'invitoit à ajouter un cabinet d'histoire nasurelle aux richesses du Vatican. *Non*, dit-il, *cela mène à l'athéisme.* — Quoi qu'il en soit, Pie IV est assis parmi les grands hommes qui ont illustré le Pontificat romain, par le Vatican qu'il orna des chefs-d'œuvres de l'antiquité, les magnifiques établissemens qu'il fonda, les voies publiques qu'il ouvrit, les marais pontins qu'il entreprit de rendre salubres, et le malheur qu'il supporta éminemment jusqu'à la mort.

Son successeur, bénédictin du Mont-Cassin, seroit-il sorti sans profit pour la chrétienté, d'un ordre qui s'est illustré dans l'agriculture, les sciences, les lettres, et qui a choisi le mot *pax* pour sa devise ? Je ne le crois pas.... Puisse ce Pontife diviniser sa

mission, en entretenant parmi les nations, la paix dont elles ont un si pressant besoin, et parmi les hommes la charité qu'ils se doivent.

CHAPITRE XXXIX.

Affaire générale, le jour des morts 1799. — Huit cents Autrichiens mordent la poussière, au poste de la Maison brûlée. Suspension d'armes demandée par l'ennemi pour enlever ses blessés et enterrer ses morts. Cette journée couronne les travaux guerriers de la division d'Ancône.

Voyez-vous cette aurore pâle, ce ciel livide, ces vapeurs noirâtres qui s'exhalent de la terre attristée? Entendez-vous ces vents qui sifflent et ces échos gémissans?.... Ils vous rapportent les cris de toutes les familles, de toutes les tendresses, de toutes les amitiés. Prosternées sur les sillons de la mort, elles les inondent de larmes : les mânes solitaires se lèvent dans un atmosphère glacé; et dans le silence qui les enveloppe, un seul mot les console, ce mot si doux : Pourquoi m'as-tu quitté?.... Cette transfiguration fugitive, ce rendez-vous attendrissant du trépas et de la vie, de la paix

et de la douleur, est un acte de la piété des hommes, et de la compassion des Dieux.

Le 12 brumaire a paru : et c'est hélas ! de l'année, le seul jour où les morts revivent, par la tristesse des vivans. C'est dans ce jour funèbre que j'honore un père, une mère, et que je pleure un fils ! .... Mais ma douleur va se mêler à la douleur de toute la nature. — Je suppose que la toute-puissance immortelle réunisse tous ces champs épars, pour en faire une seule vallée de larmes ; que tous les pères et les enfans, les époux et les mères infortunés, soient rassemblés dans ce jour de désolation ; et que sur le point de séparer leurs bouches d'une terre inanimée, la trompette dont le son entrouvre les tombes, défende à l'assemblée de se séparer..... Figurez-vous alors, voir descendre sur cette terre sépulcrale, des guerriers dont la foule, pressée par le démon des combats, est précédée de l'ange de la douleur qui s'écrie : *Tristes humains, que vos genoux fléchissent encore ! vous n'avez point assez pleuré.* L'épouse reconnoît l'époux ; la mère, le fils que ses mamelles ont allaité ; le vieillard, l'honneur et l'appui de sa vieillesse..... Ils n'ont plus

de larmes à verser..... ils descendent au cercueil pour s'unir à ce qu'ils avoient de plus cher.

Voilà le résultat de la journée *du jour des morts, an 7*; journée héroïque, où les assiégeans d'Ancône perdirent la fleur de leurs guerriers, où près de mille braves furent moissonnés par le fer de l'impitoyable Mars. — Voilà le funeste effet des dissentions domestiques et des haines nationales ! qu'ont-elles produit? la guerre et l'immoralité, les combats et l'insensibilité, la viduité, le deuil et la douleur. Une colère a fait commettre cent meurtres ; ces cent meurtres en ont produit cent mille, et l'Europe n'a point eu de crêpes assez, pour les couvrir. Cependant il faut bien que l'heure si lente de la reconciliation sorte de sa léthargie.... Mais qui se réjouira, s'il a perdu ses affections les plus tendres ? Comment donner le baiser de paix, quand on a le cœur flétri par des pertes irréparables ? Peut-on chanter les soldats de la patrie, lorsque chaque famille pleure le sien ?

A la pointe du jour, quatre-vingts bouches à feu, vomissent sur les forts et la ville, des boulets, des bombes et des obus;

au jour, tous nos avant-postes sont attaqués vivement, et serrés sous les murs. Etabli à cent toises de la citadelle, l'ennemi déploie toutes ses forces : et seize cents hommes doivent combattre dehors, et se défendre contre au moins dix mille assaillans, résolus à nous enlever de vive force et à tout prix, des positions, dont la perte eût été terrible pour nous.

Tandis que deux fortes colonnes sortant de Monte-Pélago et bien éclairées, se portoient, l'une par la mer, l'autre par le grand chemin de la porte Farine, sur le Mont-Gardé ; les grenadiers hongrois et croates s'emparoient et s'établissoient sur la hauteur de S.-Stéphano, à cent toises de la citadelle. Plus près, ils enveloppoient la chapelle au-dessous du camp retranché, et se logeoient sous les murs, à l'abri de notre mitraille, en méme-temps que les Turcs, les Russes, les insurgés repoussoient le poste avancé de la porte de France, et plantoient le drapeau rouge à cinquante toises de la citadelle (28).

La manière de combattre des Musulmans est fort singulière. Un porte-drapeau marche en avant, comme s'il dansoit la Pyrrhique ;

est suivi de Turcs armés de mousquets ou de sabres qu'ils agitent en tous sens : ceux-ci imitent la danse, si je puis m'exprimer ainsi, du porte-étendard : tout-à-coup ils s'élancent à la course, choisissent chacun un adversaire, s'y attachent, voltent autour; et s'ils ne peuvent réussir à lui faire voler la tête, ou s'ils sont chargés par une masse décidée, ils s'enfuient à toutes jambes.— En les voyant, on se rappelle les Numides de Jugurtha.

Le Général, voyant les assiégeans déboucher de toutes parts, se ressouvient que le baron de Frélich lui a promis dans sa dernière sommation, *qu'on ne négligeroit rien pour répondre à ses intentions.* De son côté, il ne néglige rien pour prouver aux Autrichiens qu'il n'en est point encore réduit à des *pourparlers.*

Une sortie générale est ordonnée : les portes de France, de Capo-di-Monté, Farina, de la citadelle et du Mont-Gardé, s'ouvrent toutes à la fois. Ce dernier fort est vivement menacé..... Mais nos infernaux courent appuyer sa défense. C'est une fausse attaque de l'ennemi ; il croit dérouter l'attention des assiégés : son véritable but est

de s'établir sur S.-Stéphano, hauteur qui plonge sur la citadelle à cinquante toises, et à la possession de laquelle est attachée la domination d'Ancône.

Une première colonne autrichienne descend sur S.-Stéphano, et s'empare d'un édifice auquel les ravages d'un incendie ont fait donner le nom de *Maison-Brûlée.* L'aide-de-camp Girard qui fut toujours par-tout et qui ne se nomme jamais ; l'aide-de-camp Demoly dont les traits de courage feroient la fortune de plusieurs braves ; le chef de la cavalerie romaine, Palombini, qui quitta l'école de l'Apelles Français pour celle de Mars, et qui dans ce jour sera armé Général, sur le cénotaphe de la République romaine, se réunissent et marchent avec une poignée de guerriers contre cette colonne audacieuse : ils fondent sur elle, la mettent en fuite, et reprennent S.-Stéphano et la Maison-Brûlée. Mais bientôt une plus forte colonne, protégée par les batteries ennemies, arrive par le bas-fond, pour les emporter de nouveau. Le général de Frélich, pendant qu'elle marche, croit paralyser la garnison de la citadelle, en l'écrasant d'un feu terrible, et en faisant menacer à la fois

le camp retranché et la Porte de France : mais le général Lucotte pénètre ses desseins et commande une sortie. Son aide-de-camp Zenardi fond avec impétuosité sur l'ennemi, l'entrouvre, se prend au corps avec un Croate qu'il fait prisonnier, et culbute les assaillans, bien au-delà du camp retranché.

Nous apprîmes que quelques officiers autrichiens voyant notre tenacité et comptant déjà leurs pertes, conseillèrent au général Frélich de ne pas aller plus avant; mais il voulut, à quelque prix que ce fût, s'emparer du poste de la Maison-Brûlée : la criblant de toutes ses batteries, il la fit attaquer par un corps de plus de quatre cents Croates et grenadiers hongrois, pendant que du côté de la mer, il faisoit rapprocher le feu des frégates et des chaloupes, et que du côté de la porte de France, il faisoit serrer le Lazareth par les Turco-Russes. La colonne hongroise fit, pendant cinq heures entières, d'inutiles et de coûteuses tentatives pour réussir : nos troupes, quoique dans la proportion d'un contre vingt, parvinrent à la repousser jusque dans ses premières tranchées. Repoussée, elle se nourrit de nou-

veaux combattans.... Mais elle déplace plutôt qu'elle n'enfonce ; et c'est plus à sa masse qu'à son impétuosité, qu'elle doit l'occupation, chèrement achetée, de ces débris. Ce n'est pas encore pour long-temps ! Trois fois elle perd ce poste important, et trois fois elle le réssaisit. — On l'en déloge une quatrième.

C'est alors que, de part et d'autre, on s'oppose une opiniâtreté et un acharnement sans exemple. L'Autrichien se croit maître et semble le dire : en effet, en voyant ses morts, ce lieu lui a déjà assez coûté..... Mais nos héros ne se rébutent pas ; ils remontent à la course, percent la phalange autrichienne, de leurs baïonnettes ferrées et inébranlables et s'établissent, fumans de fatigues et de gloire, sur ce sommet ensanglanté.

Demoly est entré le premier dans la Maison-Brûlée ; l'ennemi qu'il vient d'en chasser furieux, l'y assiége à son tour : assailli en tête, menacé sur ses flancs, Demoly se défend *à coups de pierres*, fait des sorties comme d'une citadelle, et prend prisonnier un officier impérial. — Cependant les assiégeans recrutés de troupes fraîches, tentent

un dernier effort. Les carabiniers retranchés derrière un mur qui les couvroit à mi-corps, se voyant cernés de tous côtés, s'ébranlent et font un mouvement pour abandonner le parapet. Demoly s'en aperçoit, s'en indigne : et tout-à-coup, inspiré par une de ces pensées fortes et énergiques, dont l'expression jetée à propos, dispose des hommes au gré de celui qui en est favorisé ; Demoly, dis-je, s'écrie : *Carabiniers, laissez vos chapeaux sur le mur : l'ennemi voyant vos panaches, croira que vous y êtes*..... (29) — A ces mots, une noble honte anime le front des carabiniers : ils reprennent leur poste, font des prodiges, renversent des rangs entiers d'Autrichiens : et la Maison Brûlée, restant aux Français, devient, du propre aveu de l'ennemi, le mausolée de huit cents grenadiers hongrois.

Pendant ce temps, le général Frélich ne laissoit pas le Mont-Gardé sans inquiétudes : des partis s'avançoient jusqu'à la porte Farine et des maisons du faubourg où ils s'étoient logés, nourrissoient une forte fusillade. — Une pièce d'artillerie, quelques hommes que le Général fait déboucher par cette porte, et la colonne infernale se cou-

plant avec une colonne du Mont-Gardé, toutes ces pièces de combat s'adaptent et ne font qu'une masse qui, à chaque choc, pousse l'ennemi jusque dans ses lignes ; malgré le feu terrible qu'il lance à chaque pas rétrograde.

Dans le silence lugubre qui succède aux détonnations de l'airain, au choc des armes, aux cris des mourans, à travers le bruit lointain des tambours autrichiens qui battent tristement le rappel, on entend le son d'une trompette. — Que veulent-ils ? Est-ce un combat singulier ? Est-ce une sommation de fureur ?..... Non..... C'est Frélich qui demande au vainqueur une trêve de trois heures pour enterrer ses morts. — *Je vous en donne quatre*, répond le Général.

Aussitôt que la suspension d'armes est proclamée, les deux partis se parlent : *n'est-ce pas vous qui m'avez poursuivi dans ce chemin*, disoit celui-ci ? *C'est vous*, disoit celui-là ; *oui, c'est vous qui m'avez tiré à bout portant il y a un quart-d'heure.* Et ces adversaires se témoignoient de l'estime et se donnoient la main. On eût cru voir les officiers de deux corps français dont l'un traitoit l'autre à son passage : mais ce

qui détruisoit cette illusion, c'étoient ces monceaux de cadavres dont on voyoit la chaleur, encore vivante, s'élever en vapeurs à travers le crépuscule du soir : c'étoient ces nombreux blessés, appelant d'une voix déchirante, des bras pour les soustraire au frisson de la mort et au froid de la nuit. C'étoit encore chacune de ces victimes portées à la file les uns des autres, comme si l'on célébroit leurs funérailles.....

Qu'étoit-ce donc encore que cette fusillade que l'on entendoit sur les bords de la mer; et ces explosions redoublées de mitrailles, malgré la religion de la trève ? Les Turco-Russes refusoient d'obéir aux ordres du lieutenant-général Frélich : ils continuoient d'insulter la citadelle et la Porte de France. — Les Autrichiens indignés vouloient aller leur apprendre à respecter les lois de la guerre..... Le général Monnier ne voulut pas leur en laisser le danger. Il ordonna une sortie de ce côté, (Zenardi brillera deux fois dans cette journée mémorable). On lui donne soixante hommes de la citadelle, qu'il réunit à un détachement de la porte Capo-di-Monté : il charge l'ennemi à la baïonnette; le Général accourt le soutenir;

soutenir ; et voyant un drapeau rouge planté près des murs, il s'écrie avec indignation : *Il faut l'arracher à l'instant.* — Nos braves se précipitent sur un gros de Musulmans, vont droit au drapeau, le brisent, le déchirent, et rentrent victorieux.

Les quatre heures de la trêve viennent de s'écouler; l'ennemi en dénonce la cessation, de grades en grades jusqu'au chef. Il fait de vains mouvemens pour reprendre la Maison-Brûlée. — La canonnade du Lazareth et de la citadelle l'écrase, la contenance des assiégés lui en impose, la nuit survient, et chacun reprend le chemin de la ville et du camp.

« Nous fîmes cinquante prisonniers, dont » un officier ; le tiers de l'artillerie ennemie » fut démontée ; la notre consomma quatorze » milliers de poudre, et nous ne perdîmes » pas un pouce de terrain. Les 8.e, 16.e, 55.e, » la colonne infernale, la compagnie auxi- » liaire, l'artillerie, la cavalerie, les Cisal- » pins et les légions romaines, tous rivali- » sèrent de gloire. Chaque soldat, chaque » officier étoit un héros. Que d'actes de dé- » vouement illustrèrent la journée ! Nous » eûmes à regretter des officiers courageux

» et des soldats intrépides (30). » Dans cette sortie longue et meurtrière, le lieutenant des hussards volontaires, le jeune Dulong (31), blessé de deux coups de feu, ne voulut quitter l'arêne qu'au troisième; le cit. Pansoff, caporal de la 8.e, en reçut cinq; Jean Louis, carabinier de la 16.e, d'une main battoit la charge, et de l'autre faisoit feu. Je n'en finirois, si je citois tous les braves.... mais les traits dont ils se sont illustrés dans ce combat et les précédens, je les ai rassemblés dans un tableau que je placerai à la fin de l'ouvrage.

Le Général, dépositaire de la reconnoissance nationale, s'empressa d'élever sur le champ de bataille à des grades supérieurs, tous ceux qui les avoient acquis d'une manière éclatante. Il fut effrayé de la dette qu'il avoit à remplir : pour être sévèrement juste, il eût fallu ne laisser personne au rang de soldat.

Depuis ce temps, l'ennemi poursuivit ses desseins, mais avec plus de circonspection; et toutes les nuits, la colonne infernale commandée par Lecouturier, et dirigée par ses audacieux officiers, enlevoit ou égorgeoit quelques postes.

CHAPITRE XL.

Quatrième sommation. — Portrait du général-major baron de Skall. — Situation de Monnier. — Conseil de guerre, état de la place, Russes et Turcs exclus de la négociation : émissaire de leur commandant envoyé à Ancône pour la traverser : son but découvert. — Le conseil de guerre nomme les CC. Lucotte, Girard, Lecouturier et Mangourit pour traiter avec les Autrichiens seulement. — Monnier pense aux hôpitaux : d'un prêtre Français réfugié.

L'ennemi, à la pointe du jour du 20 brumaire, annonce-t-il qu'il veut prendre sa revanche du 12? Toutes ses batteries sont en feu, quatre le vomissent sur le grand bastion de la citadelle : l'une des courtines vient de s'écrouler en deux endroits. Notre artillerie, épuisée de munitions, prouve à l'en-

nemi notre détresse. A deux heures on aperçoit de nombreuses colonnes s'ébranler ; elles menacent le Mont-Gardé et le camp retranché... L'arène du combat n'est donc pas assez saturée de sang ? Quelles palmes manque-t-il à la garnison d'Ancône pour fermer sa couronne? faut-il qu'il ne reste qu'une poignée de braves pour la porter à l'autel de la République reconnoissante?

Bannissons ces craintes cruelles ; le fer ne sera plus ensanglanté. A quatre heures, arrive un parlementaire : c'est le général-major de Skall accompagné du chef de l'artillerie, et d'un aide-de-camp. Il vient faire une nouvelle sommation au nom du lieutenant-général Frélich ; *c'est la quatrième*, dit-il : *c'est la dernière*. — Monnier le reçoit avec une contenance ferme, et les égards dûs à un vieux guerrier. Voici cette pièce importante.

« Au camp devant Ancône, 10 septembre 1799. »

« *A monsieur le général de brigade Monnier, commandant une division des troupes françaises, et les ville, forts et port d'Ancône* ».

» Les dégâts opérés jusqu'à ce jour par le

feu de mon artillerie, doivent vous convaincre, monsieur le Général, que je ne manque pas de moyens d'en faire de plus grands encore, pour mettre un terme à ce siége.

» Si je vous assure de plus que, d'après votre résistance outrée, j'ai demandé qu'on me triplât mon artillerie et mes munitions, et qu'elles sont en route ; il ne me reste, monsieur le Général (après avoir prouvé à l'univers qui nous jugera, que j'ai épuisé tous les moyens de conciliation), il ne me reste qu'à vous sommer pour la dernière fois, de me rendre Ancône avec toutes ses dépendances.

» Voudrez-vous donc, monsieur le Général, avec une garnison affoiblie, manquant de vivres, accablée de tant d'autres besoins... Voudrez-vous pousser les choses à la dernière extrémité ? Voudrez-vous prolonger des maux auxquels le véritable guerrier est toujours sensible, des maux que votre résistance ultérieure ne justifieroit jamais ?

» Dans ce cas, monsieur le Général, voici la dernière syllabe que vous recevrez de moi.... et comptez d'avance que dès-lors je ne pourrai, ni ne voudrai écouter à aucune proposition, de telle teneur qu'elle soit, hor-

mis et tout au plus, à celle de vous recevoir à discrétion.

» Persuadez-vous bien aussi, monsieur le Général, que je devrai au sang que mes braves soldats, mes braves frères d'armes, ont versé devant Ancône, comme à celui que j'aurois la douleur de leur voir répandre encore, de vous rendre personnellement responsable (dans toute l'étendue du terme) de tous les événemens, monsieur le Général, et de vous abandonner, vous et les vôtres, à toutes les rigueurs du sort que votre conduite *sans exemple* pourra attirer sur vous.

» C'est pourquoi je vous envoie monsieur le général-major Skall qui est instruit de mes intentions, et auquel je donne plein pouvoir de s'aboucher, traiter et convenir provisoirement avec vous, des bases d'une capitulation qui s'accorde avec la gloire de ma très-haute cour et celle de ses armes.

» L'unique but de la proposition que je vous fais est de mettre enfin un terme aux calamités réciproques. Je vous prie donc, monsieur le Général, de vouloir la rendre à votre conseil de guerre assemblé conformément à vos lois militaires. Je me réserve

néanmoins la ratification de ce dont on sera convenu ; et le parti que vous prendrez sera décisif pour moi.

» Je vous adjure, monsieur le Général, d'être aussi sensible au cri de l'humanité que vous l'avez été jusqu'à présent à celui du guerrier.

» J'attends donc une réponse prompte et satisfaisante, si ce n'est la capitulation elle-même que, comme philantrope, je désire et aime à prévoir ».

Signé, Frélich, lieutenant-général.

Le général étoit environné dans ce moment des premiers guerriers de la garnison. La sommation traduite par un officier polonais parlant français et allemand, fut écoutée avec douleur, mais sans produire de murmures ; elle étoit appropriée à notre situation ; et il n'étoit personne qui ne sentît que refuser, c'eût été vouloir, sans avantage pour la patrie, s'enterrer sous des monceaux de ruines. Le général de Skall ne manquoit pas de le faire sentir à propos, et sans jactance. M.r de Frélich étoit intéressé à finir promptement un siége qui

duroit depuis trois mois et demi, où il avoit perdu ses meilleures troupes, et à la poursuite duquel il n'étoit pas bien sûr (malgré le triplement de son artillerie et ses menaces envers le chef français et la garnison), de n'en pas perdre davantage.

Il ne pouvoit avoir choisi personne dans son état-major, plus propre à déterminer que M. de Skall. L'attitude du corps, l'expression des traits et les manières ont lié ou rompu bien des traités. — Ce général-major porte un visage dont la sévérité martiale est tempérée par des cheveux blancs. Il n'affecte ni l'arrogance, ni la loquacité ordinaire à quelques guerriers : son à-plomb annonce la connoissance du monde et l'expérience des camps. Il parle le français imparfaitement ; mais sa physionomie, quand il en prononce quelques mots, explique la phrase à ne point s'y tromper. Depuis le siége, on a su, des Français et des Allemands, qu'il étoit l'un des généraux d'état-major de l'empereur les plus estimés par leurs talens militaires et politiques.

Il répéta au général qu'il avoit ordre de ne retourner à Varano que d'après un refus positif, ou un commencement de négocia-

tion. Je ne rapporterai point ce qu'il dit pour faire sentir l'inutilité de la résistance : ce seroit désobliger mon lecteur, après lui avoir dépeint M. de Skall.

Le général Monnier auquel s'offroit un moyen inattendu de sortir avec gloire de sa position désespérée, étoit néanmoins d'une tristesse extrême. Doué d'un caractère doux, son cœur étoit bouleversé ; son visage en rendoit tous les combats ; et quelquefois sa bouche les exprimoit sans feinte.... Le Nestor ennemi sembloit applaudir à ces emportemens, en lui demandant, toutefois, l'assemblée d'un conseil de guerre.

Le Général fit passer dans son cabinet ses amis Pino et Lucotte ; je fus du nombre : et ses braves aides-de-camp restèrent avec le général de Skall.

Voici, nous dit-il, la plus fâcheuse époque de ma vie militaire ! Je n'ai jamais capitulé. Qu'il est cruel d'être forcé de commencer ! que dira l'armée ? Que penseront les braves ? Comment la France nous recevra-t-elle ?.... Amis, renvoyons de Skall, réparons nos brèches, et tombons cette nuit sur le camp : Frélich, croyez-moi, ne nous envoie un

général en parlementaire, que parce qu'il est embarrassé. Peut-être sa cour lui reproche-t-elle le temps et les hommes qu'il a perdu devant cette bicoque? Peut-être, un événement heureux pour nous en Lombardie, lui fait employer la ruse et les menaces pour me faire céder. Oui! il est possible qu'il se voie forcé, si je ne me rends pas ce soir, à lever le siége demain..... On redit sans cesse que la poudre va manquer et que les munitions s'épuisent..... Mais ne peut-on doubler l'activité des usines?..... Croyez-vous que le soldat français refuseroit de se mettre à un quart de ration? Que de privations n'a-t-il pas jusqu'à présent supportées! Capituler!... Et avec qui, grand dieux! Oublions-nous que les Autrichiens, les seuls à qui l'on pourroit s'abandonner avec quelque sécurité, sont en nombre de beaucoup inférieur aux turco-russes et aux brigands? Aurions-nous perdu la mémoire d'Alix, de Chevalier et de la capitulation de Fano? Grand dieux! Je me croirois déshonoré si je traitois avec Voinovich? Et si l'on me forçait à le faire en me liant aux quatre membres, on verroit bientôt se répandre dans cette ville, les barbares qui

n'ont rien respecté, accompagnés de toutes les fureurs, de tous les crimes, de tous les brigandages. Les Allemands voudroient s'y opposer, j'aime à le croire..... Mais comment avec 7000 hommes résisteroient-ils à 25000? Quel affreux tableau se présente à vos esprits!..... Enchaînés par Voinovich, jetés nus et pêle-mêle au fond de ses vaisseaux pestilenciels, conduits en Turquie sous le bâton, et chargés des fers du bagne de Constantinople.... Mes amis, que vous en semble? une mort guerrière n'est-elle pas mille fois préférable?.... Eh bien! que tardons-nous?... Renvoyons de Skall, vous dis-je : avertissons tout notre monde; qu'on se rassemble en silence au milieu de cette nuit obscure; placés les femmes, les enfans, les vieillards et les blessés au centre de la colonne infernale; sortons par la Porte de France : tombons sur le camp des turco-russes, passons leur sur le corps au pas de charge, et prenons le chemin de l'armée française, dût-il n'arriver qu'un seul de nous, pour lui apprendre comment nous l'avons représentée.....

Il ne fut point interrompu; il ne lui fut point répliqué.

Votre silence, poursuivit-il avec plus de calme, est expressif. Je l'entends..... Oui! nous sommes mal : et je sens que rien ne peut nous sauver..... Mais la chute d'Ancône doit être célèbre dans l'an 8 de la République. — Je vais convoquer le conseil de guerre : que l'on prévienne le général autrichien que je consens à ce qu'il soit assemblé. — Nous rentrâmes dans l'appartement où étoit ce Général, en lui faisant part de la détermination. Il demanda aussitôt la faculté d'envoyer un officier au lieutenant général de Frélich. Voici ce qu'il lui écrivit en Allemand : « Le conseil de guerre va être convoqué; je reste pour en savoir le résultat. Je crois que cela ira bien. » Le Général, de son côté, ordonna les lettres de convocation pour les généraux, le commissaire des relations extérieures, et les chefs des corps (32).

Le général Lucotte sentant l'embarras d'une conversation à soutenir dans l'intervalle de l'assemblée, proposa au général de Skall de passer la soirée chez ma femme. Cette visite convenoit à toutes les situations, et nous vîmes alors M. de Skall sous l'aspect de société. Il parloit comme s'il

eût été au sein de ses connoissances, et s'exprimoit avec tant de naturel et de civilité, que mon fils Charles, âgé de 4 ans et demi, assis sur les genoux de sa mère, dit en le montrant : « Maman, est-il un de nos ennemis ? » Non, lui répliqua le général de Skall ; non, mon petit ami, je ne suis point ton ennemi. — Nous le laissâmes à la maison avec quelque monde, et nous nous rendîmes au conseil de guerre.

Le Général en ouvrit la séance par un discours dans lequel il récapitula avec feu les belles actions de la division avant et pendant le siége, les réponses qu'il avoit faites aux sommations de l'ennemi, et dont la valeur des troupes avoit si constamment justifié la fierté. « Quant à cette quatrième » sommation, dit-il, le chef d'état-major » va vous en donner lecture, et je vous » invite à la bien réfléchir : la résolution » que vous prendrez sera la mienne, car » elle sera puisée dans les sentimens hé- » roïques qui n'ont cessé d'animer vos cou- » rages ; mais si vous êtes d'avis de pousser » la résistance plus loin, vous me trou- » verez de votre opinion.

» Le commissaire des guerres et les commandans du génie et de l'artillerie entendus, il fut constaté :

1°. Que les approvisionnemens de siége complétés par le zèle infatiguable du commissaire Martin pour 1500 hommes, étoient tellement épuisés qu'à peine en restoit-il pour dix jours. Ils avoient été consommés par les garnisons rentrantes, les hôpitaux de la contrée évacués sur l'hospice principal, les prisonniers de guerre, les ouvriers de l'artillerie, du génie, des moulins, des fabriques de salpêtre, de poudre, de monnoie, d'eau-de-vie, de la fonderie, et par les forçats.

» 2°. Qu'il étoit constant que la ville d'Ancône défendue par une seule chemise, n'étoit plus fermée que par le courage et les baïonnettes. — Que les fortifications des Capucins endommagées par le feu de l'ennemi et par les pluies, n'étoient pas à l'abri d'un coup de main. — Que les deux dernières attaques avoient tellement écrasé la citadelle, qu'on ne pouvoit s'y maintenir qu'en réparant les brèches faites, et les autres ouvrages abattus : et que ces réparations étoient au-dessus de nos moyens. — Que

le Mont-Gardé, d'un moment à l'autre, pouvoit-être séparé de la ligne de défense, si l'ennemi parvenoit à se rendre maître des deux autres forts. — Que le Lazareth tomberoit également par la même cause, ainsi que la Porte-de-France. — Que c'étoit un miracle, si le port n'avoit pas encore été forcé.

» 3°. Qu'il n'existoit de poudre que pour une demi-journée d'attaque un peu chaude (15 milliers) : que la saison ne pouvoit permettre de perfectionner celle qu'on fabriquoit : qu'il étoit impossible de remplacer les affûts démontés par le feu de l'ennemi.

» 4°. Que s'il restoit des vivres pour dix jours, même pour quinze, en supportant des privations, il ne falloit pas oublier une population de 18000 ames, fatiguée depuis trois mois de la plus grande misère, et qui ne s'alimentoit depuis quinze jours que par les secours que lui fournissoient les forts. Que le principal moyen de défense consistant dans les munitions, il n'en restoit pas même assez pour s'ensevelir sous les ruines des forts.

» 5°. Que par sa vigoureuse défense, la division a imprimé à l'ennemi, la plus haute

estime envers ceux qui la composent, et lui impose l'obligation de la traiter honorablement : que les membres du conseil, résolus à soutenir l'honneur national jusqu'à extinction, ne doivent cependant pas oublier que l'intérêt de la patrie exige qu'on lui conserve des défenseurs et qu'une lutte trop long-temps prolongée, pourroit compromettre leur existence et leur liberté, sans aucun avantage pour la République.

« D'après ces considérations, le conseil de guerre arrêta qu'il seroit répondu à la sommation du commandant impérial, en déclarant formellement qu'il ne vouloit et n'entendoit négocier *qu'avec les troupes impériales*, préférant plutôt la mort, au déshonneur de traiter avec des Russes et des Turcs qui avoient manifesté ne pas connoître le droit des gens (33).

L'assemblée nomma le général Lucotte, les citoyens Mangourit, consul de la République, Girard, chef de l'état-major, et Lecouturier, commandant de la colonne infernale, ses commissaires pour conférer avec le général-major Skall, et connoître les intentions du lieutenant-général Frélich, dans le cas d'une convention (34). Le général Monnier

Monnier lui remit le projet de capitulation dont il a été parlé au chapitre XXXVII.

La demande *sine quâ non* d'exclure le commandant turco-russe de la négociation, toute honorable qu'elle fût pour les chefs impériaux, avoit extrêmement surpris M. de Skall; et sa première réponse fut *que c'étoit une affaire de cabinet.* Nous le sentions parfaitement : mais nous insistâmes (et l'on peut en convenir aujourd'hui), dans l'espoir de diviser les cabinets de Vienne et de St.-Pétersbourg. Nous n'étions pas assez isolés dans nos murs, pour ignorer la mésintelligence qui régnoit depuis quelque temps entre les commandans autrichiens, et M. de Voinovich. Quand nous ne l'eussions pas su, il étoit facile de prévoir la mésintelligence qui devoit s'établir entre des généraux expérimentés et un partisan sans générosité. M. de Skall observa que les turco-russes pouvoient tomber sur la garnison française, lorsqu'elle défileroit de la place : ah! laissez-nous faire, s'écria le général Monnier; nous saurons bien, avec nos baïonnettes, nous frayer un chemin.

Ne voulant rien prendre sur lui, M. de Skall demanda à consulter son supérieur :

le Général y consentit, mais en le prévenant que, s'il étoit refusé, il pouvoit se retirer à l'instant. — Le général-major écrivit : et deux heures après, il fut autorisé par M. de Frélich à convenir du préliminaire.

Le Czar retira deux mois après ses troupes, de l'armée de l'empereur ; Paul I.er témoigna au cabinet de Vienne le mécontentement le plus vif de notre capitulation : les généraux Frélich et Knésévich, quoiqu'innocentés par une cour martiale, éprouvèrent des disgraces que certainement ils ne méritoient pas. — Une poignée de soldats avoit lancé le brandon de la discorde entre deux cours bien dangereuses à la France par leur union armée.

Les commissaires du conseil de guerre convinrent avec leurs commettans des bases de la capitulation ; elles furent présentées au général de Skall qui les adopta avec quelques changemens et sauf la ratification de M. de Frélich, fixée entre les commissaires et ce lieutenant-général, à son quartier-général de Varano.

Pendant cette première conférence, le commandant Voinovich qui avoit su que

le général de Skall avoit couché à Ancône, et auquel M. de Frélich n'avoit rien dit de ce qui se passoit, se douta que l'on traitoit sans lui. Il envoya à Ancône un insurgé, d'un esprit délié, pour rompre la négociation, ou du moins pour s'y faire comprendre. Celui-ci se fit arrêter par nos premiers postes ; conduit au général Monnier, il lui dit que, toujours attaché au parti républicain quoique servant parmi les troupes papales, il n'avoit pu, malgré tous les dangers, résister au désir de lui apprendre une bonne nouvelle : et qu'en conséquence, à la faveur de la nuit et évitant les vedettes des assiégeans, il s'étoit glissé jusque près de la Porte de France.... *Apprenez*, dit-il, *que les Français sont victorieux et qu'ils approchent à grandes marches pour faire lever le siége..... Tenez ferme quelques jours, et vous êtes débarrassés.... Les Autrichiens savent bien qu'ils ne pourront tenir; voilà pourquoi ils vous pressent de capituler.*

L'anxiété du Général, à ce discours, ne peut se peindre. Mais en interrogeant ce transfuge malveillant, il vit bientôt qu'il n'étoit qu'un perfide émissaire envoyé par

le commandant russe. Il profita sur-le-champ de cette fourberie, en la dévoilant au général de Skall. Cette marque de confiance contribua beaucoup de part et d'autre à la loyauté, à la franchise et à la rapidité des négociations.

Les commissaires du conseil de guerre devant partir le lendemain pour le camp autrichien, le Général manda les chefs des hôpitaux, et leur recommanda avec sensibilité les malades. Il choisit un officier ferme et humain pour veiller à leur traitement et à leur police : et quant aux soins fraternels, il leur désigna un *prêtre français* qui mérite d'être cité par sa bienfaisance, son zèle et son esprit consolateur. Il se nomme *Dagain ;* le souvenir de sa vertu existera long-temps parmi les guerriers de la division. — On lui laissa en partant 276 malades : il les a presque tous rendus à la patrie. — J'ai su que le général autrichien, charmé de sa conduite, lui avoit proposé de le faire aumônier d'un corps franc d'insurgés, et qu'il l'estima davantage, d'après le refus qu'il fit de cet emploi, étant Français. J'ai su qu'en passant à Pésaro, ses convalescens eussent été les

victimes d'un mouvement populaire, sans son courage..... Puissent les ecclésiastiques rentrés en France, avoir été animés, à l'étranger, des sentimens que le cit. Dagain y manifesta sans cesse pour la gloire et la paix de la République, et les avoir rapportés dans son sein, aussi purs ! Si quelques personnes s'étonnent de cet éloge, c'est qu'elles tiennent à une faction : c'est qu'elles croient que leur devoir est de haïr et de n'être pas justes.

CHAPITRE XLI.

Les commissaires du conseil de guerre vont au quartier-général du baron de Frélich : effets mélancoliques de la destruction. — Conversation littéraire avec le général-major de Knésévich. — Arrivée de M. de Frélich, de M. de Skall, et du major-général de l'artillerie : discussion et rédaction de la capitulation : réflexions sur ces sortes de négociations. — Articles organiques. Banquet fraternel à la suite. — Ratification de la capitulation par le conseil de guerre d'Ancône. — Belle réponse du major-général de l'artillerie autrichienne, lors du procès-verbal de l'état des forts. — Les portes Farine et de France occupées par quatre compagnies de grenadiers hongrois. Discours du gé-

néral Monnier à sa division, avant de quitter Ancône.

Les commissaires du conseil de guerre se rendirent au camp de Varano vers les dix heures du matin, par la Porte-Farine. Presque tous les jolis édifices de ce faubourg étoient en ruines, ainsi que les maisons de campagnes qui bordent le chemin. Çà et là, nous voyions des chapeaux ensanglantés, des armes brisées, des éboulemens de murs, et des tombes d'une terre fraîchement remuée. Ici des boulets étoient engravés dans des façades encore sur pied; là, une ferme ouverte de toutes parts et abandonnée de ses cultivateurs, n'avoit, pour gardiens, que ses tristes animaux domestiques. Ces lieux naguères couverts de riches guérets, de vergers et de vignes, et dont la promenade étoit si agréablement variée par la vue d'une mer couverte de pêcheurs et par une foule de petits monticules fertilisés jusque sur leurs sommets, ces lieux ne présentoient que des vaisseaux de guerre, des batteries et par-tout l'aspect hideux de la destruction. Chaque pas que nous faisions, imprimoit une sensation douloureuse et mélancolique.

Nous ne fûmes pas long-temps sans arriver au premier poste autrichien. Au son de notre trompette, une garde d'honneur de hussards commandée par un officier, se présenta et se mêla à la nôtre. — Les Allemands n'épargnent pas les postes : nous passâmes au moins devant une douzaine, avant d'arriver à Varano.

Nous ne trouvâmes dans la maison où devoient se tenir les conférences, que le général-major Knésévich; il nous adressa la parole en français et nous reçut avec politesse. Comme nous ne pouvions discuter l'objet essentiel (M. de Frélich n'étant pas arrivé) ce Général porta insensiblement la conversation sur l'état actuel de la littérature française : il s'établit une conférence inattendue, très-agréable; l'amour des lettres produisit un miracle. Nous nous sentîmes du penchant pour M. de Knésévich, et il parut nous goûter beaucoup. Il devint en quelque manière notre présentateur; et beaucoup de préliminaires fastidieux et dégoûtans tombèrent, grâces à ces études délicieuses qui, dans la guerre la plus animée, conservent les derniers liens par lesquels les nations civilisées se touchent encore. Nous causâmes

ainsi, près de deux heures et avec un intérêt si séducteur, que nous avions presque oubliés, de part et d'autre, l'objet de notre réunion. Voilà les lettres ! elles réunissoient sur un champ ensanglanté, des Français et un Croate, pour y parler de plus douces conquêtes, et du paisible empire de l'esprit humain.

On ne croyoit pas sans doute, à Ancône, que des commissaires envoyés pour traiter d'une importante négociation, employassent le temps à parler avec un général ennemi, de Lacépède, de Lebrun, de Kotzebue, de Mozart, et même du roman du *Moine*;.. (35) et cependant cette dissertation si excentrique, je l'assure, ne nous fit pas de mal.

Enfin le lieutenant-général Frélich arriva. c'est un grand et bel homme, portant une figure allemande et bien militaire. On fit la lecture des articles de la capitulation; les généraux de Skall, de Knésévich et le chef de l'artillerie, étoient parties discutantes.

Le 25 brumaire an VIII de la République (15 novembre 1799).

« *Entre le général de brigade Monnier, commandant en chef la division d'Ancône, autorisé par le conseil de guerre tenu à l'effet de négocier la reddition d'Ancône;*

» *Et M. le baron de Frélich lieutenant-général au service de S. M. l'empereur et roi, commandant en chef les troupes assiégeant Ancône* ».

« La présente capitulation a été discutée, convenue et arrêtée irrévocablement, ainsi qu'il suit ».

ARTICLE PRÉLIMINAIRE.

« Le général commandant la division d'Ancône et les troupes sous ses ordres, *considérant que la capitulation de Fano, passée le 8 thermidor dernier entre les troupes françaises-républicaines et M. le commandant des troupes turco-russes, a été violée dans son exécution par ledit commandant;*

» *Considérant que la mort seroit préférable au déshonneur de traiter avec des autorités qui méconnoissent le droit des gens :*

» Vu la situation où se trouve la division d'Ancône, et vu la quatrième et dernière sommation faite par M. le baron de Frélich, lieutenant-général au service de S. M. l'empereur et roi, commandant en chef les troupes assiégeant Ancône :

» Déclarent *qu'ils ne veulent* entrer en négociation qu'avec les troupes et ledit lieutenant-général au service de S. M. l'empereur et roi.

» *Réponse :* Accordé ».

Cette rédaction qui n'incriminoit que le chef des turco-russes, fut goûtée et adoptée sans difficulté.— En ce moment, un aide-de-camp vint parler bas au lieutenant-général de Frélich. Il nous fut aisé de deviner sur la physionomie du baron, que ce qu'on venoit de lui dire, ne lui étoit pas agréable ; il sortit et revint un quart-d'heure après, le visage fort animé et parlant d'un ton élevé à ses officiers. Le nom de Voinovich, prononcé d'une bouche dédaigneuse, nous éclaira sur ce mystère... En effet, le commandant russe ayant appris que l'on discutoit, avoit tenté de forcer l'entrée du conseil ; mais le général autrichien avoit tout prévu. Déconcerté, il avoit demandé M. de Frélich, et lui

avoit adressé une sommation verbale très-indécente ; il venoit de le menacer de tomber avec ses Russes, ses Turcs et ses insurgés, sur la garnison française sortant d'Ancône et même sur l'escorte autrichienne qui la conduiroit... M. de Frélich l'en avoit défié et lui avoit tourné le dos avec mépris. — Cette scène, produite *par l'article préliminaire*, contribua encore, avec notre séance littéraire et l'envie qu'avoient les Autrichiens de ne plus recommencer comme *au jour des morts*, à rendre la négociation plus digne des chefs de deux grandes nations. — On se remit en place, et l'on procéda immédiatement à la rédaction de la capitulation.

Article I.er « Les troupes de la garnison d'Ancône et forts en dépendans, au jour et heure qui seront convenus, sortiront de la place avec tous les honneurs de la guerre, c'est à-dire tambour battant, drapeaux déployés, mèche allumée ; ayant en tête deux pièces de canon de campagne avec leurs caissons, plus un d'infanterie, pour se rendre en France par la voie de terre la plus commode ; soldats, officiers, généraux et tous militaires de terre et de mer, le consul de la Répubique française, les employés

civils et militaires emportant leurs armes, effets et propriétés personnelles quelconques.

» Sont regardées comme troupes de la garnison d'Ancône, et seront traitées sous tous les rapports comme troupes de la République française, les Cisalpins, Romains et autres Italiens encadrés en légions, bataillons ou compagnies portant les armes dans ladite division.

« *Réponse* : Les troupes de la garnison d'Ancône et des forts en dépendans, au jour et heure convenus, sortiront de la place avec tous les honneurs de la guerre *demandés*, pour se rendre en France comme prisonnières de guerre et ne serviront contre sa M. I. ni contre ses alliés, qu'après parfait échange.

« La troupe déposera ses armes dans le lieu qui sera fixé par article additionnel : les soldats et sous-officiers conserveront leurs havresacs ; le Général commandant la division, le consul de la République française, les généraux, officiers de terre et de mer, les employés civils et militaires, conserveront leurs armes, leurs chevaux suivant leur grade, et leurs effets personnels.

Ici, il s'engagea une discussion assez vive, sur le refus d'accorder des armes aux soldats. Les commissaires avoient à cœur l'expresse recommandation du général, de rendre égal, autant que possible, le sort de tous les guerriers..... Le général de Frélich, mu par la haute estime qu'il avoit conçue pour leurs faits d'armes et leur résistence, se livra à l'enthousiasme le plus généreux : et tout en disant qu'il lui étoit impossible de faire tout ce que méritoit le général Monnier, il ajouta : mais je veux lui donner, à lui et à ses compagnons d'armes, une preuve de ma considération.— L'addition suivante, à la réponse ci-dessus, le prouve : le chef du génie autrichien la traduisit en français.

Suite de la réponse des Autrichiens : — « Le général Frélich voulant donner une preuve d'estime aux troupes de la garnison, pour la défense courageuse *et au-dessus de toute attente* qu'elles ont faite, accorde aux sous-officiers *le port de leurs sabres pour se rendre à leur destination.*

» Et pour donner à toute la division comme au général Monnier la commandant, un témoignage de sa considération particulière, *et d'estime de nation à nation* contrac-

tantes, lui accorde *une garde d'honneur, composée de quinze cavaliers montés, armés, équipés, et de trente carabiniers armés.*

Les commissaires du conseil de guerre furent pénétrés de ce mouvement du général Frélich, et demandèrent à passer à la lecture du second article.

Art. II. » La division sera acccompagnée et protégée dans sa marche, jusqu'aux avant-postes français de l'armée d'Italie, par un corps déterminé de troupes impériales, commandées par un officier d'état-major.

Reponse : — « Accordé.

Art. III. » La division se rendant en France, *par la voie qu'elle jugera la plus commode*, fera route aux frais de S. M. l'empereur et roi ; chaque militaire ou employé recevra les rations en tout genre et le logement attribué à son grade par les lois et réglemens français ; sa marche ne sera point forcée, mais réglée militairement d'après celle de l'infanterie française.

» Le général Monnier, commandant la division fera, de concert avec l'officier d'état-major autrichien, la fixation du logement ou bivouac, s'il étoit jugé convenable,

ainsi que des heures de départ et des lieux de séjour.

Réponse : — « Accordé.

Art. IV. » Il sera accordé, aux frais de S. M. l'empereur et roi, le nombre de charriots attelés, nécessaires au transport des effets personnels des officiers, employés, conseil d'administration, et dépôts des corps de la division : le nombre desdits charriots sera convenu d'après l'état des besoins que fournira le commissaire des guerres français.

» Le général commandant la division, le consul de la République française, les généraux de brigade Lucotte, Pino, Palombini, le chef d'état-major de la division, les commandans du génie et de l'artillerie, le payeur de la division, les commissaires des guerres et de la marine française, l'agent du commissaire civil des finances de la République romaine, sont autorisés à emmener chacun leur fourgon couvert, pour le transport de leurs papiers d'administration, comme de comptabilité, et de leurs effets personnels quelconques.

Réponse : » Accordé ; mais à la condition qu'il sera consigné par qui de droit à M. le général

général baron de Frélich, l'attestation que les malles des officiers et les fourgons couverts, ne contiennent aucuns effets de propriété publique.

Art. V. » Les bâtimens de guerre de la République française et corsaires avec leurs officiers, employés d'administration et équipages, se rendront dans un des ports de la République, tels qu'ils se trouvent au moment de la signature de la capitulation, munis de passe-ports, et sous la garantie de S. M. I.

« Les vivres seront fournis aux frais de ladite puissance, à raison de la traversée ».

Réponse : — » Inadmissible. Mais si les corsaires *le Loup* et *la Vengeance*, sortis du port et pouvant s'y représenter de nouveau, rentrent après la capitulation, les marins qui composent leurs équipages, auront le même sort que les troupes existant actuellement dans la place.

Art. VI. » Les malades de l'hôpital de la division qui pourront être transportés, le seront aux frais de S. M. l'empereur et roi, avec les vivres, médicamens, coffres de chirurgie et officiers de santé suffisans pour le voyage d'Ancône en France.

» Les malades qui sans péril ne pourroient être évacués, resteront à Ancône : ils y seront protégés comme un dépôt sacré, et traités à l'instar des malades de S. M. I. — La division les confie à la générosité, à la loyauté et à l'humanité de la nation autrichienne.

» Le général Monnier leur assignera le nombre d'officiers de santé et d'infirmiers indispensables, sous la surveillance d'un officier militaire français, et d'un commissaire des guerres.

» Aussitôt que lesdits officier et commissaire, requerront le transport des convalescens, ou par terre ou par mer, suivant qu'il sera le plus convenable à leur état, ce transport leur sera religieusement accordé.

Réponse : — « Accordé.

Art. VII. » Les prisonniers faits, tant dans le cours du siége d'Ancône que dans les expéditions précédentes, et qui sont devant Ancône, ou sur les bâtimens russo-turcs, ou dans la division occupée par monsieur le général Frélich, seront rendus, de part et d'autre, immédiatement après la signature de la présente capitulation et participeront aux dispositions contenues dans ses articles.

Réponse : — « Accordé pour les prisonniers français seulement qui seroient encore dans la division de monsieur le général Frélich ».

On observe que le souvenir douloureux des prisonniers de guerre de la garnison de la ville de Fano, suggéra aux commissaires-négociateurs, la proposition de cet article.

Art. VIII. « Tous les individus, de quelque nation ou religion qu'ils soient, habitans de la ville d'Ancône, et notamment les hébreux, ne pourront être troublés, molestés, recherchés directement ou indirectement, eux et leurs familles, pour le soupçon et pour la manifestation de leurs opinions civiles, politiques et religieuses, ainsi que pour les faits qui sont résultés du changement de gouvernement sur le territoire romain.

» Cette disposition s'applique à ceux d'entr'eux qui ont pris les armes ou exercé des emplois civils et administratifs pendant cette époque, et que l'on voudroit poursuivre sur les faits de leur gestion.

Réponse : — » Accordé. Le gouvernement autrichien fera respecter le droit des gens à l'égard de tous les citoyens, sans distinc-

tion d'opinions ou de religions, pourvu qu'ils se soumettent aux lois.

Art. IX. » La commission administrative d'Ancône, les membres antérieurs des administrations centrales des Tronto, Musone, Métauro, de leurs tribunaux et municipalités; les subordonnés de tous ces corps politiques; les patriotes de la République romaine, comme les citoyens et sujets des puissances alliées de la République française, qui voudront suivre la division d'Ancône, eux, leurs familles et effets, en auront la liberté la plus entière, et ne pourront être retardés ni empêchés sous aucun prétexte que ce soit.

Réponse : — » Accordé.

Art. X. » Les ventes et transports des biens fonciers situés dans Ancône et son territoire ainsi que dans les départemens du Musone, du Tronto et du Métauro, faits tant d'autorité du Consulat romain que de la République française, sont maintenus inviolables.

Réponse : — » M. le général Frélich ne peut décider, et laisse la résolution de cet article aux cabinets.

Art. XI. » Les citoyens Français et leurs alliés pourront aliéner ou faire transporter,

comme bon leur semblera, par terre ou par mer, à leurs frais, les effets et marchandises acquis par eux jusqu'à ce jour.

Réponse : — »Accordé, si les effets et marchandises ne proviennent pas de bâtimens et cargaisons pris par des corsaires sur des sujets de S. M. I., *et qui n'auroient pas été jugés de bonne prise.*

Art. XII. »Il est permis aux personnes comprises dans les art. VIII, IX, X, XI, de disposer de leurs propriétés foncières et mobiliaires, de les vendre et aliéner, et d'en toucher les revenus comme bon leur semblera. Elles pourront également, en cas de vente ou d'aliénation, en transporter elles-mêmes le montant, ou l'envoyer à leur choix dans les lieux qu'elles désireront, en or, argent, billets à ordre ou lettres de change.

» Lesdites personnes pourront en conséquence, pendant six mois, à compter du jour de la signature de la capitulation, poursuivre elles-mêmes la vente de leurs biens et l'éligement de leurs crédits, en toute tranquillité, si elles ne préfèrent quitter le pays avec la division d'Ancône, et laisser des procurateurs généraux et spéciaux, lesquels

jouiront de la protection dont elles eussent joui, en restant au pays.

Réponse : — »Accordé, si les biens dont il est question, n'ont point appartenu à l'ancien gouvernement, aux communautés religieuses supprimées, ou aux particuliers émigrés.

Art. XIII. — »Les consuls d'Espagne et de Gênes auront la faculté de rester à Ancône le terme de six mois pour y terminer leurs affaires avec toute garantie de leurs personnes familles, propriétés et papiers personnels, ou concernant leurs administrations, si mieux ils n'aiment se retirer avec la division d'Ancône; et dans ce cas, ils seront traités comme le consul de la République française.

Réponse : — »Lesdits consuls seront respectés et protégés.

Art. XIV et dernier. »Si quelqu'Article de la présente capitulation offroit de l'obscurité, il sera interprété, selon l'équité, en faveur de la division d'Ancône.

Réponse : »Accordé».

Les amis de l'humanité verront avec sensibilité dans cette capitulation, à quel degré de civilisation se sont élevé les armées, en

soumettant le droit affreux de la guerre, à des règles puisées dans les sentimens généreux. En perfectionnant de jour en jour ces règles, comment ne pas espérer que le fléau dépopulateur des nations, frappera l'Europe moins souvent et moins cruellement? que lit-on dans les conventions anciennes et modernes de ce genre?... L'abandon des hommes qui ont embrassé la cause du vaincu : le sacrifice de tous les intérêts, hormis ceux de la garnison qui traite : l'oubli des agens des puissances alliées.... et l'on n'y voit encore que trop, l'affliction de l'assiégé demandant grace, et l'orgueil de l'assiégeant qui fait durement sentir qu'il l'accorde.

Tant d'égoïsme et d'insensibilité, de soumission et de hauteur, ne contrastent point dans le traité qui se passe à Ancône, entre les généraux français et autrichiens. Monnier stipule pour tous les intérêts; Monnier se déclare inséparable du soldat; Monnier, qui repousse tout contact avec deux puissances mal représentées, n'oublie point l'alliance de la République avec Gênes et Madrid; Monnier ouvre aux amis de la liberté comme à ceux qui redoutent des persécutions, le sein d'une division illustrée par tous les

genres de courage et formée de Français intrépides et d'Italiens éprouvés ; il s'entretient noblement avec un ennemi glorieux de l'avoir combattu. Ce n'est point un marché que la force arrache à la foiblesse et la ruse à la violence, c'est vraiment une transaction où rien n'est réglé que par l'estime réciproque. Ce sont des divinités-sœurs, depuis long-temps séparées : c'est la loyauté française et la loyauté allemande qui se reconnoissent, malgré des emblèmes différens, et qui s'embrassent sous l'olivier.

Ah ! si les hostilités se rallumoient entre des peuples si bons, que leurs chefs de guerre n'oublient jamais que dans la capitulation d'Ancône, il y est parlé *d'estime de nation à nation !* — qu'ils se rappellent *que les généraux Frélich et Monnier s'y donnent des marques de considération ; que les malades et les blessés inspirent aux deux partis, les plus touchantes sollicitudes ; que celui qui se retira avec dignité, reçut les insignes de la victoire des mains de l'ennemi qui prit sa place et que le Germain dit au Gaulois, son frère : « Pour revoir plus » promptement la patrie qui t'attend, choi- » sis la route qui te sera la plus commode ».*

Les commissaires français réglèrent ensuite avec les généraux autrichiens, la mise en activité de la capitulation.

Articles additionnels proposés par les Autrichiens.

Art. I.er « La caisse du payeur de la division, les vivres et affûts des magasins de la R. F. seront remis, sur reçus, aux mains de l'assiégeant, après la capitulation signée.

Réponse : — » Convenu.

Art. II. » L'artillerie des forts, du port, de la place et objets attenans ; les plans et papiers relatifs aux fortifications et à l'intérêt militaire du pays, seront remis aux commissaires qui seront désignés pour les recevoir, après en avoir fait l'inventaire et donné reçu.

Réponse : — » Convenu.

Art. III. » Les déserteurs de part et d'autre seront livrés.

Réponse : — » Convenu pour les déserteurs autrichiens seulement. (Nous méprisions trop les nôtres !) Les commissaires refusèrent de les reprendre et ne consentirent à rendre ceux des Autrichiens,

qu'après avoir eu la parole formelle de leurs chefs, qu'il ne leur seroit fait aucun mal.

Art. IV. » Pour la garantie et l'exécution de tous les articles de la capitulation, il sera donné des ôtages. M. le baron de Frélich, lieutenant-général, commandant les troupes assiégeant Ancône, se rend responsable de la division, depuis le moment de l'occupation des portes jusqu'à sa destination, *comme aussi des dommages qui seroient faits à ceux qui la composent.*

Réponse : — » Convenu.

Art. V. » Après la signature des articles de la capitulation, des piquets de troupes de S. M. l'empereur et roi, occuperont les portes de *France* et *Farine*, en nombre égal et conjointement avec les Français.

Réponse : — » Convenu.

Art. VI. » Vingt-quatre heures après la signature desdits articles, les troupes de la division d'Ancône évacueront les forts et la place, sur une seule colonne, avec tous les honneurs de la guerre obtenus en l'article premier. Elles se rendront le même jour à Sinigallia, portant leurs armes qu'elles y déposeront, excepté les militaires et employés qui doivent les conserver.

Réponse : — » Convenu ; mais la troupe prisonnière déposera les armes dans le dépôt de Fiumégino.

Le lieutenant-général de Frélich ayant apposé sa signature à la capitulation et à ses articles additionnels, les commissaires français prenoient congé (75)... mais on leur déclara, avec une spirituelle délicatesse, que l'on violoit à leur égard le droit des gens; le général Frélich les invita à passer dans une salle voisine dans laquelle étoit servi un repas élégant. « Nous ne sommes plus que » des amis, nous fit-il dire par le général » Knésévich ; puissent nos nations s'asseoir » bientôt, comme nous, au même banquet ».

Un dîner si bon, du pain blanc et des fruits présentés à des assiégés depuis cent quatre jours!... Cependant nous mangeâmes peu ; falloit-il faire voir que nous étions dans la détresse?

Placé à son côté, il me fit demander si j'avais des enfans grands. — Sur la réponse que j'en avois un à l'armée. . . . et moi, reprit-il en français avec un accent paternel, et moi aussi! Son état-major nous combla de politesses ; un jeune prince de Lichtenstein fut très-civil ; et quand des hommes sen-

sibles et bien élevés se trouvent assis sur le même banc, on se demande intérieurement pourquoi cela ne seroit pas toujours de même, quand on s'est fait un rang par la vertu et les lumières. Au dessert, nous entendîmes d'excellente musique allemande; elle eut l'attention délicate de jouer quelques airs français qui ne nous déplaisoient pas; et nous ne nous quittâmes qu'en nous serrant les mains, avec des sentimens d'estime bien proches de l'affection.

Le conseil de guerre ayant ratifié l'ouvrage de ses commissaires, le Général le fit traduire en italien et imprimer à la hâte, afin d'en avoir des exemplaires, en cas de contestation dans la marche : on verra par la suite l'utilité de cette prévoyance. Afin de soustraire les insignes républicains aux insultes d'une populace toujours assez folle pour briser ses ustensiles les plus nécessaires dans l'espoir de plaire à des maîtres nouveaux, (sans s'inquiéter s'ils arrivent avec des fouets ou du pain) on les descendit dans le silence de la nuit et on les dénatura de manière à ne favoriser aucune orgie, lors de l'entrée des Autrichiens dans la ville.

Les commissaires du conseil de guerre

retournèrent le lendemain, 24 brumaire, au quartier-général autrichien, où les doubles de la capitulation furent collationnés et échangés. Le baron de Frélich me demanda si les forts étoient minés. Je savois que non : mais je lui répondis que cet objet n'étant point de mon ressort, je ne pouvois le satisfaire, et que notre commandant du génie en instruiroit son major-général d'artillerie. Celui-ci, accompagné d'autres commissaires, vint en ville avec nous *pour constater la situation des forts et des magasins. Ne voyant de tous côtés que brèches et décombres, observant toutes les pièces démontées ou crevées, n'ayant trouvé que quatorze milliers de poudre dont la moitié étoit avariée, il ne put retenir des larmes d'admiration : et se retirant sans donner de reçus, il dit :* « Vous n'avez conservé que la gloire ; nos reçus n'y ajouteroient rien (36) ».

En même-temps, quatre compagnies de grenadiers hongrois venoient occuper les Portes de France et Farine. Leur vue inspira une tristesse profonde à nos guerriers : c'étoit le lendemain matin qu'il falloit dire adieu à une cité qu'ils avoient acheté

de leur sang, et dont toutes les approches disputées héroïquement, alloient bientôt disparoître à leurs regards. Que la nuit qu'ils passèrent fut déchirante !

Le lendemain arriva ! la garnison en colonne sur la chaussée de la porte de France, attendoit sous les armes son chef : trois bataillons de grenadiers allemands étoient rangés devant elle.

Monnier parut décoré comme aux jours de combat : et se portant au centre, il adressa à la garnison, d'une voix forte, le discours suivant, en face des Autrichiens.

« Soldats-Républicains :

» La longue et opiniâtre résistance que » vous avez faite en défendant Ancône, vous » couvre de gloire : elle sera citée par la » postérité.

» La nécessité a voulu que je traite avec » l'ennemi : et je me suis attaché à ce que » les conditions fussent communes au soldat, » à l'officier, à votre Général.

» *Nous rentrons en France sur parole.*

» Vous allez traverser l'Italie abandon- » née... mais qu'un jour les armes françaises, » mieux dirigées, sauront reconquérir.

» Vous aurez des marches pénibles et la » rigueur de la saison à braver.

» Je veillerai à ce qu'il soit pourvu à tous » vos besoins ; et je vous recommande, le » plus grand ordre, afin que rendus à la » patrie, vous soyez toujours les dignes en- » fans de la République. » Il dit :.... et à l'instant les tambours battirent la marche du départ.

CHAPITRE XLII.

Départ de la garnison le 25 brumaire an 8, et dépôt de ses armes à Fiumégino. — De Sinigallia. — Insultes à Faënza. — Réception dans les autres villes ; arrivée à Bologne. — De sa fondation, de son gouvernement et de sa conquête par le pape guerrier Jules. — Du gonfalonnier, de l'institut, des banderolleurs, de la noblesse de Bologne. — Sa position commerciale. — Les mœurs, l'étiquette et le faste de ses familles opulentes émanent de Rome, long-temps sa métropole : digression sur les cardinaux et les princes romains. — De la fertilité et de la population des campagnes de la Romagne et du Bolonais ; de ses sites variés et romantiques.

Le premier bataillon de grenadiers hongrois ouvrit la marche : le second prit le centre, et

et le dernier la ferma. Nous traversâmes avec fierté le camp des Russes, des Turcs et des insurgés. Cent dix-huit voitures, la trompette des hussards du général, le tambour battant de ses carabiniers, et ce corps nombreux d'officiers et de sous-officiers ceints de leurs épées et de leurs sabres, donnoient à cette marche un caractère triomphal. Les Turcs et les Russes bordoient les talus du chemin et n'osoient les quitter. Je me rappelle qu'un officier d'insurgés s'approcha de moi, et que me serrant de près pour n'être pas entendu, il dit : « Nous avons combattu » pour notre liberté, en vous assiégeant : » revenez avec la véritable, et nous ser- » virons sous ses drapeaux avec vous ».

A peine nous avions quitté la Porte de France, que les armes du Pape et de toutes les puissances coalisées étoient suspendues dans les places publiques d'Ancône, que les inconsolables avoient jeté les yeux sur des consolateurs, et que les gens de lettres s'étoient épuisés en odes et en sonnets à la louange des *héros invaincus* du Danube, de la Néva et du Bosphore (37).

Arrivés à Fiumégino, on fit halte au château de *Triomfi* que les Turcs avoient sac-

cagé, sans aucun sentiment de reconnoissance envers son propriétaire. Après une heure de repos, la troupe reprit les armes et fut les déposer aux pieds d'un vieux orme. La plupart des soldats brisèrent leurs fusils, en versant des larmes.

Les grenadiers hongrois nous quittèrent; et nous continuâmes notre route vers Sinigallia, escortés seulement par un bataillon de Croates et une compagnie de hussards.

Le nom de Sinigallia dérive clairement de *Senorum-Galli*, ou de *Senones-Galli*. Qu'importe que ses fondateurs soient Celtes du territoire de Sens, ou des rives de la Saône ou du Rhône : la terminaison *Gallia* que l'on a barbarisée en *Gaglia*, ne prouve pas moins que des Gaulois en élevèrent les murs, et des Gaulois conduits par des chefs célèbres dans les premiers âges de la République Romaine. Comme plusieurs de ces capitaines sont appelés *Brennus* (mot dérivé du celtique *Brenn*, brûler, *Brenner*, brûleur) il semble que l'histoire n'a pas voulu faire mention des noms propres de ces chefs d'invasion; mais que son intention a été de leur appliquer, de leur vivant, une dénomination faite pour effrayer les dieux

adorés dans des temples, et les hommes logeant sous des toits.

Sinigallia, dont j'ai déjà parlé, est jolie et bien bâtie : on y voit encore l'horrible maison où César Borgia rassembla, dans un festin, ceux qui portoient ombrage à son autorité et à son ambition, et où il les fit tous égorger : on sait que l'empereur Othon en avoit fait de même à Rome. Ces temps barbares sont tous souillés de semblables atrocités ! ponrquoi les ennemis des lettres et de la philosophie, ne veulent-ils jamais s'en rappeler, ou du moins nous en instruire ? Ce fut à ce monstre Borgia, que Machiavel dédia son ouvrage intitulé, *le Prince*.

La saison quoiqu'avancée, étoit belle. Nous fûmes parfaitement reçus à Pésaro, malgré la rebellion qui s'y étoit constamment soutenue. Le 27 brumaire, nous découvrîmes, à notre gauche, Saint-Marin perchée sur un nid de montagnes. Cette République n'eut de guerre à soutenir que pour un moulin qu'elle conquit et qu'il lui fallut rendre : elle a été assez sage pour refuser du héros de l'Italie, une augmentation de territoire.

J'eusse bien désiré entrer dans la capi-

tale d'un Etat, qui en est à-la-fois la barrière ; mais c'eût été m'écarter de la colonne. J'en causai avec un citoyen de cette antique République, bien plus intéressante que Rimini et tous ses conciles. Ce que j'aurois à dire de ce colloque, étant exactement rapporté dans un journal français, les curieux le trouveront en note (38).

A Fano, l'on n'avoit injurié qu'un officier de la garnison..... Mais en passant à Faënza sur la place publique, une multitude nombreuse s'élança sur nous : un cavalier et plusieurs fantassins furent assaillis à coups de poignards : et sans une charge que fit faire à-propos le commandant des hussards autrichiens, il se fût engagé, entre nous et les Faënzais, une affaire très-sérieuse.

Sortis de la ville, on croyoit être échappé à toute injure ; mais la populace nous suivit jusqu'à l'arc de triomphe que les Faënzais avoient élevé à la gloire du général Bonaparte, et qu'elle démolissoit. Elle nous en lança les débris avec une fureur d'autant plus inexplicable, qu'aucun français de la division n'avoit eu de rapport avec cette ville.

Toutes les autres villes jusqu'à Bologne, nous dédommagèrent amplement de ces insultes. Césène, patrie de Pie VI et de son successeur, nous traita avec affection. La régence autrichienne d'un petit village dont malheureusement j'ai perdu le nom, recommandoit dans une proclamation à ses habitans, *admiration pour le vainqueur, admiration pour le vaincu.*

Mais ce fut à Bologne que la garnison d'Ancône fut l'objet d'une réception comme encore il n'en avoit été faite aucune, pas même dans l'antiquité.

Le colonel qui y commandoit quelques mille Croates, avoit défendu aux Bolonais de sortir de leurs foyers, le jour de notre arrivée. Il n'en fallut pas davantage pour être désobéi d'un peuple fier et idolâtre de la liberté. Une lieue avant d'arriver aux premières portes, il formoit deux haies triples, immobiles tant que le bataillon d'escorte autrichienne défila — mais, dès que les Français parurent, un cri universel de *Evviva Monnier ! Evviva la Repubblica !* sortit de toutes les bouches : des femmes pleuroient de joie et de tristesse : des hommes ouvrant leurs manteaux, montroient,

sur leurs poitrines, nos couleurs nationales : des balcons et de la portière des voitures, on jetoit des rubans et des devises. La garde-nationale rangée devant ses corps-de-garde, portoit la cocarde autrichienne à ses chapeaux : mais lorsqu'elle présenta les armes, nous aperçûmes la cocarde cizalpine attachée à la languette de leurs fusils : l'amour de la patrie, la douleur et la vengeance, étoient peints dans leurs regards. Nous versions des torrens de larmes ; j'en étois suffoqué : et j'eus besoin, en arrivant dans l'appartement qui m'étoit destiné, de m'en soulager long-temps. Le soir, on vint proposer au général Pino, trente mille fusils et l'insurrection. Toute la nuit on chanta, sous nos fenêtres, des hymnes républicains.

Je me rappellerai long-temps de ces bons Bolonais et les aimerai toujours.

Le repos étant dû le lendemain de notre arrivée (d'après la capitulation) je vais employer ce séjour à parler de Bologne et des sociétés d'Italie (39). Il n'est que trop juste que cette ville célèbre ait mon premier hommage, et comme toujours fidèle à la cause de la liberté, et comme n'ayant cessé de

jouer un rôle principal dans les révolutions de la presqu'île italique.

La fondation de Bologne se perd dans la nuit des temps : des Erudits prétendent qu'elle est antérieure à celle de Rome ; d'autres moins présomptueux et plus sages, croient que cette cité doit son origine à la première inondation des Gaulois, et que nos ancêtres qui la fondèrent (appelés *Bovi*) venus des bords du Rhin, donnèrent leur nom à la petite rivière qui baigne ses murs. L'Italie septentrionale offre une foule de dénominations celtiques : en parlant de rivières, je dirai que la *Sture* signifie dans la langue des Celtes, *rivière qui porte bateau*, et qu'une telle désignation n'a pu être donnée que par un chef gaulois d'expédition militaire.

Sans entrer dans des détails étrangers, et s'appesantir sur des faits incertains, on peut assurer que Bologne est une des plus anciennes cités de la Gaule cisalpine ; et que de bonne heure opulente, elle a toujours joui d'une haute considération, par son industrie et les hommes marquans qu'elle a produits. Il est à remarquer, comme forte objection à certains panégyristes royaux,

que son université, l'une des plus célèbres de l'Europe, fut fondée pendant que la ville se gouvernoit par ses propres lois, et qu'elle comptoit alors dans ses murs, jusqu'à vingt mille étudians. Plusieurs familles bolonaises, distinguées par leurs richesses et les grandes magistratures dont elles ont été illustrées, tirent leur origine de savans formés dans cette université. Une si belle origine vaut au moins celle des Alaric et des Paladins de Haut-Bert.

Quelques puissans, tels que les Bentivoglio, voulurent assujettir les Bolonais; mais la cour de Rome, plus constante dans ses projets d'agrandissement, prévalut et resta maîtresse de Bologne et de son territoire. Jules II la conquit en personne à la tête d'une puissante armée; et pour gagner l'affection des Bolonais, il leur laissa un gonfalonier ou chef de la République élu tous les deux mois, comme simulacre de liberté; un sénat pour mannequin de la puissance législative, et les corporations qui classoient les citoyens. Mais à côté ou plutôt au-dessus de cette indépendance apparente, il plaça un légat gouvernant avec les deux clefs. Ce ministre-souverain se ren-

dit le maître de tout, et suspendit, quand bon lui sembla, des autorités sans énergie, parce qu'elles savoient qu'elles n'étoient là que pour la représentation. Bologne ne cessa d'être ainsi constituée, ou plutôt ainsi opprimée, jusqu'à l'arrivée des Français sous les ordres du général en chef Bonaparte.

A Berne, il falloit être membre d'une des soixante-seize familles patriciennes, pour exercer les deux places d'Avoyers. A Bologne, celle de Gonfalonier ne pouvoit être occupée que par l'une des quarante maisons qui recrutoient le sénat. La réception de ce premier magistrat étoit magnifique et son cortége nombreux; les dépenses qu'il faisoit ce jour-là en livrées, en voitures et en festins, étoient considérables. L'hôtel de l'élu devoit être distribué de manière à recevoir un grand concours de respects et de félicitations : le peuple même y étoit admis. C'est pour cela, sans doute, que les palais de Bologne sont généralement d'une distribution vaste, et riches de dorures et d'ameublemens.

C'est peut-être encore à cette admission du peuple à des cérémonies se renouvelant tous les deux mois, et à la contemplation facile et

immédiate du pouvoir, qu'il faut attribuer l'urbanité et la politesse du Bolonais, l'élévation de son ame et la loyauté de son cœur. Au dire des Européens, la population bolonaise est une des plus aimables de l'Italie : les Français savent avec quelle franchise ils ont embrassé nos idées libérales ; et la garnison d'Ancône, avec quelle admirable constance ils y étoient restés attachés, malgré la vicissitude des événemens qui leur ont fait éprouver tant de persécutions et de pertes. Et l'on peut dire, que si sa devise (*Bolonia docet*) a rapport à la perfection de ses sciences et de ses arts qui ont enseigné l'Europe et contribué à la sortir de la barbarie, elle a pris, pendant la guerre d'où nous sortons, un second sens aussi juste et plus utile, en apprenant aux nations qui désirent être libres, qu'on ne le devient réellement qu'en le voulant toujours.

Son institut (qui a la gloire d'avoir partagé son nom avec l'aggrégation la mieux assortie de ce que la France possède en hommes rares), son institut est un des plus augustes établissemens, en faveur des sciences et des arts, qu'il y ait en Europe. La méridienne calculée par le grand *Cassini*, est

la plus belle que l'on connoisse. On sait ce qu'a été l'école des *Carraches* dont le Guide fut l'élève : entrez dans les églises et dans les palais de Bologne, si vous voulez admirer les chef-d'œuvres de ces peintres admirables.

Vous trouverez dans cette ville une classe d'artistes qui n'existe nulle part aussi parfaite ; je parle des banderoleurs ou décorateurs des temples et des palais, aux grandes solennités..... N'allez pas les assimiler à ces vernisseurs-vitriers qui, naguères, dans la France royale et gothique, couvroient d'ossemens, et d'armoiries un hôtel ou une basilique, lors des obsèques d'un écuyer de Chilpéric ou d'un secrétaire du roi.

Les banderoleurs bolonais, avec des gazes de diverses couleurs, forment, pour un ostensoir éclatant de pierres précieuses, ou pour une image de vierge miraculeuse, du moins par sa beauté, une gloire dont les rayons de quarante à cinquante pieds de longueur, sont d'une hardiesse et d'une couleur vaporeuse qui étonnent l'œil et le ravissent : ils l'environnent de nuages d'une vérité frappante et d'un coloris céleste ; et les têtes des anges en adoration au pied de

la gloire, sont si bien modelées, et drappées en soies si vraies et si légères, que ces groupes réunissent les prestiges enchanteurs du ciel aux beautés ravissantes de la terre.

C'est encore parmi les Bolonais que se trouve le plus grand nombre de savans et d'artistes en tout genre. La noblesse cultive les beaux arts avec goût et succès ; elle n'est point livrée, comme ailleurs, à l'oisiveté, à l'orgueil et à la dissolution. Ses bibliothèques sont nombreuses et choisies; souvent elle met au jour des ouvrages de littérature ou d'érudition, qui justifient l'illustration donnée à leurs premiers ancêtres. Quand une telle noblesse se transmet ainsi sans discontinuité de talent, on seroit excusable de pencher vers la noblesse héréditaire.

J'ai ouï-dire à d'excellens militaires que la position de Bologne étoit la plus avantageuse pour commander à toute l'Italie : je ne déciderai pas cette question, mais il me semble que Bologne est dans la position la plus heureuse pour le commerce. C'est le point central de dépôt d'où toutes les marchandises peuvent être le plus facilement versées en Suisse, en Italie, en Allemagne, en Hongrie, en Grèce et dans tout le Levant. —

Aujourd'hui que la paix générale promet la tranquillité à l'Europe, et une constitution sage à la République cisalpine, il est probable que cette ville célèbre ranimera son industrie languissante sous le gouvernement de la Thiare, et qu'elle développera, bientôt et à la fois, tous ses moyens de richesse.

Bologne me fait naître l'idée de parler de Rome long-temps sa métropole, afin de faire connoître les mœurs, l'étiquette et le faste de sa noblesse qui a donné le ton à toute l'Italie : cette digression, singulière au premier aspect, n'est peut-être pas hors du cadre.

A Rome, les cardinaux sont les personnages les plus puissans : leur cortége est composé d'un grand-maître de leur maison, d'un caudataire, de plusieurs officiers et secrétaires, de quelques gentilshommes qui les précèdent, et d'une livrée nombreuse qui les suit; ils ont ordinairement deux carrosses de suite pour tout ce monde dont la majeure partie porte l'habit ecclésiastique. Quand on arrive chez eux, on trouve dans différens anti-chambres et salons, ces mêmes personnes qui, selon l'espèce de leurs services, sont plus ou moins près de leurs maîtres. Cet étalage gradué dans la domes-

ticité, est fort de mode chez les Italiens, et c'est d'eux sans doute que La Fontaine a dit :

Tout marquis veut avoir des pages.

Les princes romains issus de maisons papales, sont plus ou moins fastueux, selon leurs richesses et selon le crédit dont ils jouissent auprès du Pape régnant. Ils recherchent avec beaucoup de soin les décorations étrangères, celles principalement des grandes cours. Si quelqu'un d'eux entre dans la prélature, c'est pour courir la carrière des nonciatures, et afin d'obtenir de bonne heure le cardinalat. — Les maisons Doria, Borghèse et Colonna, ont un luxe d'autant plus marqué qu'elles sont les plus opulentes. Elles ont à leurs gages un domestique très-nombreux qu'elles n'étalent que dans les grandes solennités. Je tiens du feu prince Borghèse, chez lequel je logeois à Rome, que le sien passoit huit cents. — C'est dans le rassemblement de tant de cliens, que son palais magnifique a tout l'éclat d'une cour souveraine. Les princes qui n'ont pas sa fortune (et c'est le plus grand nombre) louent, dans les grandes circonstances, gentilshommes et pages, pour relever leur représentation : les nobles qui font cette profes-

sion, si contraire dans nos anciennes idées à leur naissance, sont très-nombreux à Rome, et font ce service à merveille et à très-bon marché.

Joseph II qui avoit fait plusieurs voyages dans cette capitale, disoit ne connoître dans aucun pays, de classe d'hommes plus heureuse que celle des princes romains. — En effet, au-dessus de toutes les lois, ne payant que peu ou point d'impôts, jouissant d'une haute considération, respectés par les cardinaux qui en ont besoin pour nourrir leurs factions dans les conclaves, recherchés par les puissances qui veulent influencer l'élection des papes, ces êtres privilégiés ne connoissent d'autorité que la leur, et de considération désirable que celle attachée à leur existence politique.

La cour de Rome influant depuis plusieurs siècles sur les cours de l'Italie, on doit présumer que ses manières, son faste, son étiquette, on été imités par tous les grands des grandes villes. Aussi trouve-t-on par-tout la même magnificence dans les palais, les ameublemens et l'entourage du maître. Par-tout des galeries de tableaux et de statues; par-tout des maisons immenses, dont les appar-

temens en enfilade ne finissent pas; par-tout un cortége et une livrée superbe, nombreuse et choisie.

Cette magnificence qui nous paroît exagérée, ne prouve-t-elle pas la grandeur des Italiens dans les siècles passés, grandeur qui n'étoit plus celle des anciens Romains qui eut pour base, la bravoure, les armes, Mécène, Virgile et Cicéron; mais qui devoit son essor à la chevalerie, au commerce et aux fééries du Tasse, de Pétrarque et des Troubadours.

On ne peut se dissimuler que les opinions de la cour de Rome ont gouverné notre continent. On ne peut nier que le Nord et l'Occident n'aient reçu la lumière et le poli de l'Italie : les ruines majestueuses qui couvrent encore son sol, prouvent évidemment que, si les beaux arts y ont langui, ils n'en ont jamais été exilés. Convenons donc que cette nation, jadis guerrière, a soutenu sa grandeur, prête à s'éclipser, par l'éclat de ses pompes religieuses, et par les nombreux et éclatans foyers de ses sciences et de ses beaux arts.

Avant de sortir de Bologne, j'observerai que ce qui charme le plus le voyageur, d'Ancône à cette cité, c'est l'agriculture poussée au plus haut période, la population considérable

rable et aisée des campagnes, et le nombre étonnant des villes qui coupent si agréablement et si souvent cette route pittoresque. Les arts y sont, pour ainsi dire, germinans avec les végétaux ou planans dans les nues. Le rocher est-il nu ? vous voyez la tour antique et déserte d'un célèbre détrousseur du douzième ou du treizième siècle. — La plaine est-elle verdoyante ? elle vous conduit à une élégante maison ou à un château superbe où l'hospitalité des chaumières vous attend. — La mer mouille t-elle vos pieds, le long du chemin ? elle ne les menace pas : c'est un lac pour celui qui ignore la communication de ses eaux. Les plis de ses ondes, invitent l'habitant de ses bords à sillonner la terre : leurs miroirs tranquilles, à se reposer et à jouir de ses dons. C'est un spectacle continuel de grands objets et d'objets doux, qui portent tour-à-tour à l'enthousiasme et à la rêverie.

CHAPITRE XLIII.

Ile du Rhéno. — Arrivée de la division à Modène, à Parme et à Plaisance. — Les conquérans tombent toujours dans les mêmes fautes. — Entrevue de l'évêque de Plaisance et du général russe Souwarow.

De Bologne nous nous rendîmes à Modène. Quand on est familiarisé avec l'histoire romaine, on ne parcourt pas, sans émotion, la distance qui sépare ces villes. Dans une petite île que forme la rivière *il Rheno* (le Rhin) se conclut l'accord entre Antoine, le jeune Octave et Lépide. Ce fut sur ce point presque imperceptible, que l'univers fut livré à tous les fléaux de la tyrannie ! Ce fut là que l'anéantissement de la République romaine fut arrêté entre trois ambitieux qui, par une proscription nationale, se sacrifièrent leurs plus chers amis et leurs plus chauds partisans : ce fut dans cette conférence qu'ils se partagèrent le monde.

Cette île, sans doute insubmersible, existe encore.

Après ce traité, les triumvirs revinrent à Rome : et le sang humain ruissela quinze jours entiers, afin de remplir *de bonne foi* les articles ratifiés !

Modène rappelle encore le siége mémorable qu'y soutint le frère de Brutus contre Antoine qu'il força de s'en éloigner. Mais pourquoi s'arrêter sur des souvenirs lointains, toujours cuisans ?... Regardons plutôt la belle culture des campagnes, leur population multipliée, et les arts consolateurs qui ont effacé, par leurs productions riantes et agréables, les vestiges du triumvirat et de ses fureurs. Que de rivières, que de ruisseaux, que de sources arrosent ce jardin enchanteur ! On y désireroit cependant des ponts au lieu de bacs embarrassans en tout temps, et quelque fois dangereux par la crue des eaux hivernales. — Personne n'ignore la réunion éventuelle du duché de Modène aux états de la maison d'Autriche, par le mariage de son héritière avec un archiduc. A la mort du duc régnant, cette maison eût étendu sa puissance jusqu'à Livourne, ligne bien dangereuse pour la France, Rome et Naples;

mais la guerre décennale l'a effacée, et le César germanique s'est renfermé dans les Alpes de Jules.

Lorsque, d'après l'insurrection de Reggio, Modène eut pris parti dans la ligne cisalpine, son souverain qui s'étoit refugié à Venise, envoya à Paris le commandeur d'Est, pour obtenir la conservation de ses états. Le directoire avoit peut-être pris un parti ; mais rien ne perçoit de sa détermination. Personne cependant un peu au fait de la situation éventuelle de l'Italie par rapport à l'Autriche, ne désiroit que cette maison, qui possédoit déjà la Toscane, s'agrandît encore du duché de Modène. L'on devoit donc présumer que le directoire exécutif de France ne consentiroit jamais à le rendre au Duc, parce qu'à sa mort, comme je l'ai dit, il tomboit dans la masse des états héréditaires. — Le commadeur d'Est fut conseillé de s'appuyer de la France pour faire casser, par les peuples du duché de Modène, la clause matrimoniale qui les faisoit Autrichiens, et pour se faire proclamer leur souverain. — Il craignit de désobliger le Duc, n'osa aborder de face le directoire, et perdit, en protestations foibles et en pétitions mi-

nutieuses, un temps qui lui eût peut-être été propice, s'il s'étoit servi, plutôt, de son caractère aimable et des avantages que lui donnoit le sang, pour obtenir du gouvernement Français l'investiture du duché de Modène. —

Parme est une grande ville, bâtie avec goût et bien peuplée. Depuis que les Bourbons l'ont gouvernée, son industrie a beaucoup augmenté. Une colonie de Lyon y a transporté des métiers à soie et naturalisé l'aménité française. L'imprimeur Bodoni n'a que Didot pour rival ; — cependant on ne respire point à Parme l'air de Condillac ; ses moines de S. Jean et de S. Martin, n'aiment pas plus les Français que ceux de Ste. Gudule et d'Ensilden (40). Je fus reçu par M. le C.te de S. Vidal, d'une manière aimable ; nous causâmes quelque temps : et à la fin de semblables conversations, on est étonné de ne s'être trouvé divisé que sur un point, sur lequel encore, avec un bon esprit, on peut se tolérer, quand de chaque côté l'on n'a point d'armée.

Quelques Français que je vis à Parme massurèrent que les ministres du duc régnant gémissoient sous l'oppression de quelques chefs Autrichiens ; et qu'ils aimoient beau-

coup moins l'aigle germanique qu'ils ne craignoient le bonnet phrygien. Sans égard pour la neutralité du duché, les Croates et les Pandours enlevoient des nobles, presque sous les yeux du Duc. On craignoit à Parme d'être vu avec un officier français.

A Plaisance, la division d'Ancône fut bien dédommagée : elle n'entendit que des regrets adoucis par des vœux et des comparaisons flatteuses. Un chanoine de beaucoup d'esprit nous donna de précieux détails sur la bataille de la Trébia. *Si les Français reviennent*, disoit-il au général Monnier, *je combattrai sous leurs drapeaux.* — Ce n'est pas qu'il oubliât leur domination quelquefois indiscrète : il en parloit souvent; mais son cœur étoit oppressé de la tyrannie de leurs successeurs. Faut-il que les conquérans fassent les mêmes fautes en se succédant ? Entrent-ils dans un pays, ils promettent ou la liberté, ou l'indépendance, ou un gouvernement plus doux; et leurs bannières sont reçues avec enthousiasme. Dès qu'elles sont plantées, ils en ôtent les couleurs pour ne laisser que le fer de la lance; ils accablent le pays de contributions; ils en persécutent les habitans; ils leur font désirer le retour des

anciens gouvernans. Heureuses les provinces qui tiennent à de vastes Etats ! Les souverainetés isolées de la force, concentrées dans un territoire étroit, et opulentes par le sol et l'industrie, resssemblent aux sultanes de l'Inde qui deviennent la proie de tous les Tartares qui s'exterminent tour-à-tour.

La Trébia rappelle le Tesin, le Trasimène et Annibal. —

Une partie de la ville de Plaisance fut mise au pillage par les Russes après la bataille de ce nom, et ses campagnes furent saccagées. Nombre d'officiers autrichiens furent dépouillés ; les paysans fournirent, en butin, leurs vaches et leurs fromages ; beaucoup de nobles, quoiqu'attachés à la coalition, éprouvèrent les traitemens les plus outrageans ; quelques ecclésiastiques furent égorgés ; et ce ne fut qu'avec toutes les peines du monde, que les chefs moscovites, honteux de tels excès dans un pays neutre, vinrent à bout d'y mettre un terme. — L'évêque de Plaisance se présenta à l'issue de la bataille de la Trébia pour complimenter Souvarow : après les félicitations les plus animées, le prélat lui annonça avec tristesse que les Moscovites avoient tué des prêtres. —

Souwarow, en chemise suivant sa coutume, se prit la tête de ses deux mains et s'écria par trois fois : *des prêtres!*... puis reculant jusqu'à la porte de son cabinet, il s'y renferma.

CHAPITRE XLIV.

Notre entrée à Pavie : couronne de fer des anciens rois lombards : université de Pavie. — Champ de bataille de François I.er et de Charles-quint. — Réception amicale des Pavésans. — Réponse à ceux qui jugent les Italiens avec sévérité, prise dans les caractères italien, espagnol, anglais, allemand, et français; vœu d'union entre ces peuples. — Des hôpitaux autrichiens et russes. — Particularités relatives à Souwarow et aux Moscovites.

Le 16.e jour du départ (le 10 frimaire) la garnison d'Ancône arriva à Pavie et n'en repartit que le 24 ; avant d'entrer dans les détails d'un séjour si long, je parlerai de cette ville et de son territoire.

Le Pavésan est extrêmement riche et fertile, principalement en pâturages qu'il doit

aux irrigations naturelles et artificielles dont il est entrecoupé. Le trop célèbre Tésin baigne les murs de Pavie et y porte un commerce considérable. La ville, quoique grande et peuplée, est mal percée et mal bâtie, hors une belle rue qui la traverse dans sa longueur. C'est là qu'on inauguroit les rois lombards avec une couronne de fer, soit que l'on voulût dire qu'il falloit la tête la plus forte pour porter le poids du gouvernement, soit que cet attribut du pouvoir signifiât que quelque dur que soit le fer de la puissance, la rouille s'y attache toujours.

L'université de Pavie n'a jamais eu plus de réputation que depuis Joseph II. Il y plaça de savans professeurs et augmenta considérablement les honoraires des chaires. — Les bâtimens en sont vastes et magnifiques. Ses cabinets de physique, d'histoire naturelle et d'anatomie, sans être aussi beaux et aussi complets que ceux du palais Pitti, à Florence, en approchent beaucoup et sont tenus dans un ordre admirable. — Mais quelle différence de réception pour l'étranger, à Florence ou à Pavie! Lorsque je passai dans la première ville pour me rendre à Naples, des gardes du grand duc m'accompagnèrent

dans tous les appartemens du palais Pitti avec une dignité militaire et une civilité aimable, qui me donnèrent une grande idée, du successeur de Léopold : je voulus offrir quelque chose à un soldat et je fus refusé comme s'il eût accepté. — A Pavie, au contraire, chaque porte du Musée qui s'ouvroit, étoit une douane : et quoique l'on me dît que les exhibiteurs étoient des savans, je n'en veux rien croire encore. — L'instruction publique étoit suspendue quand nous arrivâmes ; les professeurs Moscati et Fontana manquoient aux études ; Pavie étoit menacée de ténèbres.

J'ai vainement demandé que l'on me montrât le champ de bataille où François I.er fut fait prisonnier. Aucun monument ne l'indique : et à moins de donner dans des rêveries, je crois que l'on n'en sauroit pas davantage. Il est bien plus intéressant d'apprendre que Bonaparte sauva Pavie d'un pillage dont elle avoit encouru la peine dans la première campagne d'Italie, et qu'occupée par les Autrichiens, elle s'en est souvenue, à notre passage. Nous étions dans l'adversité : et ses habitans nous ont accueillis avec des marques d'un attachement sincère. —

Quoi ! dira-t-on, les Italiens ont donc de la sincérité ?.... Et pourquoi toujours insulter au caractère des autres peuples ? Les Français qui s'érigent en juges des nations, ne ressemblent-ils pas aux puissans dont ils se plaignoient si amèrement avant 1789, parce que ceux-ci n'estimoient que leurs castes, leurs habitudes, leurs conventions et leur langage.

Je conviens, que malgré les communications qui depuis trois siècles rapprochent les provinces de la République fédérative de l'Europe, chacune d'elles porte un caractère différent.

L'Espagnol est sombre, religieux, inébranlable dans ses préjugés comme dans ses engagemens : en Amérique, il y a trois siècles, il convertit ou sacrifia.

L'Anglais est penseur et calculateur ; mais la loyauté qui lui est naturelle est trop soumise à la cupidité qui l'agite.

L'Allemand est laborieux, studieux et froid dans ses passions. Si l'observation l'absorbe, le travail le console : s'il est docile à l'autorité, s'il est semblable quelquefois à une cariatide sous le fardeau du pouvoir, c'est qu'il ne connoît rien au-dessus de la jouis-

sance de son loisir et de l'indépendance domestique.

L'Italien, battu par les tempêtes de l'ambition étrangère, changeant de maîtres presqu'à chaque génération, et toujours écrasé par les armées Ultramontaines, a dû prendre un caractère conforme à l'instabilité de son existence. Forcé d'obéir à la violence, il a dissimulé nécessairement, pour ne pas heurter ses vainqueurs : qu'on se mette à sa place.

Supposons un instant, Lille, Longwy, Valenciennes et le Quesnoy pris, les prussiens à Châlons et couvrant la Champagne, Lyon en insurrection, Toulon occupé par les Anglais et les Espagnols, les Pyrennées forcés, l'Ouest déchiré par les discordes civiles, les armées de la coalition ravageant l'Ile de France et menaçant Paris,.... quel caractère magnanime opposerez-vous individuellement à tant de désastres ? Que ne ferez-vous pas, que n'offrirez-vous pas au vainqueur pour qu'il éteigne ses torches menaçantes, pour qu'il épargne une famille éplorée, une ville dévouée au pillage, un département envahi ? — Je le demande à quiconque a traversé l'affreux théâtre de la

guerre en Italie..... S'il voyoit l'ennemi s'approcher de ses foyers et que la patrie, sans force pour les protéger, restât immobile,..... prendroit-il d'autre parti que celui de fuir son vainqueur, ou celui de le flatter et de l'adoucir? — Cette pénible situation ne seroit cependant que la première de sa vie..... Tandis que depuis des siècles, l'Italien n'a cessé d'être victime d'une foule de catastrophes plus horribles les unes que les autres. — Que nous sommes heureux de notre nombre et de notre territoire!

Le Français léger, inconséquent et toujours aimable, froisse souvent la vanité des autres nations, plutôt par étourderie que par orgueil. Il est avide quand l'occasion se présente, exigeant par fantaisie, prodiguant l'argent comme il le gagne, gai dans l'adversité comme dans le calme, aimant les choses réputées impossibles parce qu'il aspire à la gloire de les surmonter, intrépide jusqu'à la démence, jamais féroce, toujours généreux, mais léger dans ses affections comme dans ses principes (41).

Que dans les cinq nations dont j'ai osé esquisser le génie différent, on choisisse

cinq individus doués éminemment de chacun de ces caractères. Qu'ils se parlent et qu'ils vivent ensemble quelque temps ; je crois qu'avec de la sensibilité et de l'éducation, ils s'entendront au mieux et finiront par être amis inséparables.

Faisons donc tous nos efforts pour nous lier de cette tendre affection avec nos voisins. Attendons à jouir de la plénitude de leurs vertus pour les éveiller doucement sur quelques imperfections. Souvenons-nous bien que le dégoût ou l'éloignement que l'on a ressenti quelquefois pour certains individus, n'étoit que l'ouvrage de leurs ennemis et des nôtres.

Les habitans de Pavie ne cachoient pas le regret qu'ils avoient des Français, et combien ils désiroient leur retour. Depuis que notre armée avoit évacué leur territoire, les contributions étoient d'une pesanteur insupportable, et la police inquisitoriale au plus haut degré de rigueur. Nos successeurs n'avoient calculé pour rien l'affection des Pavésans. Les recherches sourdes sur les opinions politiques, suivies d'emprisonnemens, de coups de bâton et d'enlèvemens nocturnes, avoient jeté dans les villes où

nous passions (et sur-tout à Pavie) une terreur et un abattement qui glaçoit tous les esprits; la consternation étoit sur tous les visages, et la crainte dans tous les cœurs. — Je dirai encore un autre tort que nos successeurs avoient à l'égard des marchands et des ouvriers : ils ne dépensoient rien, lorsque les Français dominateurs, donnoient des fêtes, des bals, des repas, et faisoient travailler sans cesse pour leur tenue militaire.

Les hôpitaux Autrichiens et Russes, contenant 25000 malades et blessés, étoient placés à Pavie. — Nous recueillîmes beaucoup de particularités sur l'armée Moscovite, son général en chef et sur un corps de Cosaques du Don. A la bataille de la Trébia, dans une manœuvre, ils avoient passé deux fois le Tésin à la nage, sans perdre un cheval; ils s'étoient formés sur-le-champ et avoient attaqué avec une rapidité surprenante. Souwarow, homme d'esprit, vieillard intrépide et infatiguable, gouvernoit son armée, comme général et comme patriarche. Avec la même solennité, il donnoit des bénédictions, entonnoit des pseaumes dans la mêlée, ordonnoit des bastonnades : tout étoit

de

de son ressort. Son caractère est neuf dans l'histoire d'Occident.

Nous vîmes à Pavie un assez grand nombre de Russes, chargés de la police des hôpitaux et des bagages. Tous les officiers portoient l'ordre de St.-Alexandre-Newski en sautoir, récompense donnée à ceux qui avoient survécu à la bataille de Novi : leur corps d'armée qui en formoit le centre, fut repoussé deux fois et eût été complettement détruit, si le général Kray n'eût fait une diversion avec 12000 hommes de troupes fraîches. Les Moscovites convenoient avoir considérablement perdu et ne s'être jamais trouvés à une affaire aussi chaude. Ils nous parlèrent avec admiration, des généraux Pérignon et Grouchy, faits prisonniers à cette bataille.

CHAPITRE XLV.

Du commissaire à l'échange des prisonniers de guerre, M. le baron de Légisfeld. — Ordre du général en chef Mélas, de faire rentrer en France, la division d'Ancône par le Tyrol et Mayence. Résistance énergique à cet ordre. — Lettre du général Monnier à M. de Mélas. — Passage de la division par le col de Tende. Du jeune Martigny, officier autrichien.

Les administrations, la chancellerie de guerre, et le parc général de l'artillerie de l'armée autrichienne étoient encore placés à Pavie. Le général Monnier, le jour de l'arrivée de la division, reçut la visite de M. le lieutenant Col.-Baron de Légisfeld, chargé des échanges. — Le général voulut aussitôt concerter sa marche pour France. Mais cet officier observa que le baron de Mélas devoit être consulté et qu'il alloit lui en écrire. Ce général en chef faisoit alors bombarder Côni, place forte qui se

rendit au prince de Lichtenstein le 3 décembre, après 24 heures de feu. Nous eûmes la douleur d'être témoins des illuminations, en réjouissance de cette conquête.

La réponse de M. de Légisfeld étoit d'autant plus inquiétante, qu'il avoit laissé échapper des plaintes contre la France, à l'égard des échanges. Il prétendoit que des prisonniers de guerre Français, rendus sur parole, avoient été repris dans des combats postérieurs ; nous sûmes depuis qu'on l'avoit trompé : mais cette erreur servit de fondement ou de prétexte à la violation de la capitulation d'Ancône.

Quelques jours après, le courrier envoyé au général Mélas rapporta l'ordre d'expédier la garnison d'Ancône par le Tyrol et Mayence. Le lieutenant Col.-de-Légisfeld mit, dans sa notification, tous les égards propres à en adoucir l'amertume ; mais le poignard dont il nous frappa, n'en étoit pas moins acéré.... Le général, l'état-major et un grand nombre d'officiers de la division étoient présens : *Ne préférez-vous pas*, s'écria Monnier, *vous faire tous égorger ?... Oui, Général*, répondirent-ils, *plutôt la mort !*

Monsieur le lieutenant-colonel, ajouta le général, demain vous pouvez faire rassembler la division sur la place publique : mais je vous déclare qu'on l'exterminera toute entière, si l'on persiste à lui faire prendre la route du Tyrol.

M. de Légisfeld, vivement ému de cette scène, proposa au général d'écrire au baron de Mélas et l'assura qu'il alloit sur-le-champ faire partir sa dépêche.—Cette lettre mérite d'être rapportée.

« Pavie, le 15 frimaire an 8 de la République Française.

« *Monnier général, à S. E. M. le baron de Mélas, commandant en chef les troupes Impériales en Italie.*

» Monsieur le Général,

» J'ai l'honneur de vous adresser les plus instantes observations que mon devoir, ma responsabilité et l'intérêt de la garnison d'Ancône m'ordonnent de faire, concernant l'ordre de départ et de route que vous avez déterminé.

» La capitulation que j'ai faite avec M le

feld-maréchal, baron de Frélich dit, art. II : la division d'Ancône sera accompagnée dans sa marche *jusqu'aux avant-postes de l'armée française en Italie* ; et art. III : *elle se rendra en France par la voie qu'elle jugera la plus commode.*

» Lorsque j'ai dû traiter et me rendre, tous les Français sous mes ordres ont exigé de n'entrer en négociation qu'avec des autorités loyales et connoissant le droit des gens..... Si vous persistiez, M. le Général, à nous éloigner de France, lorsqu'en huit jours nous pouvons lui être rendus ; si vous persistiez à nous faire rétrograder et parcourir une partie de l'Italie, le Tyrol, la Suisse et l'Allemagne, vous me permettrez de dire que la capitulation est violée : et que de la part de la nation autrichienne, le droit des gens est violé envers la nation Française.

» Je protesterai, M. le Général, contre une vexation d'autant plus injuste et douloureuse, que nous ne la méritons pas. J'ai trop à me louer des généraux avec lesquels j'ai capitulé ; ils se sont rendus (art. IV) responsables de leurs engagemens solennels, au nom de votre nation : enfin je con-

nois trop la réputation d'honneur et de gloire de M. le baron de Mélas, pour m'attendre à une aussi cruelle injustice et me décider à la supporter. Mes frères d'armes ne pourront s'y soumettre et vous ne la consommerez pas.

» Nous avons tous fait notre devoir, et nos ennemis ont été forcés de nous estimer. Sur le point de mettre le pied dans notre patrie, l'Europe ne croira pas que le général en chef Mélas qui l'occupe de son nom, profite des succès que donne l'inconstante fortune, pour déchirer le pacte le plus sacré, pour faire voyager pendant deux à trois mois, dans la plus dure saison, par les chemins les plus difficiles et au milieu des dangers de toute espèce, une foible garnison, déjà si fatiguée et composée à moitié de malades, de femmes et d'enfans.

» Je vous demande donc, M. le Général, de revenir sur votre ordre; il y a huit jours que nous sommes retenus à Pavie. Veuillez ordonner que la division passe ou par le Mont-Cenis ou par tout autre chemin direct à travers les Alpes. Pour ne point entraver vos opérations, faites-nous traverser votre ligne en voyageant les nuits;

et si la pénurie des vivres pouvoit être un motif pour empêcher notre marche par le Piémont, nous consentons à ne recevoir que les rations de pain et le traitement accordé d'ordinaire aux prisonniers de guerre. Ce sacrifice ne nous coûtera rien; et vous ne direz pas à la France, par notre organe : *Usez de représailles envers les Autrichiens.*

» M. le Général, en voulant nous réduire au désespoir, en ne respectant pas la capitulation qui fait notre sauve-garde, nous vous demandons tous à être plutôt retenus en captivité. Nous le préférerions.... je refuse de me rendre responsable des malheurs, des dangers et des suites qui naîtraient d'une mesure aussi injuste que cruelle.

» Je vous prie, M. le Général, de relire ma lettre : et j'ose espérer que vous y répondrez favorablement ».

» Veuillez agréer l'assurance de ma haute considération.

Signé, MONNIER.

Cette dépêche fit sur le baron de Mélas l'effet désiré, quant à la marche de la division, à travers le Tyrol et l'Allemagne;

mais au lieu de déterminer son retour aux avant-postes de l'armée française, par le Mont-Cenis, ou par la Bochetta, il l'avoit fixé par le Col-de-Tende.

Les ennemis du nom Français qui lui en donnèrent le conseil, savoient bien que cette montagne étoit impraticable à la fin de Frimaire, et qu'en supposant que le magnifique chemin qu'on y a percé ne fût pas obstrué par les glaces, on exposoit la garnison d'Ancône à ces ouragans formidables qui ensevelissent dans un instant sous des torrens de neiges, les hommes assez téméraires pour attaquer le Col-de-Tende dans cette saison. Ils savoient bien que des compagnies de soldats avoient disparu sous ces déluges effrayans. Ils savoient bien qu'en faisant passer la division par des sentiers infréquentés, et dont les traces dangereuses par les précipices dont elles sont bordées, conduisent à des embuscades et dans des villages infectés de barbets, cette division perdroit ses équipages et diminueroit au moins de moitié, si elle ne succomboit pas toute entière.

Il n'y avoit cependant rien à répliquer, puisqu'on avoit demandé *à passer*

ou par le Mont-Cenis, ou par tout autre chemin direct à travers les Alpes. — Il fallut se préparer au départ pour Voghera le lendemain matin.

Je m'arrête pour rendre hommage aux égards et aux attentions délicates du lieutenant-colonel de Légisfeld, ainsi qu'à la sensibilité d'ame que ne cessa de nous témoigner son intéressant adjoint, *M. Martigni.* Disons le hardiment : c'est un jeune Français que sa famille égara dans le choix des drapeaux ; mais sa place au bureau autrichien des échanges, ne lui a jamais servi qu'à consoler ses compatriotes, à adoucir leur captivité, à partager avec plusieurs d'entre eux son lit et sa bourse, à leur offrir ses soins et ses propres vêtemens. Ce jeune homme, je le demande à la France entière, n'étoit-il pas l'ami des Français, jusque dans le camp ennemi? Qui me blâmeroit, après avoir entendu mes compatriotes le bénir et après avoir reçu de lui, ma famille et moi, tout ce qu'un cœur aimant suggère, qui oseroit me blâmer d'en avoir été vivement attendri ? Qui oseroit me condamner d'avoir éprouvé de l'émotion, quand sa bouche, gonflée par les pleurs, pronon-

çoit le nom de sa mère.... et d'avoit saisi, avec un sentiment irrésistible, la lettre que, tremblant de tous ses membres, il me proposa pour elle? Sitôt mon arrivée en France, je remplis le serment de mon cœur. — Bon jeune homme! je te remercie.... L'heureuse paix dont tu jouis avec moi, te rend sans doute à ta mère chérie !

CHAPITRE XLVI.

Suite de la marche de la division. — Des hôpitaux militaires des Russes et des Français : causes de la mortalité qui frappe nos défenseurs. — Tableau déplorable de nos misères. — Passage à Alba-Pompéïa, à Cherasco, et à Fossano. — Retour à Alexandrie par Bràs, Alba-Pompéïa, S. Damiano, Asti et S. Féliciano. — Indignation de la garnison autrichienne à notre retour.

La garnison d'Ancône passant par Voghéra et Tortone, arriva le 26 frimaire à Alexandrie : elle y séjourna le lendemain.

Cette ville, ainsi nommée du pape Alexandre VI, est une des premières forteresses du Piémont, du côté de l'Italie. Elle fut cédée à l'armée française commandée par Bonaparte, comme place de sûreté, par le traité de paix du roi de Sardaigne, lorsque,

victorieuses des Autrichiens et des Piémontais, nos phalanges n'étoient plus qu'à deux petites journées de Turin : elle venoit d'être prise (an VII) par les Austro-russes, après un siége meurtrier.

Elle n'offroit pas, comme Pavie, ce mélange de troupes et d'administrations, de pièces de siége et de canons de campagne, d'Allemands et de Moscovites ; c'est qu'Alexandrie étoit alors une forteresse de première ligne, appuyant l'armée agissante contre nous, tandis que Pavie, plus reculée de la scène active de la guerre, offroit protection au parc de son artillerie et à ses magasins, et tranquillité aux hôpitaux et aux directions militaires et civiles. Les Moscovites, pour la plupart, avoient abandonné Pavie en même-temps que la division d'Ancône.

L'article préliminaire de sa capitulation avec M. de Frélich avoit déjà produit l'effet désiré ; et il faut que l'ordre donné aux Russes de se séparer de l'armée autrichienne fût bien impératif, puisqu'ils transférèrent avec eux leurs blessés et leurs malades, au cœur de l'hiver, sur des monts couverts de neiges, et à travers des rivières débordées et chariant de glaçons.

Je remarquerai qu'en France, en Allemagne et chez les autres nations du couchant de l'Europe, les arts, bienfaiteurs de l'humanité, ont pénétré dans leurs armées. L'humanité se console, en voyant ces ambulances couvertes et à quatre roues, suspendues sur des ressorts lians, confiées à des charretiers adroits, et suivies d'officiers de santé et de pharmaciens habiles, lesquelles transportent ceux que le climat ou le fer a frappés, par-tout où leur sûreté l'exige, sans commotion, sans danger et sans retard de guérison. Je suis d'autant plus frappé de ces établissemens ingénieux et admirables, que les peuples de notre aurore ne les connoissent pas.

Les Moscovites placèrent leurs blessés et leurs malades dans des charettes de paysans sur des lits de fumier. Quand ils y furent assis, on les en recouvrit jusqu'aux épaules. Cent quatre-vingt de ces malheureux, passant une petite rivière dont les eaux étoient débordées, y périrent avec les bœufs qui les traînoient. — Je ne suis point assez habile pour juger la question, *si par la manière de combattre d'aujourd'hui, on perd moins d'hommes qu'autrefois;* mais il est sensible

que, par la perfection donnée à nos hôpitaux d'armée, sédentaires ou ambulans, la France perd moins de soldats, soit à la suite des engagemens, soit par l'insalubrité des climats où elle les envoie.

Cependant plusieurs causes diminuent encore de beaucoup nos cadres par des décès trop fréquens.

Le soldat français blessé et qui peut encore faire feu ou diriger sa baïonnette, ne quitte le champ de bataille que lorsque la perte de son sang a affoibli ses forces, ou bien lorsqu'il a été, j'oserai le dire, puni de sa tenacité par plusieurs graves blessures. — Si dans sa convalescence, il apprend qu'il va se livrer une grande bataille, il sort de son lit, trompe la vigilance de ses gardiens, et donne avec son corps ou sans lui. — Voilà une des causes de la dépopulation de nos armées.

Mais il y a des causes déplorables (et il faut avoir le courage de les révéler). Elles proviennent, 1.° de l'affreuse nécessité où l'on a été d'employer, comme officiers de santé, des élèves sans pratique et sans lumières; 2.° de la coupable facilité avec laquelle on a donné des commissions d'offi-

ciers de santé, à des individus étrangers à l'art divin des Ambroise Paré et des Petit, pour les soustraire à la réquisition : de sorte que pour donner à des hommes pusillanimes une chance de plus dans la vie, on a frappé la vie d'un grand nombre de braves, de mille chances de mort plus ou moins étrangères au destin des combats; 3.° de l'avarice sans cœur de certains préposés en connivence quelquefois avec leurs surveillans; 4.° des directions d'hôpitaux confiées à des cannibales qui en dévoroient la chair, et qui achevoient les victimes qu'ils avoient livrées à la faim, à la mal-propreté, au délaissement et au désespoir; 5.° des drogues imitant à l'œil les beaumes, les spécifiques et les purgatifs, et produisant trop souvent des effets mortels par leur putréfaction; 6.° de l'abandon, de la dureté, de l'insensibilité des gardiens, et de la cruauté jusqu'à lors inouie de quelques-uns; (lecteurs, écoutez-moi jusqu'à la fin) de quelques gardiens qui ont étranglé des malades endormis ou en délire, pour s'approprier l'argent déposé sous leurs chevets. — Quand on apprend de telles horreurs, ne préféreroit-on pas les charriots russes et le fleuve qui les engloutit?

Mais le gouvernement de la France s'assied dans le temple de la Paix, et le génie conservateur en monte les degrés. A sa vue pénétrante et sourcilleuse, quelques hommes qui se disoient de sa suite, se cachent dans la foule qui recule, en les voyant couverts d'or et de sang. Il présente aux récompenses de la patrie, ceux qui lui ont conservé les Nestors des Maurice et des Lowendall, les Ajax de Bonaparte et de Moreau; — les premiers, courbés sous le poids des lauriers et des ans : les seconds, émondés par la victoire et couronnés par l'indépendance nationale, les appellent leurs pères..... C'est de ce corps de sciences et de vertus, que l'on se servira si la guerre recommence, et c'est dans la paix qu'il faut songer à le grossir.

D'Alexandrie on nous fit prendre la route d'Acqui, petite ville où la grande route n'arrive pas. Elle est au pied des montagnes qui séparent la Ligurie du Piémont : ses eaux minérales sont sa seule célébrité. Ayant été volé dans cette ville, elle en aura beaucoup plus dans mon souvenir que dans mes récits.

Nous nous étions plaints de la traverse d'Alexandrie

d'Alexandrie à Acqui ; mais ce n'étoit rien en comparaison des routes qui conduisent à Nice - Montferrat et à S.-Stéphano. Ce sont des rigoles semées de trous et de roches : les pluies abondantes les avoient comblées de la boue des montagnes. Le froid avoit gelé à moitié ces détrits, de sorte que l'on fut obligé d'abandonner les deux tiers des voitures et des charriots. On chargea les effets sur des mulets qu'on loua fort cher dans les villages ; vers la nuit, beaucoup de leurs conducteurs disparurent avec les animaux et leur charges. Une grande partie de la division marcha sans souliers sur la glace. Les femmes et les enfans, surtout, inspiroient la compassion la plus touchante ; deux d'entre elles accouchèrent en chemin, et ma femme les plaça dans sa voiture, l'une dedans et l'autre derrière. Souvent il falloit se glisser sur des poutres brillantes de givre, jetées sur des torrens profonds et traverser des rivières rapides, chariant des éclats de glaces ou des arbres déracinés. Les Barbets des villages placés sur des sommités, nous tiroient de temps en temps des coups de fusil ; un détachement nombreux de ces voleurs suivoit

notre arrière-garde et dévalisoit nos traîneurs.

Les 3 et 4 nivôse, nous séjournâmes à Alba-Pompéia, qui porte le nom de son fondateur, le grand Pompée : il étoit juste de s'y reposer, après une marche fatigante et dangereuse. Un officier piémontais, homme d'esprit, auquel je témoignai mon étonnement de ce que dans un pays gras et arrosé de rivières, de ruisseaux et par les eaux de neiges, les paysans préférassent la profession de *Barbet* à celle de cultivateur, cet officier, dis-je, m'assura que la cour de Turin n'avoit jamais réussi à en faire des pasteurs tranquilles et hospitaliers ; et qu'à l'époque où il me parloit, les Autrichiens avoient déjà perdu plusieurs bataillons dans des embuscades favorisées par le site : je ne réponds pas de la justesse de l'assertion.

D'Alba-Pompéia, la garnison marcha sur Chérasco, ville forte située sur une colline élevée qui domine la jonction de la Sture et du Tanaro. Les Autrichiens y avoient une garnison de six mille hommes.

On y monte par des rampes difficiles dans la saison froide et nébuleuse. Mais dans les beaux jours, ce lieu doit être enchanteur

par sa domination sur une riche vallée, arrosée des eaux de deux rivières, et décorée de bois, de cultures et de monticules. Malgré le froid qui régnoit avec sévérité, un soleil pur doroit l'élégante beauté du paysage.

Je parcourus, la ville malgré le froid rigoureux qui se faisoit sentir. Toutes les maisons, généralement jolies, sont alignées au cordeau et forment des rues longues et larges. Ayant logé par billet chez les habitans, la garnison pensa généralement qu'ils étoient dignes de posséder un lieu aussi salubre et aussi romantique. Les dessinateurs et les bonnes gens, voyageant en Piémont, peuvent, sur ma parole, aller à Chérasco. J'oubliois les amateurs de bonne chère : le gibier, les truffes blanches et les *bons visages* y sont communs.

Il fallut quitter Chérasco et aller à Fossano. Nous nous y arrêtâmes trois jours, pour savoir si le Col-de-Tende étoit praticable. Mais quel fut le désespoir de la garnison, en apprenant qu'il étoit encombré de neige, et qu'il falloit retourner à Alexandrie ? On n'a pas d'idée de la douleur qui se répandit parmi les femmes, les enfans et les vieillards : une mère, dans la dernière marche,

avoit vu son enfant se glacer sur son sein : elle fut forcée de l'abandonner sans sépulture, car dans ces marches pénibles, tantôt sur le verglas, tantôt dans des boues, on ne s'attend point ; chacun songe à soi ; la souffrance personnelle endurcit sur la souffrance la plus proche ; et le malheur qui rassembleroit tous les passans dans une ville, est abandonné par un corps en marche, sans inspirer le plus léger mouvement de sensibilité. Tous les égards sont étouffés et le *sauve qui peut* gouverne tyranniquement la pensée.

En passant à Bras, on conçut l'espoir de ne pas rentrer dans les horribles chemins où plusieurs individus avoient laissé la vie et la plus grande partie de leurs effets les plus précieux ; mais on les reprit à Alba-Pompéia. Cette rentrée fut d'un sinistre augure : le Tanaro rouloit avec rapidité d'épais glaçons. Au-dessus du bac, quelques équipages hasardèrent le gué et passèrent. Mais de nos camarades, las d'attendre le retour du bateau, (et on reconnoît là l'impatience française !) se jetèrent dans le gué avec des mulets chargés. En un instant l'activité du courant, jointe à l'épaisseur des glaçons,

les fit dévier de la ligne étroite du passage ; ils culbutèrent dans des fosses profondes ; les animaux furent perdus avec les malles ; et fort heureusement, des batelets voisins sauvèrent nos compatriotes.

Le lendemain, il falloit repasser le même bac pour se rendre à S.-Damiano dont la position s'élève sur une vallée assez étendue qui, en hiver, ressemble à un marécage. Le froid ayant augmenté pendant la nuit, avoit glacé la rivière uniquement sur le bord du rivage où le bac étoit attaché. Il falloit rompre une croûte épaisse de six pouces : et cette croûte s'étoit reprise avant que l'on eût cessé de briser la glace à l'autre bout. Le gué n'étoit pas gelé : et malgré l'événement sinistre de la veille, les voitures s'y précipitèrent, si accrochèrent et passèrent sans accident à l'autre bord.

On n'alloit point à S. - Stéphano ; on reprit la grande route ; et cette idée consolatrice nous rendit la patience et l'énergie. Le général Mélas étoit l'objet des imprécations de la division et même des Croates d'escorte. Les misères communes avoit réuni les deux peuples : je dois le dire, les Croates s'empressèrent, dans tous les

momens, à nous rendre service. Nous eûmes à nous louer des égards et de la politesse du lieutenant Tomola ; le général l'en remercia par le présent d'un sabre. — M. Tomola étoit d'un aimable caractère; il avoit été fait prisonnier au commencement de la guerre, et avoit passé quelque-temps en France jusqu'à son échange. Il connoissoit Paris et Vienne; il avoit parcouru en l'an VII, ainsi que tous les Autrichiens, les principales villes de l'Italie. Eh ! bien : rien, selon lui, n'étoit préférable à l'Allemagne que la Croatie. — Il disoit souvent au général Monnier, avec un sourire de présomption : *Seigneur général, nous irons dans trois mois à Paris.* — L'ayant retrouvé pendant l'armistice que produisit la bataille de Marengo, le général lui demanda quand il viendroit à Paris. — *Ah! ah! signor générale*, s'écria-t-il en se frappant la poitrine, *noi siamo tutti disperati!* — J'ai rapproché ces deux propos, parce qu'ils peignent l'esprit des guerriers autrichiens dans la prospérité et dans l'adversité.

A notre arrivée à Asti (le 12 nivôse), le thermomètre de Réaumur étoit à quinze degrés $\frac{1}{2}$ au-dessous de zéro. Que l'on juge de

ce qu'a dû souffrir une garnison embarrassée d'une population assez nombreuse pour fonder une colonie, et trouvant à peine de quoi vivre dans un pays où il étoit dangereux de ne pas marcher réunis.

Après avoir couché à S.-Féliciano, la colonne rentra dans Alexandrie. Elle en étoit sortie brillante dix sept jours avant.... elle y reparoissoit, affoiblie, pauvre, sans souliers, et incertaine si le général Mélas ne l'enverroit pas se détruire tout-à-fait dans les rochers du Tirol. Les Autrichiens qui l'avoient vu partir, furent si affectés de l'état déplorable où ils la retrouvoient, qu'officiers et soldats accablèrent les nôtres de prévenances et de soins. Ils les traitèrent de leur mieux dans les cafés et les tavernes : *N'accusez pas la nation allemande*, disoient-ils, *cette cruauté n'est point dans son caractère.*

CHAPITRE XLVII.

Départ pour Serra-Vallé. — Notre rentrée sous les drapeaux de France aux avant-postes sous Gavi ; jouissance inappréciable, en voyant nos braves soldats. — Arrivée à Voltaggio : réception hospitalière d'un vieux ménage Voltaggien. — D'un Français avec lequel je passai la soirée : ce qu'il étoit.

Le soulèvement qu'excita dans la garnison d'Alexandrie le traitement de celle d'Ancône, garantit sans doute le général Mélas des conseils perfides qui avoient compromis son caractère. Il se hâta de nous faire partir le lendemain pour Gènes qui n'est éloignée que de trois marches. Serra-Vallé est la première ; Voltaggio, l'avant-dernière.

A Serra-Vallé, les Autrichiens avoient quelques troupes légères d'infanterie allemande, et les légions de Bussi et de Rohan. La majeure partie de ces légionnaires étoit

française ; leurs chevaux étoient excellens : j'en vis un escadron rangé près d'un immense magasin de fourrage ; les cavaliers en nous voyant, sembloient revoir leur patrie. *Ah! que vous êtes heureux*, disoient-ils, *vous allez rentrer en France !* Quelques-uns pleuroient : l'un d'eux assénoit des coups de baguette sur la tête de son cheval, en lui disant : *Museau d'allemand, je te rends ce que le caporal m'a donné ce matin.*

Le maître du toit qui m'abrita ne savoit où donner de la tête et m'assura, avec douleur, que son dessein étoit d'en déguerpir. Je me roulai dans mon manteau et me couchai sur le carreau, au plus près du foyer. Mais comme on dort, quand on s'attend le lendemain à rentrer au milieu de tout ce que la patrie a d'illustre et d'héroïque !

Avec quelle joie la garnison partit de Serra-Vallé le 16 nivôse ! De quel sentiment de respect ne fus-je pas saisi, en mesurant des yeux l'inébranlable rocher de Gavi !

En apercevant notre première sentinelle, je vis tout le peuple auquel j'avois la gloire

d'appartenir : en touchant la terre sur laquelle il avoit l'immobile fierté d'un propriétaire armé pour sa défense, je sentis avec orgueil que j'étois aussi le fils de la terre. En entendant crier *qui vive*, tous mes sens répondirent *Français*. J'étois pénétré d'attendrissement : de toutes les voluptés de ce monde, en est-il une qui se compare au sentiment de la patrie? On la saisit cette mère adorable! on la serre de mille et mille affections, on la bénit du présent de la vie, on la lui offre de nouveau, tout heureux que l'on est de revivre sur son sein. L'herbe de la maison qui est hors d'elle, vous paroît fanée et triste; tout ce qui est au dedans, est enchanteur. Aux sensations profondes que cause le plaisir de la revoir et de la toucher, succède une folie, un enthousiasme, des transports inconnus et maîtrisans! Je me fais gloire de ce délire; j'en savoure encore plus à l'avouer. Avant d'être remis aux avant-postes, ma poitrine étoit oppressée et ma tête pesante.... On me rend au corps-de-garde de ma nation : et dès-lors mes poumons se dilatent, mon cœur palpite sur toute la France; et ma bouche la presse dans tous ses guerriers. Celui-ci s'in-

forme du bonheur public; celui-là de son vieux père; celui-là de sa sœur, de son amante, de nos grands hommes, de nos destinées.... Tous sont instruits et heureux.

Nous couchons à Voltaggio; et c'est presque reposer dans le berceau natal. Un couple vénérable par trente ans d'union, offre à ma famille son innocente chaumière. Nous nous chauffons avec ces bons patriarches, autour d'un foyer antique. Nous leur racontons nos misères, nous leur peignons la jouissance qui vient d'en être le prix; et leurs regards brillent de jeunesse et de bonheur! Le sentiment de la patrie est un présent que la nature fait à toutes les nations et à tous les âges: c'est à leurs magistrats à placer ce don précieux dans le sanctuaire des lois.

Je n'ai point encore parlé d'un commissaire des guerres-adjoint que j'avois souvent distingué à Ancône par son zèle dans l'inspection des moulins et des farines, et par ses conversations savantes et agréables. Pendant la route avec la garnison, il m'inspira un penchant et une estime, desquels depuis je n'ai plus été le maître. Tout décéloit en lui l'éducation la mieux soignée,

et l'homme le plus près de son semblable. Sur la route, dans les marches épouvantables que nous fîmes, il alloit à pied, suivi d'un vieux domestique conduisant un âne chargé de deux paquets misérables. Ses cheveux blancs étoient encore blanchis par le givre, ses pieds étoient dans les neiges; mais sa résignation et sa gaieté annonçoient une ame supérieure aux vicissitudes de la vie et à ses calamités. A 65 ans, avec des talens distingués et la conduite la plus régulière, on ne voyage point ainsi, sans un malheur cuisant, sans un grand revers d'état ou de fortune..... Mais alors, si l'on n'est pas dur et hautain, il perce toujours quelque mal-aise; d'anciens plis vous décèlent; on laisse du moins échapper un soupir; on se plaint par fois de l'injustice humaine.

Ce français, connu de toute la division sous le nom de *citoyen Franck*, ne laissoit rien à deviner, car il fut toujours d'une égalité d'humeur charmante. Je le voyois cheminer gaiement avec les soldats dès le point du jour, je faisois souvent route avec lui; et si quelqu'un tomboit, il étoit le premier arrivé pour le relever. Comme je me doutois de quelque chose..... Jamais je

ne l'entretenois de la France : jamais encore je ne lui parlois de mes opinions dans la crainte de blesser les siennes ; mais quand il parloit de la patrie, c'étoit avec des sentimens d'idolâtrie et de respect. Si la mémoire le ramenoit vers les abus de notre monarchie, c'étoit toujours sans déguisement et souvent avec une indignation qui prouvoit l'homme passionément ami du bien. Mais quand sa conversation se portoit vers les principes libéraux, c'étoit encore avec une sagesse et une énergie toutes philantropiques !

Comme dans les haltes et le repos des marches, j'avois besoin de nourrir avec lui mon ame et ma pensée, et comme il préféroit la société de ma famille, nous nous trouvions presque toujours ensemble ; il étoit avec nous à Voltaggio ce soir là. Nos hôtes allèrent se coucher ; nous restâmes seuls au coin du feu : j'en profitai pour lui tenir ce langage :

» Citoyen Franck, nous touchons au terme de nos maux, et nous allons nous séparer. Vous m'avez témoigné une vive amitié..... Peut-être ne nous verrons nous plus..... J'en suis affecté. Demain arrive,

et vous ne m'aurez rien dit..... Est ce que vous ne me croyez pas capable de garder un secret? Pourriez-vous croire?.... — N'achevez pas, me dit-il, mon cher Mangourit! Vous allez tout savoir, et il se jeta à mon cou.

» Il y a plus de trente ans, poursuivit-il, que j'étudie la politique et l'intérêt réciproque des nations de l'Europe. Pour les mieux connoître, je les ai toutes visitées par commissions expresses de l'ancien gouvernement français. C'est chez elles que j'ai appris leur histoire, leur géographie et leurs langues : je me suis arrêté chez chacune d'elles, assez de temps pour connoître leurs mœurs, leurs opinions et leurs préjugés.

» Je m'accoutumai sans peine et de bonne heure aux usages étrangers; et c'est ainsi que je me suis procuré facilement les notions les plus exactes sur chaque gouvernement.

» Pourvu de pareils matériaux acquis par autant de fatigues que de constance, je fus chargé de quelques commissions diplomatiques intéressantes. Mais je dois vous l'avouer, tous ces titres me firent plus

de jaloux que d'amis. Quoique je fusse soutenu par des parens puissans (à cette époque) par leur naissance et des dignités, mes concurrens substituèrent l'intrigue à mes services et étouffèrent mes réclamations. Mes prétentions vieillirent ; et dans les cours, mon cher Mangourit, quand on n'est pas soutenu par un nom fameux et de grandes richesses, on est bientôt oublié.

L'amour de l'ordre, de la justice et des mœurs, et l'espoir que les abus portés à l'excès dans tous les genres, étoient arrivés à leur terme, me firent accueillir, presqu'avec transports, les principes de la révolution. Prêt à tous les sacrifices utiles au bien public, je les ai signalés et m'y suis soumis des premiers. Mon attachement à ma patrie étoit pur, mes opinions sincères et ma conduite conséquente à ces principes.....

» Le gouvernement ayant eu besoin de ma longue expérience dans les affaires, je fus nommé ministre plénipotentiaire en Allemagne. J'en fus rappelé pour occuper la place de ministre des relations extérieures. Cinq jours après, l'on me remplaça et l'on

m'envoya à Gènes. — Tous ces événemens n'ont altéré que ma bourse ; mon ame est restée calme, sans ambition, sans cupidité et sans intrigue, parce que mon dévouement à ma patrie n'a jamais dépendu, ni de ses faveurs, ni de son oubli.

» Après une année de séjour à Gènes, je fus rappelé : je me rendois avec confiance à Paris, pour y rendre compte de ma conduite politique, lorsqu'un avis secret sur le sort funeste qui m'y attendoit, me détermina, après bien des combats, à rebrousser chemin. Tout cela se passoit au mois de juillet 1793 : — de retour à Gènes où j'avois laissé ma femme, je passai en Toscane, où j'éprouvai beaucoup de persécutions. Ne pouvant y rester, j'y laissai ma compagne. — Vous, mon ami, dont la votre vous a suivi par-tout, vous sentez combien il dut m'en coûter, à me séparer, pour la première fois, de la mienne, après vingt ans de mariage. Nous l'avons été bien long-temps !..... Nous le sommes encore, dit-il avec attendrissement : c'est le plus grand dégoût que l'on puisse éprouver dans la vie !

» Pour éviter les tracasseries que l'on me faisoit

faisoit sans cesse, je changeai de nom et me procurai les passe-ports convenables. C'est sous ce déguisement que j'ai parcouru l'Italie que je connoissois déjà, et dont vous savez comme je parle la langue : c'est sous le nom de *Franck* que je fis connoissance avec le général Dessoles, qui commandoit à Ancône où j'étais passé, après l'occupation de Venise par les Autrichiens. C'est enfin sous ce même nom que vous m'avez vu exercer les fonctions de commissaire des guerres à Sinigallia.

» Je vous ai souvent, mon cher Mangourit, exposé ma moralité et mes principes ; vous savez si je les ai voués au bonheur des hommes ! Vous ne m'avez pas, je crois, vu agir autrement dans des momens difficiles. Si je l'avois fait, j'en serois inconsolable.

» Maintenant, vous me connoissez comme vous même : et je suis certain que les aveux que je viens de vous faire, loin de diminuer votre estime pour moi, la fortifieront : mon véritable nom est *Naillac*.

Je le serrai étroitement dans mes bras, en le priant d'être mon ami, comme toute

ma vie je ferois profession d'être le sien. Nous nous quittâmes en nous embrassant encore; et j'étois fier d'être le premier dépositaire du secret d'un homme de bien.

CHAPITRE XLVIII.

Départ pour Gènes, passage de la Bochetta : de cette position. — Parallèle du soldat français et du soldat allemand. — Arrivée à Campo-Marone et à Gènes.

Le lendemain (42), la division d'Ancône partit pour se rendre à Gènes et y attendre les ordres du gouvernement. La route étoit difficile ; le défilé étroit qu'elle parcourt étoit couvert de neiges, et il en tomboit d'épais flocons. Mais nos braves soldats surmontoient cette intempérie avec gaieté : n'alloient-ils pas se reposer à Gènes de tant de fatigues ? On marchoit au pas de course, et de temps en temps on entendoit ce cri joyeux : *Nous sommes débarrassez des Autrichiens.*

Peu-à-peu, la gorge des montagnes devenoit plus aspère, et le chemin se contournoit en rampes roides et étroites. Son tracé étoit couvert d'un verglas sur lequel

les hommes et les chevaux tomboient fréquemment. D'un côté, il offroit un mont semblable aux glaciers de la Suisse ; et de l'autre, un précipice bordé de haies revêtues de givres brillans. Les pins et les mélèzes élevés sur nos têtes, portoient, sur leurs touffes pyramidales, l'éclatante et triste livrée des hivers. Il sembloit qu'à chaque contour de la route on faisoit un degré de plus vers le pôle. Le froid étoit insupportable : l'on en va sentir la cause.

Arrivés au sommet de la Bochetta, et tournant subitement au Midi pour la descendre, nous passâmes tout-à-coup du séjour des neiges et des frimats dans la région que le printemps, les fleurs et la verdure ne quittent jamais. Au nord de la montagne, c'étoit le Grœnland, le Spitzberg : à son revers, nous trouvâmes un paradis terrestre. Une douce chaleur rouvroit les pores et rendoit aux membres leur flexibilité ; un bien être délicieux se répandoit dans toutes les veines : et le père des hommes planant sur un ciel d'azur sans nuages, dirigeoit ses rayons sur la colonne, comme si, témoin de tant de belles actions et de tant de vertus dans l'adversité, le soleil

voulût que sa lumière éclairât la fin de ses travaux et le commencement de son apothéose.

On n'a pas d'idée de l'état d'abandon dans lequel on avoit laissé ce passage important, cette clef de la Ligurie et de sa capitale. Un foible poste, deux canons, et un caisson pourri n'eussent eu rien de bien formidable pour un ennemi un peu entreprenant : mais heureusement le Français et l'Allemand n'ont pas le même caractère militaire. — On ne se fait point encore d'idée du délaissement dans lequel étoient nos demi-brigades. On avoit abandonné des détachemens pendant des semaines entières, sur des pitons glacés, sans souliers, sans capotes, sans autre subsistance que quelques châteignes, sans autre boisson que l'eau de neige : et lorsque forcé par les souffrances de tout genre à s'en éloigner, le soldat français s'y décidoit, il ne passa point à l'ennemi ; il déserta, mais sous ses propres drapeaux, et demanda son châtiment lui-même. — Que n'a-t-on pas fait et que ne peut-on pas faire avec de tels soldats ? Qui leur ravira la supériorité sur ceux des autres nations de l'Europe?.....

Certes, ce n'est point le soldat Allemand qui calcule ses pas sur sa paye, son obéissance sur sa paye, ses actes de bravoure sur sa paye ; qui passe si aisément d'un service à l'autre ; que l'Angleterre a recruté si facilement, malgré la condition effrayante, pour lui, de passer les mers ; et que la France a reçu en si grand nombre de prisonniers, lorsque ses audacieuses colonnes surmontoient un obstacle. — Les masses allemandes sont imposantes, l'apparence superbe, l'appareil immense dans ses développemens mécaniques : mais l'esprit d'ensemble, l'amour de la patrie, l'honneur national, l'obéissance éclairée, la sagacité individuelle, la vivacité de l'esprit, la force de l'ame, la constance du cœur, où les trouverez-vous éminemment agissans, ailleurs que dans le soldat Français.

Que l'on examine une ligne Allemande.... Celui-ci est Autrichien ; celui-là, sujet de l'évêque de Constance ; le troisième, de celui d'Osnabruck ; vous comptez ensuite des Saxons, des Polonais, des Croates, des Hongrois, des électoraux, des vassaux d'abbés, des serfs de gentilshommes souverains..... Cet amalgame hétérogène peut-il

tenir contre des Bretons, des Dauphinois, des Picards, des Franc-Comtois, des Lorrains, des Gascons etc., n'ayant qu'une même patrie et poussez par un enthousiasme supérieur au fanatisme des Moscovites et des Ottomans.

Cependant la colonne avance au Sud, la vallée s'élargit et les montagnes verdoyantes, surmontées de rochers lointains et glacés, étendent notre horizon davantage. Les cultures, les maisons de campagne, les bouquets d'orangers, de myrtes et d'oliviers, les ponts de granite, les routes sablées comme des allées de jardins; les villages peints de couleurs variées, et leurs habitans qui paroissent être à mille lieues de la guerre : tous ces objets d'un riant tableau, et dans lequel la présence de chacun d'eux est nécessaire à la riche variété de son ensemble, conduisent beaucoup trop vite à Campo-Marone. Il faudroit être plus exercé que moi à saisir et à peindre de grandes images, pour entreprendre celle de l'arrivée de Gènes par Campo-Marone. La vue de cette cité magnifique et des forteresses qui en forment l'amphithéâtre, est tout-à-la-fois ravissante et majestueuse. — Il

faut rentrer humblement dans sa médiocrité, dès qu'on sent son impuissance, heureux encore de trouver sous sa main un foible crayon.

CHAPITRE XLIX.

Précis historique de la république de Gènes. — Factions de cette cité. — D'André Doria, amiral de Charles-Quint. — De Christophe Colomb.

Gènes est d'une fondation très-ancienne. les Ligures furent connus des Carthaginois, des Sardes et des Romains; ceux-là commerçoient avec eux : ceux-ci les soumirent.

La colonie Phocéenne de Marseille eut souvent à s'en plaindre.

Après le passage des hordes barbares qui envahirent l Italie, les Génois se formèrent en République. Vers le neuvième siècle, ils établirent un gouvernement démocratique assez régulier : mais les factions des Castelli et des Avocati, ne tardèrent pas à l'agiter.

L'époque des Croisades, si désastreuse pour la majeure partie de l'Europe, fut favorable à l'accroissement de leur commerce. Ils multiplièrent alors leurs armemens et leurs expéditions. Ils entreprirent encore

et firent, avec succès, le cabotage dans le Levant, l'Empire Grec et la Mer Noire. Devenus plus audacieux à mesure qu'ils devenoient plus opulens, ils entreprirent la conquête de la Sardaigne, de concert avec les Pisans : la jalousie les brouilla. Après de longues querelles, ils abattirent leurs concurrens, pour en trouver de bien plus redoutables. Ils n'entroient pas dans un port d'Afrique, d'Asie ou de la Mer Noire, qu'ils ne vissent floter le pavillon Vénitien.

Gènes et Venise se disputèrent long-temps l'empire des mers.

Enfin, après des succès long-temps balancés, les Vénitiens plus populeux et plus riches, acquirent la supériorité et la conservèrent.

Pendant ces guerres intérieures, les factions se déchiroient dans la cité : Gènes étoit le théâtre de tous les excès imaginables.

Au treizième siècle, les Doria, les Spinosa et les Fiesque partagent l'affection publique : leurs partisans ont alternativement le dessus, ou sont chassés. — A ces chefs de parti, succèdent les Grimaldi, les Frégose, les Adorno, qui remplissent Gènes de confusion et de meurtres.

Les Génois ne pouvant s'entendre entre eux, se donnent à divers potentats, à l'Empereur, au Pape, au roi d'Arragon, à Louis XI qui les *donne au diable*, au roi de Naples, et enfin aux ducs de Milan. — Mais aucun de ces souverains ne pouvant les mettre d'accord, ils se livrèrent à l'anarchie la plus épouvantable.

C'est à cette époque, c'est dans l'agonie la plus douloureuse d'un peuple qui étouffe de trop de force, que paroît tout-à-coup pour le sauver, un de ces hommes rares et précieux, contrastes des rois envoyés aux nations par les dieux courroucés. C'est d'André Doria, dont je veux parler, de ce citoyen admirable, au nom duquel tout citoyen invoque le siècle et espère de son fils. Doria pouvoit subjuguer ses compatriotes..... Doria les rendit à la liberté.

Cependant ce grand homme, inimité, mais que je ne crois point inimitable, fut trompé dans sa généreuse espérance : il porta au plus haut degré le désir de rendre sa patrie libre, paisible et heureuse ; mais il vivoit dans un siècle où la science de gouverner les hommes à leur profit, n'avoit fait encore aucun progrès sensible. Il donna

aux Génois une constitution imparfaitement mélangée d'aristocratie et de démocratie. Aux premiers jours d'enthousiasme, ce code procura aux Génois quelque tranquillité : mais dans ses développemens, il produsit une foule de maux et de crimes imprévus.

L'histoire de Gènes est d'autant plus fatigante, que presque jamais le sentiment vrai de la patrie ne s'y montre, mais l'avarice, la cupidité et l'amour excessif des emplois lucratifs et honorables. Ce sont toujours ces trois mobiles destructeurs qui font calomnier de belles causes, parce qu'ils en dénaturent les effets.

L'histoire de la domination Génoise en Corse, est encore plus repoussante par l'entassement des forfaits, des horreurs et des vexations qu'un gouvernement sombre et foible y avoit exercés.

Je ne descendrai pas plus avant dans les tristes annales de Gènes ; je me hâte de m'en échapper, en écrivant encore une réflexion : *Les révolutions justes commencent par l'assentiment général du peuple :* mais des excès populaires, excités à dessein par ceux qui regrettent la domination antérieure, en souillent presque toujours la

pureté primitive et neutralisent au moins l'avantage des résultats.

Si Gènes se glorifie d'André Doria, elle n'est pas moins fière d'avoir à citer Christophe Colomb, *découvreur*, disent les Espagnols, d'un nouveau monde, *descubridor del nuevo mundo.*

Quoique Colomb jouisse d'une célébrité générale, on est toujours bien accueilli à parler d'un homme aussi extraordinaire. Instruit des traditions anciennes sur l'Ile Atlantide, et des opinions de son temps sur l'existence d'une terre à l'Occident, il recueille les notions des navigateurs contemporains et les relations d'un certain *Sanudo*, pratique des mers d'Islande, qui, disoit-on, avoit découvert un vaste Continent. Son esprit est frappé jusqu'à l'évidence, lorsqu'il réfléchit que les eaux de l'Océan ne peuvent être élevées et retirées régulièrement à de si grandes hauteurs sur nos côtes, sans recevoir une agitation semblable sur des côtes opposées. Mais pour dissiper les objections qu'il sent qu'on pourroit lui faire, il soumet ses opinions au premier philosophe de son siècle, à Galilée son ami. Le savant Florentin les médite, les pèse,

et l'assure que toutes les probabilités sont en sa faveur. Leur commerce épistolaire, dont quelques lettres ont été conservées, est très-intéressant.

Colomb encouragé par l'homme le plus éclairé de son siècle et qui fut châtié pour l'avoir éclairé, ne pense plus qu'à exécuter son projet.

Il le propose à l'Angleterre ; elle le repousse. — A la France ; elle en rit. — Au Portugal ; il en est menacé. — A l'Espagne ; on y traite ses idées de chimères, on l'accable de dégoûts.

Néanmoins, la reine Isabelle consent à une tentative, dans l'espérance de porter dans ces contrées le flambeau catholique. Elle ordonne une expédition ; et Colomb mettant un pied dans le vaisseau, croit déjà de l'autre toucher à la terre promise à son génie. C'est dans l'admirable l'ouvrage de l'anglais Robertzon qu'il faut le suivre..... Ceux qui sont à la tête des peuples, et ceux qui se dévouent pour les nations, ue devroient jamais oublier les malheurs de Colomb et de Galilée.

CHAPITRE L et dernier.

Commerce et richesses des Génois : de leur territoire et de sa situation relative à l'Italie. — De la banque de S. Georges : un mot sur la banque de France. — Séparation de la division d'Ancône. Fin de l'ouvrage.

Gènes a toujours été la ville la plus riche de l'Italie, en fortunes solides. Le Génois n'est point spéculateur hardi : mais ses opérations journalières et son extrême économie augmentent sans cesse ses capitaux et lui fournissent les moyens d'en constituer de nouveaux.

Au commencement de la révolution française, les Génois, à ce qu'on m'a assuré, avoient 17 millions de revenus en France, sans compter les capitaux placés dans la banque de Londres, et dans les emprunts

faits par les cours de Vienne et de Pétersbourg.

Le territoire de la Ligurie est extrêmement ingrat. Il ne produit que de l'huile, des oranges, des citrons, quelques légumes et un peu de vin. Mais l'activité des navigateurs de la côte, y apporte toutes les denrées de la France et de l'Italie. Gènes est le premier marché de grains de la Méditerranée : c'est à Gènes que nos départemens méridionaux ont recours, lorsqu'ils en manquent : c'étoit l'inverse quand j'y arrivai.

Je ne parlerai ni des mœurs, ni de la constitution et de ses pénibles variantes, ni des palais de marbre, pas même des *Mezaro* et des *Patito* de la cité de Gènes. Je ne discuterai point encore la question de savoir, si la France doit ou ne doit pas occuper la Ligurie, dans le cas où elle voudroit maîtriser l'Italie ou y maintenir sa prépondérance..... Cette question est approfondie par l'histoire ; Masséna l'a brillamment éclaircie, et Bonaparte l'a jugée à Marengo définitivement.

Lorsque le crédit naissant de la banque de

de France doit nécessairement succéder au crédit caduque d'autres banques et appeler, dans ses coffres, une grande partie des capitaux de l'Europe commerçante, je ne crois pas hors de propos de dire un mot de celle de St.-Georges.

La banque de Gènes, le plus ancien des établissemens de ce genre, est vicieusement constituée. Par les prets qu'elle a fait au gouvernement Ligurien, elle a absorbé plus de la moitié des revenus publics, pour s'assurer les intérêts de ses avances. C'est elle-même qui administre ces concessions, et l'on pense qu'elle en retire le plus de bénéfices qu'elle peut. — Par cet arrangement, l'Etat ne peut jamais se libérer, telle économie qu'il fasse. Comme Etat, le régime et les intérêts de la banque lui sont étrangers : c'est un créancier nanti de bons effets à qui les embarras du gouvernement sont indifférens, pourvu que ses intérêts personnels soient en sûreté. — Les mêmes hommes qui sont à la tête de l'Etat, peuvent en même-temps administrer la banque dont ils sont actionnaires. Dans les conflits d'intérêts entre ces autorités, le penchant de l'administrateur-actionnaire peut-il être douteux ?

Telles sont, dans l'économie politique, les erreurs de la cupidité.

J'ai cru intéressant de parler de la banque de Gènes, dite *de St.-Georges*, dans un moment où l'activité française, tournée uniquement vers l'agriculture et l'industrie, le commerce maritime et les spéculations coloniales, demande le secours d'une banque établie sur des fondemens solides et inébranlables. Celle de France, administrée dans une extention absolue d'indépendance et de liberté, est née fort à propos pour remplir cet objet dans toutes ses parties. Elle sera, avec sagesse, la force exécutive de la pensée commerciale, sa force auxiliaire, sa force réparatrice. Elle en sera le viscère principal; et son crédit, fondé sur le crédit renaissant de l'Etat, doit inévitablement succéder au crédit périclitant à l'étranger, et appeler dans ses coffres, *inviolables comme des tabernacles*, la majeure partie des capitaux de l'Europe.

C'est à Gènes que va se dissoudre une division militaire qui s'est soutenue intacte au milieu des débris d'une armée qui, dans le commencement de l'an 7, paroissoit invincible. C'est là qu'elle verra pour la der-

nière fois un citoyen qui, dans le conseil, à la tribune et dans les camps, se montra constamment attaché à sa patrie : je parle du général Marbot. C'est là que toute la puissance autrichienne viendra bientôt retrouver une seconde Ancône..... Dans les campagnes de l'an 7 et de l'an 8, on citera deux siéges mémorables : et la puissance qui voudroit troubler la paix, ne l'osera, si on lui rappelle les exploits qui ont amené ses glorieux préliminaires.

Le premier consul a confirmé toutes les promotions faites pendant la défense d'Ancône : il a élevé le général Monnier au grade de divisionnaire. *Faire l'éloge du général Monnier*, dit l'auteur du rapport militaire, *seroit affoiblir ce qu'il a fait. On peut le sentir, l'admirer ; mais on ne l'exprime pas..... Il falloit à sa place un courage et un sang froid à toute épreuve, un patriotisme de toute pureté, une ame remplie de qualités et de vertus..... Autrement il eût perdu la division. Toujours il paya d'exemple, il marcha à la tête des colonnes. Abandonné, livré à ses moyens, il a créé les ressources qui l'ont soutenu.*

Chef, administrateur, intrépide, prudent, terrible, indulgent tour-à-tour, tout lui réussit, parce qu'il ne travailla que pour son pays, la gloire et le véritable honneur (43).

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

NOTES

DE LA TROISIÈME PARTIE.

(1) Du 23 thermidor an 7, elle fut répandue en dehors et dans le camp ennemi.

(2) Un meunier italien, pour appuyer l'assertion du C. Briche relativement à ce moulin, dit : Je jure qu'il ne moudra point, foi de *molinaro di cartello*.

(3) Ils étoient composés d'une grande rone dentée qui engrainoit dans deux lanternes diamétralement opposées, et dont chacune faisoit mouvoir une meule, ensorte que les deux moulins mus chacuns par quatre chevaux, donnoient quatre meules tournantes du diamètre de trois pieds et quelques pouces.

(4) Les garnisons de ces forts obtinrent les honneurs de la guerre, et furent transportées à Toulon. Il fut stipulé par l'art. 2 de la capitulation, qu'elles garderoient leurs forts jusqu'à ce que les bâtimens destinés à les transporter, fussent prêts à mettre à la voile ; par l'art. 7, que les prisonniers faits sur les troupes républicaines dans les combats antérieurs au blocus seroit rendus. Par l'art. 8, que MM. l'archevêque de Salerne, de Micheroux, de Dillon et l'évêque d'Avellina, dé-

tenus par elles, resteroient en ôtage, jusqu'à ce qu'il fût constaté de leur arrivée à Toulon.

(5) Le retour de la domination royale à Naples fut suivie d'un délire de barbarie qui dura plusieurs mois. Les souverains sont bien malheureux de vicier leur caractère, soit par l'aigreur des vicissitudes dont ils sont frappés, soit par les conseils perfides qu'on leur suggère. Je me rappelle d'un temps où les Loges françaises ne parloient que de l'humanité de la Reine de Naples, lorsqu'elle arracha des francs-maçons aux cachots du fanatisme. La gravure, la poésie, l'éloquence célébrèrent à l'envi la divine Caroline. L'édit du roi de Naples concernant l'inquisition de Sicile (en 1782) est un modèle de philantropie et de sagesse. « S. M. sait que l'inquisition fut odieuse au peuple dès » son origine. On la détesta, parce qu'elle n'agit jamais » que de la manière la plus illégale. Combien de fois » ne s'est-on pas jeté aux pieds du trône pour supplier » le souverain de faire substituer les lois publiques de » la monarchie aux lois cachées de ce tribunal ? Com- » bien de fois les prédécesseurs de S. M. et S. M. elle- » même ne l'ont-ils pas condamné ? Néanmoins ce » tribunal ne s'est pas désisté de son ancien système. » Les procès s'y font toujours d'après des dénonciations » ténébreuses : il se contente de témoins obscurs dont » les accusés ignorent les noms, ce qui les prive des » moyens d'une défense légitime. Il prononce des sen- » tences contre eux, sans qu'ils connoissent, ni leurs » délateurs, ni les charges. Le grand inquisiteur n'a » pas même eu honte de répondre, dans une de ses

» remontrances, que l'inviolabilité du secret étoit l'ame » et l'essence de l'inquisition, qu'elle ne peut avoir » de force sans le secret, et qu'il vaudroit mieux la » supprimer que d'en changer les procédures ; S. M. » considérant que de cette manière l'innocence peut- » être opprimée..... a aboli et abolit entièrement le » tribunal de l'inquisition dans le royaume de Sicile, » (elle n'existoit pas dans le royaume de Naples) etc. »

(6) Rapport militaire, page 14.

(7) *Per salvar la guarnigione francese della honta è delle miserie della schiavitù.*

(8) Il fut trouvé snr le champ de bataille parmi les morts ; c'étoit un capucin. Le nombre de chefs de croisés que cet ordre a fourni est considérable. Le général des Capucins offrit au roi d'Espagne, en 1792 contre la France, 15000 soldats de son ordre. Les paysans des cantons catholiques et du Valais étoient conduits au combat, ou plutôt à la boucherie, par des Capucins. Il semble que dans la guerre dont nous sortons, les autres ordres monastiques ont préféré la politique ou l'administration.

(9) L'ennemi perdit au moins 150 hommes. Le chef de bataillon Boblique s'empara en même temps de Monté-Galéazzo pour protéger la défense du Mont-Gardé. — Rapp. mil. p. 15.

(10) Les canonnières ennemies jetèrent dans la ville plus de 3000 boulets.

(11) Rapp. mil. p. 15.

(12) Rapp. mil. p. 15.

(13) La lettre de M. de Voinovich a été copiée sur l'original et la réponse, d'après la minute que le général Monnier écrivit en marge de la lettre.

(14) Rapp. mil. p. 17.

(15) Il est tombé plusieurs bombes sur la fabrique pendant le siége : aucune n'a causé d'accident. Le général avoit fait préparer les modèles de deux obusiers que l'on n'eut pas le temps de couler, à cause de la reddition de la place.

(16) La Vénus des Scandinaves.

(17) Rapp. mil. p. 15.

(18) *Ibid.* p. 16.

(19) *Ibidem.* — J'ai seulement ajouté quelques faits que le C. Girard avoit oubliés.

(20) *Ibidem.*

(21) Je tiens ces faits des citoyens Varèse et Frangouli : celui-ci a toujours passé pour un très-honnête homme ; le caractère loyal et bon du premier suffiroit à l'authenticité de ces faits, si les CC. Moriau, Bron et Desplaces n'en avoient été les témoins.

(22) Cette sommation et les deux suivantes ont été traduites par le C. Denucé (Valaisan) qui fit ses premières armes au service de l'Autriche, entra depuis au service de France dans le régiment de Courten, et qui a été revêtu du grade de général de brigade dans la guerre dont nous sortons.

(23) Ce qui est en italiques est extrait mot-à-mot du rapport mil. p. 16.

(24) P. 51 et 52, liv. 2.

(25) Ce mot est souligné dans l'original.

(26) Le 3 vendémiaire an 8. Des détails plus circonstanciés sur cette capitulation et les événemens qui l'ont précédée et suivie, seront publiés par un citoyen, très-estimable, qui y a eu une grande part.

(27) Le général de Frélich avoit demandé au général Monnier un jeune officier esclavon fait prisonnier à Fano, pour le rendre à sa mère inconsolable de sa prison : il fut sur-le-champ renvoyé à M. de Frélich.

(28) Rapp. mil. p. 18.

(29) On a beaucoup vanté ce mot d'un capitaine musulman à ses soldats prenant la fuite : *Où courrez-vous? ce n'est pas là que sont les ennemis.* Ne préférez-vous pas celui de l'aide-de-camp Demoly ?

(30) Rapp. mil. p. 19.

(31) Le citoyen Dulong, parent et secrétaire du citoyen Constantin Stamati agent du gouvernement français, s'enrôla dans la compagnie auxiliaire, et puis dans les hussards volontaires. Il ne cessa de se distinguer : les trois blessures dangereuses, à l'affaire du jour des morts, l'empêchèrent d'évacuer avec la garnison. Remis de ses blessures, hors de celle du bras droit dont il est estropié, il vint rejoindre l'armée française ; après la bataille de Marengo, on lui donna

le commandement de la place de Pésaro et 15 hommes pour garnison. Le général autrichien Sommariva s'étant présenté devant cette ville avec une division forte de 5000 fantassins, 400 cavaliers et onze pièces de canon, le capitaine Dulong ferma ses portes, et dicta sa capitulation, le 15 frimaire an 9, au général Sommariva, *pour épargner de part et d'autre et en pure perte l'effusion du sang humain.* La petite escouade française, nommée *garnison*, sortit de Pésaro avec armes, bagages, les honneurs de la guerre, aux conditions de n'être prisonnière de guerre, ni elle ni son chef, et de rejoindre l'armée active, etc. La garnison d'Ancône a formé bien d'autres officiers dignes de commander. Dulong en est un exemple, — le premier consul le voyant à Martigny en Valais, lui dit : *J'aime les braves.* — Dulong a tout au plus 22 ans.

(32) Rapp. mil. p. 20.

(33) Procès-verbal du conseil de guerre.

(34) Rapp. mil. p. 21.

(35) M. de Knésévich, ayant montré le désir de connoître ce roman, l'aide-de-camp Girard l'envoya chercher et le pria de l'accepter : ce général parut sensible à ce petit présent.

(35) Elle fut signée le 23 brumaire an 7, et datée du quartier-général *du pied de la Croix*; c'est ainsi que se nommoit la maison du hameau de Varano où elle fut discutée. Le soir même elle fut approuvée par le conseil de guerre, et signée par le général Monnier.

(36) Rapp. mil. p. 25.

(37) Avant l'arrivée des Français à Ancône, on lisoit sur la porte magnifique que Pie VI avoit fait élever :

Porta. Pia.
Vetustiora. Anconitana. Monumenta.
Æmulando.
Principis. Magnificentiam. Testatur.

On lui substitua cette inscription, à leur arrivée.

Quam. Dominus. Portam.
Captivam. Inscripserat. Ancon.
Victori. Gallo.
Libera. Facta. Dicat.

A l'entrée des Autrichiens, on y attacha celle-ci,

Quam. Gallis. Portam.
Captivam. Inscripserat. Ancon.
Magne. Tibi. Cesar.
Libera. Facta. Dicat.

Ces trois inscriptions fournissent matière à réflexions aux peuples, aux rois, et aux gens de lettres.

(38) *Extrait d'une lettre particulière écrite de Saint-Marin, le* 18 *août.*

Le désir de connoître une des plus anciennes et des plus petites républiques du monde, et de m'assurer si elle a éprouvé l'influence de la révolution française,

m'a engagé à visiter Saint-Marin. Au lieu d'un paradis habité par des diables, ce petit Etat offre des rochers escarpés et d'affreux précipices cultivés et fertilisés par l'industrie d'hommes libres, qui travaillent avec plaisir parce qu'ils récoltent avec sécurité. Le sommet d'une montagne, le plus souvent enveloppée de nuages, contient ce que les Grecs auroient appelé une *nation*.

On n'arrive à Saint-Marin que par un chemin très-difficile. Comme il n'y a qu'une seule auberge dans le territoire de la république, et qu'elle se trouve hors de la ville, les étrangers sont invités à aller loger chez des particuliers ou dans des couvens. Le gardien des Capucins, vieillard vénérable, d'une des premières familles de la république, me reçut avec l'hospitalité des anciens patriarches et m'introduisit dans les premières maisons de Saint-Marin. Dès le premier jour, j'eus occasion de voir les principaux personnages de l'Etat et de satisfaire ma curiosité par nombre de questions sur l'histoire et l'état présent de la république. J'avois eu l'attention de lire l'article intéressant d'Adisson sur Saint-Marin, que la plupart des voyageurs ont copié, et je m'assurai bientôt que ce sage écrivain s'étoit souvent laissé tromper par les premières apparences.

Le fondateur et le législateur de Saint-Marin fut un architecte de Dalmatie, nommé Marino, qui, dans le cinquième siècle, après avoir travaillé à réparer Rimini de ses ruines, se retira sur cette montagne, y pratiqua les austérités d'un hermite, et, avec un petit nombre de sectateurs, bâtit une église et fonda une ville que sa réputation de sainteté remplit bientôt d'habitans. Jamais état n'eut une origine plus respectable.

Le territoire de cette république a vingt-cinq milles de circonférence ; il est d'une forme ovale et irrégulière, dont le diamètre est d'environ cinq milles. Le sol, naturellement montagneux et stérile, fournit à la subsistance de sept à huit mille habitans ; il est pourtant couvert de mûriers, de vignes, d'oliviers, et on y fait un commerce avantageux, sur-tout en soie, avec Rome, Florence et d'autres villes d'Italie.

Lorsqu'on est rempli de l'histoire de la Grèce, on ne méprise pas un Etat à cause du peu d'étendue de son territoire. Je ne pus m'empêcher de remarquer que quelque peu considérable que soit celui de Saint-Marin, il est cependant plus étendu que celui de plusieurs républiques grecques, telles que Platée, Egine et Mégare, qui ont fait de grandes choses et se sont acquis un nom immortel.

Le gouvernement de Saint-Marin est démocratique, la souveraineté réside dans l'assemblée nationale, appelée l'*Arengo*, composée d'un individu pris dans chaque famille, sans distinction : l'*Arengo* se rassemble dans les grandes occasions. Le gouvernement de la république est confié au *conseil des soixante*, qui, malgré son nom, n'étoit composé que de quarante membres, du temps d'Adisson. Il n'y a jamais dans ce conseil deux personnes de la même famille, et on n'y entre que par élection : il est présidé par deux capitaines ou consuls, qu'on renouvelle tous les six mois. La justice civile et criminelle est rendue par un homme de loi étranger, qu'on appelle commissaire, conjointement avec les deux capitaines : le commissaire est changé tous les trois ans.

Je demandai, s'il est vrai, comme le prétend Adisson, que le médecin et le maître des écoles soient deux des principaux personnages de l'Etat? Ils ne jouissent d'aucune prééminence, me répondit un conseiller; ils sont salariés aux frais du public, comme dans plusieurs autres villes d'Italie. Il n'y a rien de particulier dans leur condition, si ce n'est que le maître d'école a plus à faire, et le médecin beaucoup moins ici qu'ailleurs, parce que nous avons beaucoup d'enfans et peu de malades.

Il y a dans la république 20 à 30 familles nobles, dans lesquelles on prend toujours la moitié des conseillers. Ces familles tempèrent, dit-on, l'esprit démocratique; elles ont été cependant la cause des seules révolutions qu'ait éprouvées la république de Saint-Marin: elles avoient insensiblement établi une espèce d'oligarchie, et n'avoient laissé subsister que l'apparence de la liberté. Les citoyens de Saint-Marin ne virent d'autres moyens de se délivrer de leur tyrannie, que de passer sous la domination du pape protecteur de la république. Ils s'adressèrent à cet effet au cardinal Alberoni, alors légat de la Romagne. La cour de Rome chargea le cardinal d'examiner les plaintes des habitans de Saint-Marin, et de s'assurer si réellement le vœu de la majorité étoit de devenir sujets du saint-siége; mais le cardinal, ambitieux de faire une conquête, au lieu de suivre les ordres de sa cour, assembla une armée de sbirres, prit possession de Saint-Marin, et par les moyens les plus violens, voulut forcer les habitans à prêter serment de fidélité au pape. Ce traitement tyrannique réunit tous les partis. Les habitans de Saint-Marin

portèrent leurs plaintes à Rome ; et Clément XII consentit à annuller tout ce qu'avoit fait Alberoni et à les rétablir dans leurs anciens droits. Il y eut alors des réformes qui ont prévenu de nouvelles révolutions.

Quoique les familles nobles prétendent à des distinctions, la *constitution* de Saint-Marin n'admet que deux classes, les *citoyens* et les *salariés*. Par égard pour le saint-siége, sous la protection duquel la république a subsisté tranquille et heureuse, plusieurs personnes de distinction de l'état du pape, et particulièrement de Rimini et de Bologne, ont été reçues *citoyens honoraires* de Saint-Marin. Plusieurs nobles vénitiens, quoique fiers de leur ancienneté, et revêtus de la souveraineté de leur pays, n'ont pas dédaigné d'être au nombre des citoyens de cette petite république. Cette aggrégation d'illustres étrangers, loin d'être regardée comme dangereuse pour la liberté, est jugée utile, dans un si petit Etat, à la sûreté nationale.

On voit par-tout à Saint-Marin l'influence de la liberté. La ville n'a rien de magnifique dans ses bâtimens ; l'égalité des maisons indique une heureuse médiocrité de fortune. Les mœurs des habitans sont pures et simples ; ils sont remarquables par leur bon sens et par leur instruction : il est rare de trouver un citoyen qui n'ait des connoissances et qui n'ait lu l'histoire avec quelque fruit. De tout temps les habitans de Saint-Marin ont suivi avec intérêt les événemens politiques de l'Europe. L'espérance et la crainte, relativement à la sûreté de leur petit Etat, réveille leur curiosité et excite leurs recherches. Depuis la révolution française, et sur-tout depuis l'invasion de l'Italie, ces dispositions

ne font qu'augmenter ; ce n'est pas qu'ils soient inquiets sur leur sort. Que pourrions-nous craindre des Français, me disoit un citoyen de Saint-Marin ? ils ne viennent en Italie que pour rétablir les peuples dans cette indépendance dont nous jouissons. Nous sommes les seuls démocrates qui existent en Italie, et par conséquent leurs alliés naturels.

La république de Saint-Marin, subsistant depuis tant de siècles au milieu d'un pays qui a éprouvé tant de révolutions, présente un phénomène politique digne de fixer l'attention du philosophe. Il semble que les principales causes de sa durée, sont sa position sur une montagne presque inaccessible ; sa pauvreté et son défaut d'ambition : elle n'avoit rien qui pût tenter la cupidité des grandes puissances, et elle étoit assez forte pour se défendre des attaques et des surprises des petits tyrans qui l'environnoient.

(39) 1.er et 2 frimaire an 8.

(40) Ste. Gudule en Brabant : Rappelez-vous de l'insurrection de ce pays. — Ensilden, abbaye dans le canton de Schwitz : Rappelez-vous de l'insurrection helvétique.

(41) Les différences caractéristiques que je viens de tracer, sont appuyées sur les événemens qui ont signalé cette longue guerre, et sur ceux qui ont eu rapport avec les établissemens européens dans les deux Indes. C'est sur les malheureuses contrées d'Asie et d'Amérique, que chaque nation s'est livrée à son caractère dominant. En Amérique, l'Espagnol détruisit tout par avarice et pour y faire triompher les dogmes de ses pères.

pères. — L'Anglais, à la vérité, n'a pas fait répandre le sang des indigènes : mais il les a chassé de leur territoire pour le défricher et le cultiver à son profit. Penn acheta des Delawares quelques terres : mais de bonne-foi n'est-ce pas la peau du bœuf dont Didon fit l'enceinte de Carthage ? Les Créeks, les Hurons, les Illinois ne sont-ils pas aujourd'hui repoussés des bords au centre : et sait-on où ne les poussera pas encore le défricheur Anglo-américain ? — Le Français, au contraire, a fait société avec le sauvage, lui a laissé sa manière de vivre et son pays de chasse, l'a éclairé sur ses intérêts par des échanges, a mêlé son sang avec le sien par des mariages, et se l'est attaché par ses manières douces et sociales. Cela est si vrai, qu'aujourd'hui que nous avons perdu le Canada et la Louisiane, le voyageur français, égaré dans les forêts et les savanes de ce pays, peut s'y endormir, en élevant sur sa tête une branche d'arbre nouée d'un mouchoir blanc, tandis que le scalpel du sauvage y menace jour et nuit la chevelure de l'espagnol, de l'anglo-canadien et de l'anglo-américain. (M. Jefferson, depuis sa présidence, a enterré le Casse-tête.)

Aux Indes orientales, les Portugais (que je regarde comme Espagnols) portèrentdans leurs établissemens les torches de l'inquisition, et voulurent par-tout propager leur religion par des supplices. — Les Anglais et les Hollandais sont devenus les tyrans du commeree en Asie; ils s'y sont permis des atrocités inconcevables. — Les Français, contens d'un profit raisonnable, et sans chercher à propager leur culte, ont vécu avec les Indiens comme de bons voisins qui veu-

lent jouir et se livrer aux plaisirs d'une société douce. — Les Danois (que je considère comme Allemands) ont fait dans l'Inde des établissemens où règnent la justice et les bonnes mœurs : les ministres de leurs cultes ont banni de leurs travaux apostoliques l'enthousiasme et les grimaces. C'est par des vertus qu'ils font des prosélytes, — J'aurais encore à citer la même nation, dans ses établissemens aux Antilles. L'Anglais qui s'en est emparé pendant cette guerre, les a trouvé gouvernés avec sagesse, heureux par leur modération, et peu jaloux de faire ostentation de leur aisance, quoique occupés d'un commerce très-actif.

(42) 18 nivôse an 8.

(43) 25.e page du rapport militaire.

Fin des Notes de la troisième partie.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

TROISIÈME PARTIE. *Défense d'Ancône et retour de la division française Adriatique à Gênes, par Gavi. — Du 21 thermidor an 7, au 17 nivôse an 8.* . . . . . Page 1

CHAP. XXXI. *Du soldat en campagne, et du soldat dans une ville assiégée. — Proclamation du Général. — Travaux des assiégeans. — Fortifications d'Ancône réparées et augmentées; distribution des commandemens des forts, et portrait du commandant de la citadelle. — Port mis en état de défense. — Conseil de guerre demandé et refusé. — Hospices et création d'un comité de fraternité. — Constructions de*

moulins à chevaux et à bras. — Chebeks, canonnières et bateaux armés. — Arrivée d'un bateau d'observation; nouvelles affligeantes. — Rébellion des paysans serfs d'un canton considérable de la République de Raguse. Page 1

CHAP. XXXII. *Lahoz élève une batterie à* 600 *toises de la place; la citadelle est couverte de débris. — Feu de mer toutes les nuits. — Sorties brillantes des* 1.er *et* 10 *fructidor. — Un parlementaire du comte Voinovich apporte un exemplaire de la capitulation de Mantoue: Le Mont-Gardé est attaqué le lendemain et le troisième jour complémentaire, avec fausse attaque du côté du port. — L'ennemi est battu. — Mort du chef de bataillon aide-de-camp Espanet, et du capitaine de la* 16.e, *Chavanet. — Bombardement des ville, port et forts d'Ancône, par les frégates et canonnières russo-turques.* 18

CHAP. XXXIII. *Motifs de Lahoz pour temporiser; sa tentative sur le Mont-Galeazzo, afin de s'y établir. — Du jeu de la Tombola. — Digression sur le*

théâtre d'Ancône, les spectacles d'Italie et les arts qui contribuent à leurs délices. — Maigreur du tenore ; misère des virtuoses et des grotesques. Page 33

CHAP. XXXIV. *Première sommation du commandant Russe. — Suite des menées pour l'établissement d'un conseil de guerre. — Arrivée du C.en Bocci en qualité de préfet consulaire. — Fabrication d'eaux-de-vie d'avoine, d'écus, de billon, de mortiers, de salpètre et de poudre à canon. — Célébration de l'anniversaire de la République avec des obus et des boulets. — Attaque du poste de la Maison-Brûlée. — On veut porter le soldat au découragement et à la désobéissance ; discours improvisé du Général ; le soldat plus brave que jamais ; l'ennemi qui attaquoit de nouveau le Mont-Gardé, mis en déroute. — Mort de Gazan, commandant de la citadelle ; un mot sur ce commandant de grenadiers. — Son corps enlevé à l'ennemi par deux braves. — Formation de la colonne infernale ; ses exploits.* 54

CHAP. XXXV. *Le Beyrand coulé bas ; les*

Gráces, maison de plaisance de M. de Voinovich; ánesse de Balaam. — Réponse d'un général-major Autrichien au sujet de la servante des fils du prophète. — Lassitude du joug ottoman; négociation avec le général-lieutenant Sciaboloni; son secrétaire pendu au milieu du camp; affaire manquée. — Les assiégeans témoignent du ressentiment. — Cruelle position des CC. Alix, Varèse, Moriau, Bron, Desplaces, Frangouli et de leurs familles, à bord de l'escadre; conduite de M. de Voinovich à leur égard; leur retour dans leur patrie par Trévise et Mayence. — Composition de l'escadre turco-russe. — Réflexions impartiales de l'Auteur, aux cours de Vienne et de Pétersbourg. . . . . Page 72

CHAP. XXXVI. *Arrivée d'une colonne autrichienne; réception de Lahoz par ses guerriers. — Sommation du général-major de Skall, et réponse du Général. — Sortie de la place cinq heures après, redoutes ennemies détruites, sept canons et deux mortiers encloués, sept drapeaux pris, le général Lahoz*

blessé à mort, notre retraite effectuée en bon ordre avant le lever du soleil. — Lahoz survit trois jours à sa blessure. Résumé de ce qu'il dit au chef de brigade Decoquel qui l'assista dans ses derniers momens. — Eloge vrai du général Pino. . . . . . Page 83

CHAP. XXXVII. *Plan de capitulation rédigé éventuellement. — Des beaux arts de l'Italie et des causes qui les ont répandus dans les villes les moins populeuses.* 101

CHAP. XXXVIII. *Etat de la place. — Férocité des Turcs semblable à celle des anciens Scythes. — Nouvelles batteries à deux cents toises de la place. — Troisième sommation. — Chute de Rome républicaine ; avanie faite à deux consuls restés dans leurs foyers, comme au dixième siècle. — Conclave à Venise ; lettre du feld-maréchal-lieutenant de Frélich, pour demander le cardinal d'Ancône ; refus du prélat de sortir de son palais. Le cardinal Chiaramonti nommé pape ; un mot sur son prédécesseur : vœu des chrétiens.* 115

CHAP. XXXIX. *Affaire générale, le jour des morts* 1799. — *Huit cents Autrichiens mordent la poussière, au poste de la Maison-Brûlée. Suspension d'armes demandée par l'ennemi pour enlever ses blessés et enterrer ses morts. — Cette journée couronne les travaux guerriers de la division d'Ancône.* . . . . . Page 134

CHAP. XL. *Quatrième sommation. — Portrait du général-major baron de Skall. — Situation de Monnier. — Conseil de guerre, état de la place, Russes et Turcs exclus de la négociation : émissaire de leur commandant envoyé à Ancône pour la traverser : son but découvert. — Le conseil de guerre nomme les CC. Lucotte, Girard, Lecouturier et Mangourit pour traiter avec les Autrichiens seulement. — Monnier pense aux hôpitaux : d'un prêtre Français réfugié.* . . . 147

CHAP. XLI. *Les commissaires du conseil de guerre vont au quartier-général du baron de Frélich : effets mélancoliques de la destruction. — Conversation littéraire avec le général-major*

de Knésévich. — Arrivée de M. de Frélich, de M. de Skall, et du major-général de l'artillerie : discussion et rédaction de la capitulation : réflexions sur ces sortes de négociations. — Articles organiques. Banquet fraternel à la suite. — Ratification de la capitulation par le conseil de guerre d'Ancône. — Belle réponse du major-général de l'artillerie autrichienne, lors du procès-verbal de l'état des forts. — Les portes Farine et de France occupées par quatre compagnies de grenadiers hongrois. Discours du général Monnier à sa division, avant de quitter Ancône. . . . . Page 166

CHAP. XLII. *Départ de la garnison le 25 brumaire an 8, et dépôt de ses armes à Fiumégino. — De Sinigallia. — Insultes à Faënza. — Réception dans les autres villes; arrivée à Bologne. — De sa fondation, de son gouvernement et de sa conquête par le pape guerrier Jules. — Du gonfalonnier, de l'institut, des banderolleurs, de la noblesse de Bologne. — Sa position commerciale. — Les mœurs, l'étiquette*

et le faste de ses familles opulentes émanent de Rome, long-temps sa métropole : digression sur les cardinaux et les princes romains. — De la fertilité et de la population des campagnes de la Romagne et du Bolonais ; de ses sites variés et romantiques. . . . . . Page 192

CHAP. XLIII. *Ile du Rhéno. — Arrivée de la division à Modène, à Parme, et à Plaisance. — Les conquérans tombent toujours dans les mêmes fautes. — Entrevue de l'évêque de Plaisance et du général russe Souwarow.* . 210

CHAP. XLIV. *Notre entrée à Pavie : couronne de fer des anciens rois lombards : université de Pavie. — Champ de bataille de François I.er et de Charles-quint. — Réception amicale des Pavésans. — Réponse à ceux qui jugent les Italiens avec sévérité, prise dans les caractères italien, espagnol, anglais, allemand, et français ; vœu d'union entre ces peuples. — Des hôpitaux autrichiens et russes. — Particularités relatives à Souwarow et aux Moscovites.* 217

CHAP. XLV. *Du commissaire à l'échange des prisonniers de guerre, M. le baron de Légisfeld. — Ordre du général en chef Mélas, de faire rentrer en France la division d'Ancône par le Tyrol et Mayence. Résistance énergique à cet ordre. — Lettre du général Monnier à M. de Mélas. — Passage de la division par le Col-de-Tende. Du jeune Martigny, officier autrichien.* . Page 226

CHAP. XLVI. *Suite de la marche de la division — Des hôpitaux militaires des Russes et des Français : causes de la mortalité qui frappe nos défenseurs. — Tableau déplorable de nos misères — Passage à Alba-Pompéïa, à Cherasco, et à Fossano. — Retour à Alexandrie par Bras, Alba-Pompéïa, S. Damiano, Asti et S. Féliciano. — Indignation de la garnison autrichienne à notre retour* . . 235

CHAP. XLVII. *Départ pour Serra-Vallé. — Notre rentrée sous les drapeaux de France aux avant-postes sous Gavi ; jouissance inappréciable, en voyant nos braves soldats. — Arrivée à Voltaggio : réception hospitalière d'un*

vieux ménage Voltaggien. — D'un Français avec lequel je passai la soirée : ce qu'il étoit. . . . Page 248

CHAP. XLVIII. *Départ pour Gènes, passage de la Bochetta : de cette position. — Parallèle du soldat français et du soldat allemand. — Arrivée à Campo-Marone et à Gènes.* 259

CHAP. XLIX. *Précis historique de la république de Gènes. — Factions de cette cité. — D'André Doria, amiral de Charles-Quint. — De Christophe Colomb.* 265

CHAP. L et dernier. *Commerce et richesses des Génois : de leur territoire et de sa situation relative à l'Italie. — De la banque de S. Georges : un mot sur la banque de France. — Séparation de la division d'Ancône. — Fin de l'ouvrage.* 271

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

ERRATA

DE LA PREMIÈRE ET DE LA SECONDE PARTIE.

Page 43, ligne 23, n'avoit presque pas ; *lisez*, n'avoit pas.

77, ligne première, divergentes ; *lisez*, disparâtes.

119, lig. 20, des costumes et la vérité ; *lisez*, des costumes, la vérité.

133, ligne 9 du sommaire, *retranchez*, du C. Paris et.

152, lig. 20, des châtimens faits pour répandre ; *lisez*, des châtimens, pour répandre.

177, lig. 25, ne pouvant être bons comiques ; *lisez*, dramatiques.

207, lig. 3, leur crime ; *lisez*, le crime.

244, lig. 18, de se voir entourée ; *lisez*, de se voir entourées.

Ibid. lig. 25, A midi l'artillerie ; *lisez*, A midi, l'artillerie.

266, lig. 3, levèrent le masque ; *lisez*, jetèrent le masque.

TROISIÈME PARTIE.

Page 28, ligne 7, à main armée, des vaisseaux ; *lisez*, à main armée, de ceux des vaisseaux.

31, lig. 5, pour le placer ; *lisez*, pour placer.

61, lig. 11, usés par un tir ; *lisez*, usés par un tire.

79, lig. 24, on eucore l'aime davantage ; *lisez*, on l'aime encore davantage.

87, lig. 17, de vous sommer ; *lisez*, à vous sommer.

96, lig. 10, criminel lorsqu'on entend ; *lisez*, criminel, lorsqu'on entend.

97, lig. 26, des rives qu'il illustroit ; *lisez*, des rives où il s'illustroit.

103, lig. 25, pour ne pas marquer d'humeur ; *lisez*, pour ne pas marquer de l'humeur.

108, lig. 22, en République ; *lisez*, en Républiques.

131, lig. 10 et 11, pas même ; *lisez*, même pas.

137, lig. 26, marche ; *lisez*, marchant en avant comme s'il dansait la pyrrhique.

138, lig. 18, qu'il n'en est point encore ; *lisez*, qu'il n'est point encore.

139, lig. 7, elle le ressaisit ; *lisez*, elle s'en ressaisit.

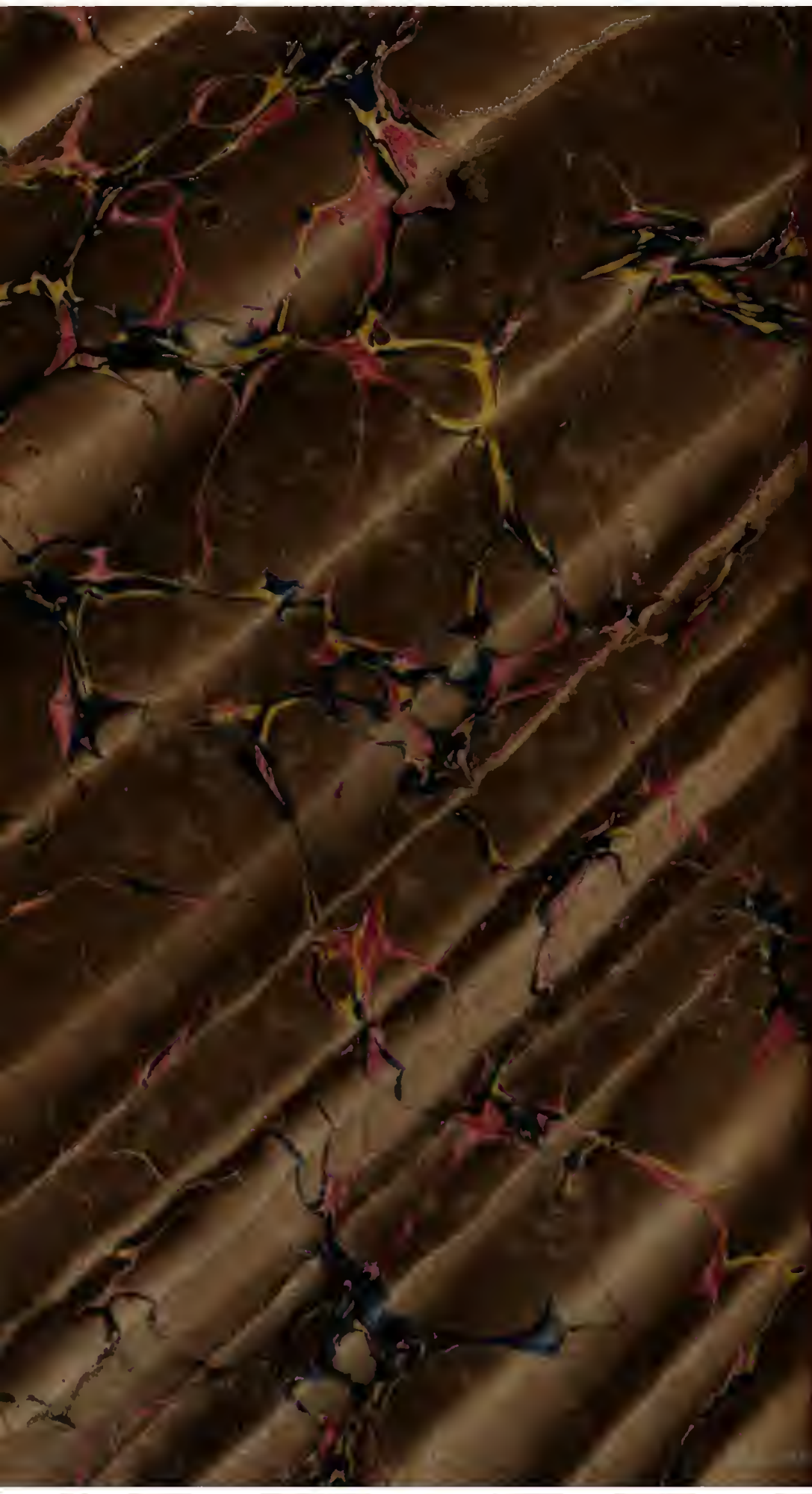
142, lig. 23, et des maisons ; *lisez*, et, des maisons.

238, lig. 26, donné ; *lisez*, décerné.

240, lig. 23, sont ; *lisez*, font.

250, lig. 6, répondirent *Français* ; *lisez*, répondirent, *Français*.

256, lig. 16, où j'éprouvai ; *lisez*, où j'essuyai.

582930

Digitized by Google